

**CHANSONS ET POÈMES**



BIBLIOTECA CENTRALĂ  
UNIVERSITARĂ  
București

Cota *145178*

Inventar *260869*

19371

A LA MÊME LIBRAIRIE

---

OUVRAGES DE M. MAURICE PELLISSON

**Orateurs politiques de la France de 1830 à nos jours**  
(Les). Choix de discours prononcés dans les Assemblées  
politiques françaises, recueillis et annotés par M. Pellisson,  
inspecteur d'Académie, avec un avant-propos de M. Aulard,  
professeur à la Sorbonne, 2<sup>e</sup> édition complétée. 1 volume  
in-16, broché..... 4 fr.

**Saint-Simon** (Les Mémoires de); *Trois Conférences-lectures*,  
par M. Pellisson, préface par Maurice Bouchor, 1 vol. in-16,  
cartonné..... 1 fr.

**Histoire de la littérature romaine** à l'usage de l'enseigne-  
ment secondaire des jeunes filles, 3<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-16  
cartonné..... 3 fr.

*Wielanowski*  
*Judi. 1913.*  
*3 Januari*



Henri HEINE

# CHANSONS ET POÈMES

TRANSCRIPTIONS EN RIMES FRANÇAISES

PAR

Maurice PELLISSON

427.643

JEUNES SOUFFRANCES  
INTERMEZZO LYRIQUE + LE RETOUR  
LE VOYAGE DU HARTZ  
LA MER DU NORD + NOUVEAU PRINTEMPS

DEUXIÈME ÉDITION REVUE

A 130

~~28512~~  
~~I 1482~~

PARIS

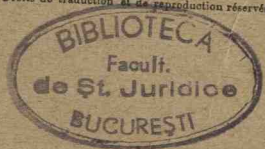
LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1911

Droits de traduction et de reproduction réservés.

8-1





BIBLIOTECA GENERALĂ UNIVERSITARĂ

BUCUREȘTI

Cota

I 145178

Inventar

760869

RC12/12

758/92

B.C.U. "Carol I" – Bucuresti



\*C760869\*

**JEUNES SOUFFRANCES**

(1817-1821)

## VISIONS DE RÊVE

1

Autrefois je rêvais amour fougueux et fier,  
Myrtes et réséda, tête aux boucles jolies,  
Douce lèvre lançant des sarcasmes amers,  
Et lieder sombres sur de sombres mélodies.

Ces rêves ont pâli maintenant ; avec eux,  
La chère image fut de mon cœur effacée :  
Du passé, je n'ai plus que les vers langoureux  
A qui je confiais mon ardeur insensée.

Oui, pauvres vers, hors vous il ne me reste rien.  
Fuyez aussi... Cherchez la figure rêvée ;  
Saluez-la pour moi quand vous l'aurez trouvée :  
J'offre à cette ombre en l'air ce souffle aérien.

J'ai rêvé naguères un rêve  
Plein de charme ensemble et d'horreur,  
Dont la vision dans mon cœur  
Quelquefois encore se lève :

C'était un jardin enchanté ;  
Je m'y promenais, l'âme en fête ;  
Les fleurs regardaient le poète  
Qui souriait à leur beauté.

Dans la verdure, le ramage  
Des oiseaux gazouillait encor ;  
Le soleil, rouge sur fond d'or,  
Empourprait pelouse et feuillage ;

Et comme grisé par l'odeur  
Chaude qui s'exhalait de l'herbe,  
Il me semblait qu'en mon honneur  
Se donnait ce gala superbe.

Au milieu du jardin, chantait  
Au creux de sa vasque une eau claire,  
Et, sur la margelle de pierre,  
Une jeune fille lavait.



Ce jeune visage ingénu,  
Telle une blonde tête d'ange,  
Comme je le trouvais étrange,  
Sans qu'il me semblât inconnu !

Et, hâtant son travail, la blonde lavandière  
Sourdement chantonnait d'une voix singulière :

« Fontaine, dans ton clair bassin  
Blanchis bien ma toile de lin ».

Curieux, je m'approchai d'elle  
Et je lui demandai : « Pour qui  
Vous hâtez-vous donc tant, ma belle,  
De laver ce linge aujourd'hui ?

— Ce linge, c'est votre suaire, »  
Et, m'ayant ainsi répondu,  
Elle disparut, plus légère  
Que l'écume du flot chenu.

Puis, porté comme par magie  
Au fond d'une obscure forêt,  
J'errais avec ma rêverie,  
Mes chagrins, mes pensers secrets

Soudain, dans la paix forestière,  
Un bruit monte : on dirait les coups  
D'une cognée.... Une clairière  
S'ouvre après des sentiers de loups ;

Au milieu, se dresse un grand chêne ;  
Et, brandissant le fer pesant,  
C'est la vierge de la fontaine  
Qui frappe à grands coups le géant.

Tandis que, sous les coups, l'arbre craque et s'effare,  
La jeune fille chante une chanson bizarre :

« Forte hache à la clarté blanche,  
Prépare de solides planches ».

Plein de trouble et balbutiant,  
Je regardai la vierge blanche  
Et lui dis : « Pour qui donc ces planches  
Dont vous parlez, ma belle enfant ? »

Mais elle : « Le temps est venu :  
Ces planches feront votre bière ».  
Puis elle s'enfuit, plus légère  
Que l'écume du flot chenu.

Alors, en une lande aride  
Je fus transporté tout d'un trait,  
Et j'étais encor stupéfait  
De ce changement si rapide,

Lorsque, brusquement, au milieu  
De la lande, dans un espace  
Vide — dos plié, tête basse, —  
J'aperçois la vierge à l'œil bleu.

Maniant la bêche pesante,  
Elle pioche avec âpreté, —  
Belle encor, mais d'une beauté  
Qui donne un frisson d'épouvante.

Et, tandis que le sol se creuse plus profond,  
La vierge pâle chante une étrange chanson :

« Ma bonne bêche au fer tranchant,  
Creuse la terre plus avant ».

Angoissé, je m'approchai d'elle ;  
Dans mon effroi mal déguisé,  
Je demandai : « Pour qui, ma belle,  
Cette fosse que vous creusez ?

— C'est là, dit-elle, que, dans l'ombre,  
Il faut que vous alliez dormir ».  
Et, sur ce mot, je vois s'ouvrir  
Comme un gouffre la tombe sombre.

Malgré moi, j'y jette un regard,  
Le sang bourdonne à mes oreilles,  
J'ai peur, je frissonne... hagard,  
Je m'y lance et — je me réveille.

## 3

En rêve, je me vis en habit de soirée,  
En gilet de satin, en jabot empesé :  
J'allais au bal, ainsi dûment adonisé  
Et j'y trouvais ma belle, élégante et parée.

En m'inclinant, je dis : « Vous êtes fiancée :  
Qu'il me soit donc permis de vous féliciter ».  
Mais ces mots ne pouvaient sortir sans hésiter,  
Tant ma langue était sèche et ma gorge oppressée.

Mon amie éclata brusquement en sanglots ;  
Les larmes de ses yeux s'échappèrent à flots  
Et, comme en un brouillard, disparut son image.



Étoiles de l'amour, beaux yeux doux et rêveurs,  
Vous que, dans tous les temps, j'ai connus si men-  
[teurs,  
J'ai beau faire ; je crois encor votre langage.

## 4

J'ai vu passer, en rêve, un pimpant petit homme.  
Haut juché sur talons, il faisait de grands pas ;  
Bel habit de drap fin avec linge blanc comme  
De la neige ; — au dedans, le dernier des goujats.

Au dedans, ce n'est rien qu'une pauvre poupée,  
Mais portant haut un front orgueilleux et hardi,  
Parlant valeur, se faisant blanc de son épée  
Avec des airs pleins d'arrogance et de défi.

« Ne le connais-tu pas ? » m'a dit le dieu des rêves.  
« Viens et vois ». Devant moi, ce disant, il élève  
Son miroir, et j'y vois un cortège d'hymen.

Ma belle est, à l'autel, assise près du sire.  
Ils prononcent le « oui ». Dans un éclat de rire,  
Tous les diables d'enfer leur répondent : « Amen ».

Je venais de quitter la maison de ma mie.  
 Je cheminaï d'abord lentement, l'âme emplie  
 Des pensers inquiets qui flottent dans la nuit :  
 Pas une étoile au ciel, sur la terre nul bruit.  
 Puis, traversant à pas pressés le cimetière,  
 Oreille au guet et sans regarder en arrière,  
 J'arrivais au tombeau du vieux ménétrier,  
 Quand la lune, brillant comme un miroir d'acier,  
 Apparut et je vis surgir sous sa lumière  
 Une ombre qui me dit : « Je t'attendais, confrère ».

C'est le ménétrier. Voici qu'il s'est assis  
 Sur la pierre de sa tombe entr'ouverte ; puis  
 D'un geste convulsif il saisit sa guitare,  
 Et chante, en chevrotant d'une façon bizarre :

« O ma guitare, par tes sons  
 Une fois encor verse aux âmes

---

1. Nous n'avons pas transcrit toutes les pièces du recueil des *Jeunes Souffrances*, où il y a peut-être trop de diableries pour notre goût. Nous n'avons retenu que celles qui nous ont paru le plus propres à donner une idée de la première manière d'Henri Heine. — Les numéros sont ceux sous lesquels les pièces sont rangées dans l'édition Cotta du *Buch der Lieder* (*Cotta'sche Bibliothek der Wellliteratur*).

L'ardeur de la vieille chanson  
Qui les brûla comme une flamme.  
Les anges, au ciel, leur séjour,  
L'appellent : jouissance pure,  
Le diable : infernale torture,  
Les hommes la nomment : amour. »

Et, sur ce mot, je pus voir se dresser les pierres  
Des tombeaux et s'ouvrir d'un coup toutes les bières ;  
Et les morts, sous un ciel d'une étrange pâleur,  
Multitude dolente, entonnèrent en chœur :

« Amour, amour, c'est ta puissance  
Qui nous a tous ici conduits :  
Pourquoi troubles-tu le silence  
Où nous reposions dans la nuit ? »

Puis un bruit de sanglots monta comme une houle,  
Mêlé de hurlements et de rauques clameurs.  
Le vieux ménétrier grattait avec fureur  
Sa guitare et, railleur, salua cette foule.

« Bravo ! bravo ! bravo ! vous tous.  
Amis, à tous la bienvenue !  
Il convient que je vous salue :  
Vous êtes bien toujours des fous.

Vous qui, multitude lassée,  
Dormiez au fond du tombeau noir,  
Engourdis ainsi que des loirs,  
Grâce au diable, j'ai pu vous voir,  
Sitôt ma parole lancée,  
Vous dresser hors de vos cercueils  
Et faire voler vos linceuls.  
Nous avons été par le monde  
Les plus étranges songe-creux;  
Pris par la passion profonde,  
Nous ne sûmes qu'être amoureux.  
Puisque nul ne peut nous surprendre  
Et que nous sommes entre fous,  
Serait-il pas plaisant d'entendre  
Conter par quelques-uns de nous  
Leur histoire cruelle et tendre? »

Une ombre s'avança, mince comme un papier,  
Et voici ce qu'on put l'ouïr balbutier :

« Avec les ciseaux et l'aiguille  
J'étais un compagnon tailleur,  
Fort habile et preste, d'ailleurs,  
Avec les ciseaux et l'aiguille.



Vint un jour une belle fille  
Qui fit des lambeaux de mon cœur  
Avec les ciseaux et l'aiguille  
Du pauvre compagnon tailleur. »

Les fantômes en chœur éclatèrent de rire.  
Un second raconta sa brouille avec les sbires :

« Bandits à la gloire immortelle,  
Schinderhanne, Rinaldini,  
Carlo Moor et *tutti quanti*,  
Voilà quels furent mes modèles.

En eux, tout d'abord, j'imitai  
Leur amoureuse extravagance :  
J'adorai jusqu'à la démence  
Une déesse de beauté.

Je pleurais à fendre la roche ;  
Je perdis l'esprit, et ma main,  
Distraitement, fouilla la poche  
Entr'ouverte de mon voisin.

Aussitôt des sbires en armes  
M'empoignent, ne voulant pas voir

Que j'avais, pour sécher mes larmes,  
Cherché simplement un mouchoir.

Solidement on me garrotte ;  
Puis, toujours escorté de près,  
Chaîne aux pieds, aux poings des menottes,  
En prison je fus mis au frais.

J'y fis des chaussons de lisière,  
Toujours épris.... Dans ce lieu clos  
La mort vint enfin, et sous terre  
J'allai rejoindre mes héros. »

Les fantômes en chœur éclatèrent de rire.  
Frisé, fardé, grimé, vint un troisième sire :

« J'étais un roi de tragédie ;  
Je jouais les grands amoureux :  
Je rugissais : Ah ! terre et cieux !  
Et soupirais : O tendre amie !

Mortimer était mon beau rôle :  
Marie avait tant de beauté !  
Mais elle haussait les épaules  
A mes cris d'amour exalté.

Un jour, l'âme désespérée,  
« Maria ! » fis-je, suppliant,  
Et je m'enfonçai mon épée  
Dans le corps un peu trop avant. »

Les fantômes en chœur éclatèrent de rire.  
Un écolier râpé vint, à son tour, leur dire :

« Monsieur le professeur, dans sa chaire, bavarde.  
Moi, je dors de bon cœur, étendu sur un banc.  
Pourtant j'aimerais mieux veiller dans la mansarde  
Où trotte, là-haut, la fille du pédant.

Car elle m'a souri de sa bouche jolie,  
Elle, la fleur des fleurs, mon rayon du matin...  
Las ! cette fleur des fleurs à la fin fut cueillie  
Par la main d'un brutal et riche philistin.

Au diable les richards ! au diable les coquettes !  
C'est pourquoi j'ai mêlé l'opium à mon vin  
Et dit, levant mon verre à la Mort : es-tu prête ?  
Elle m'a répondu : *Prosit !* en bon latin. »

Les fantômes en chœur éclatèrent de rire.  
Alors parle un pendu, pâle comme la cire :

« Quand nous buvions rasade ensemble, le vieux  
 [comte  
 Vantait toujours très fort sa fille et ses bijoux.  
 Moi je pensais : bijoux ne sont rien à mon compte ;  
 Ce que je veux avoir, c'est ta fille aux yeux doux.

Fille et bijoux étaient mis sous triple serrure,  
 Et le comte payait des serviteurs fort sûrs.  
 Mais des laquais et des verroux je n'avais cure :  
 Certain soir, j'entrepris l'escalade des murs.

Je grimpais hardiment au logis de la belle,  
 Lorsque, d'en bas, soudain l'on mène grand émoi.  
 J'entends la voix du comte : eh ! l'ami, criait-elle,  
 Tout beau ! car j'aime fort les bijoux aussi, moi.

Et, sur ces mots railleurs, l'on me prend, l'on  
 [m'assaille  
 Les valets font pleuvoir les bourrades, les coups ;  
 Au diable ! leur criais-je ; arrière, valetaille !  
 J'en avais à la fille et non pas aux bijoux.

Mais j'avais beau prêcher ; voici que l'on me passe  
 Une corde solide et longue autour du col.  
 Au matin, le soleil contempla la grimace  
 Que je faisais, piteux, à quatre pieds du sol. »



Les fantômes en chœur éclatèrent de rire.  
Puis un décapité leur narra son martyre :

Pour divertir mon âme de sa peine  
Je fus au bois, mon fusil sous le bras.  
Là j'entendis un corbeau sur un chêne  
Qui croassait : Tête à bas ! tête à bas !

Près de moi, part une colombe blanche :  
A ma beauté, dis-je, j'en ferai don ;  
Et je la suis de l'œil, de branche en branche,  
Par les halliers, les taillis, les buissons.

Qu'ai-je entendu ? quel est ce bruit ? Serait-ce  
Deux ramiers qui se béquètent ainsi ?  
Arme en arrêt, je cherche... Les voici...  
Mais qu'ai-je vu ? Grands dieux ! C'est ma  
[maîtresse,

C'est ma colombe ! A ses côtés penché,  
Un étranger la couvre de caresses...  
Çà, bon chasseur, visons avec adresse.  
Feu ! l'étranger dans son sang est couché.

Sur ce, l'on vient, on me lie, on m'entraîne  
Vers le bourreau qui ne languira pas.



Et j'entendis le corbeau sur son chêne  
Qui croassait : Tête à bas ! tête à bas ! »

Les fantômes en chœur éclatèrent de rire.  
Et le ménétrier, pour terminer, soupire :

« Jadis, que de belles chansons  
Accompagna ma mandoline !  
Mon cœur est mort dans ma poitrine.  
Finis les vers et les doux sons ! »

Le rire s'éleva plus frénétique encore  
Une ronde entraîna tout le pâle troupeau ;  
Mais, quand vibra le coup d'une heure en l'air sonore  
Les spectres, en hurlant, rentrèrent au tombeau.

## 10

J'évoquai maint spectre autrefois :  
J'avais la formule fatale.  
Ils ne veulent plus, à ma voix,  
Rentrer en la nuit infernale.

J'ai perdu, par l'horreur surpris,  
Le mot que m'enseigna le mire.  
Ce sont aujourd'hui les esprits  
Qui m'évoquent dans leur empire.

Mais, démons, vous croiriez à tort  
Que votre proie est déjà prête ;  
Non pas, et sous le ciel en fête  
Je peux vivre et jouir encor.

Ma fleur d'amour et de mystère,  
Je veux encor la respirer.  
A quoi bon rester sur la terre,  
Si je ne devais plus l'aimer ?

Une seule fois, sur la bouche,  
Je voudrais pouvoir l'embrasser  
Et, contre mon cœur, la presser  
D'une étreinte douce et farouche.

Rien qu'une seule fois, je veux  
Oùir de sa bouche un mot tendre...  
En votre empire ténébreux,  
Libre à vous alors de me prendre.

Et les démons m'ont entendu,  
Mais hochent leur tête cruelle.  
A tes pieds me voici, ma belle :  
M'aimes-tu, réponds, m'aimes-tu ?



## CHANSONS

### 1

Je dis, sitôt que l'aube a lui :  
« Verrai-je bientôt mon amante ? »  
Le soir, je pleure et me lamente :  
« Je ne l'ai pas vue aujourd'hui ».

Mon souci, toujours en éveil,  
Change mes nuits en insomnies,  
Et le jour passe en rêveries  
Comme dans un demi-sommeil.

### 2

Malgré moi, sans répit, je suis en mouvement.  
Attends quelques moments encore, cœur fidèle,  
Et tu pourras la voir, la belle entre les belles...  
Pourquoi donc, ô mon cœur, bats-tu si follement ?



Les heures, il est vrai, sont par trop indolentes ;  
Sur la route du jour elles vont en bâillant  
Et ne marchent que pas à pas, languissamment.  
J'ose vous en prier, heures, soyez moins lentes.

Voyez, je suis brûlé d'un désir fiévreux...  
N'avez-vous donc aimé jamais, heures cruelles ?  
Vous faites-vous un jeu du tourment qui harcèle  
Le cœur impatient des pauvres amoureux ?

## 3

Dans le bois, tout à ma douleur,  
Je me promenais solitaire,  
Lorsque le rêve de naguère  
Revint se glisser dans mon cœur.

« Dites, oiseaux, cette parole  
Que vous chantez, qui vous l'apprit ?  
Silence ! quand mon cœur l'ouït,  
Je sens une souffrance folle.

— Une vierge aux longs cheveux d'or  
En passant, la disait sans cesse,  
Cette parole enchanteresse.  
Il nous semble l'entendre encor.

— Oiseaux rusés, pas de mensonge !  
Vous voulez voler mon secret.  
C'est en vain, et nul ne saurait  
Dérober la clef de mon songe. »

## 4

Mets ta petite main contre mon cœur, ma chère.  
Écoute : entends-tu pas quel tapage il s'y fait ?  
Un méchant charpentier y travaille à ma bière  
Et son marteau bruyant jour ni nuit ne se tait.

Lorsque l'aube paraît, quand viennent les ténèbres,  
Le bourreau ne veut pas cesser de travailler.  
Allons, maître, finis ta besogne funèbre  
Et qu'il me soit permis enfin de sommeiller.

## 5

Berceau charmant de ma tristesse,  
Belle tombe de mon repos,  
Avec des pleurs et des sanglots,  
O belle cité, je te laisse.

Adieu donc à ce seuil sacré  
Qui voit passer ma bien-aimée ;  
Adieu, cette place sacrée,  
Où d'abord je la rencontraï.

Pourquoi donc, un jour, t'ai-je vue,  
Toi, la souveraine des cœurs ?  
N'est-ce pas de t'avoir connue  
Que m'est venu tout mon malheur ?

Je ne voulais pas à ton âme  
Mendier l'aumône d'amour ;  
Je ne demandais, chère femme,  
Que de vivre où tu vois le jour.

Mais, avec des paroles dures,  
Tu m'as chassé je ne sais où,  
Et je souffre à devenir fou  
D'avoir reçu cette blessure.

Oui, lamentable pèlerin,  
Je chancelle, parfois je tombe,  
Et j'attends que la mort enfin  
Vienne m'endormir dans la tombe.

## 7

Dans le Rhin clair comme un miroir,  
Les rocs couronnés de châteaux  
Se mirent ; mon léger bateau  
Cingle dans la pourpre du soir.

Tandis qu'indolent spectateur  
J'assiste aux jeux du flot vermeil,  
Voici, voici venir l'éveil  
De tout ce qui dort en mon cœur.

Resplendissant sous les rais d'or,  
Le fleuve m'attire et sourit ;  
Mais je sais bien que, dans son lit,  
Il cache la nuit et la mort.

De même en est-il de l'enfant  
Qui m'a fait un mal si cruel :  
Elle a ton souris séduisant,  
O fleuve, et ton attrait mortel.

## 8

J'ai cru que je devais mourir  
De cet indicible tourment.



Je peux aujourd'hui le souffrir,  
Mais ne saurais dire comment.

## 9

De paillon, de cyprès et de boutons de rose,  
O mon livre, je veux que vous soyez paré :  
Vous êtes à mes yeux comme un tombeau sacré  
Où mes jeunes chansons à jamais sont encloses.

Que n'y puis-je à la fois enfermer mon amour !  
Car la fleur du repos, amour, croit sur ta tombe.  
Mais je n'espère pas de l'y cueillir un jour :  
Avant toi, mon amour, il faut que je succombe.

Tel un torrent de lave échappé de l'Etna,  
Ils ont jailli jadis du profond de mon âme,  
Ardents, impétueux, tout pétillants de flamme,  
Ces beaux vers amoureux qui maintenant sont là.

Aujourd'hui, les voilà pâles comme la brume,  
Semblables à des morts, froids et silencieux...  
Mais qu'un souffle d'amour vienne à passer sur eux,  
Et déjà leur ardeur d'autrefois se rallume.

Oui, maint pressentiment s'éveille en moi soudain :  
L'amour, ô mes chansons, va vous rendre la vie.  
En un lointain pays ce livre, mon amie,  
Peut-il pas quelque jour tomber entre vos mains ?

Et le charme est rompu : les pâles caractères  
D'un regard suppliant contemplant vos beaux yeux,  
Et voici que revit leur ardeur de naguères,  
Et l'amour chante encore en mes vers douloureux.



## ROMANCES

### I. — *L'Affligé.*

Nul qui n'ait de l'angoisse au cœur,  
Quand passe le jeune homme blême.  
La passion et le malheur  
Sont écrits sur sa face même.

C'est en vain qu'à son front flétri  
Le vent souffle une fraîche haleine,  
En vain les belles, d'un souris,  
Cherchent à consoler sa peine.

Lui, loin des villes, il s'enfuit  
Au fond des grands bois, où murmure  
Le feuillage, où, dans chaque nid,  
Chantent des voix fraîches et pures.

Mais le gai frisselis se tait,  
 Mais le joyeux ramage cesse  
 Quand, au bois, avec sa tristesse,  
 Le blême jeune homme paraît.

## II — *L'Écho.*

Un cavalier traverse la prairie  
 Au trot mélancolique et lent de son cheval.  
 « Où vais-je? » rêve-t-il. « Est-ce aux bras de ma mie,  
 Ou vers le tombeau? » — Dans le val,  
 « Le tombeau! » dit l'écho d'une voix assourdie.

Le cavalier a pressé sa monture.  
 Du fond de sa poitrine il monte des sanglots  
 « Puisque déjà, dit-il, m'attend la tombe obscure,  
 Soit, j'y trouverai le repos.  
 — Le repos! » a redit l'écho dans un murmure.

Et voici que sur la face hâlée  
 Du sombre cavalier une larme parut.  
 « Si je ne peux avoir une paix assurée  
 Qu'en la tombe, ô tombe, salut!  
 — Salut! » a répondu l'écho de la vallée.



III. — *Les deux Frères.*

Sur le sommet du mont planté,  
Le château dort dans la nuit sombre.  
En bas des éclairs percent l'ombre  
Et des armes ont cliqueté.

Deux frères sont là sur la prée,  
Menant un combat acharné.  
Pourquoi donc ces deux forcenés  
Ont-ils mis au clair leur épée ?

La noble comtesse Laura,  
La maîtresse qu'ils ont choisie,  
Dans leur cœur naguère alluma  
Une farouche jalousie ;

Et, n'ayant pas su découvrir  
Quel était l'élu de la belle,  
Il leur a plu de recourir  
Au fer pour vider leur querelle.

Heurtant leurs armes à grand bruit,  
Les frères luttent avec rage  
Et, pendant ce duel sauvage,  
Des démons passent dans la nuit.

Malheur à vous, ô mauvais frères !  
Malheur à toi, vallon damné !  
Voici que les deux adversaires  
Tombent ensemble inanimés !...

\*  
\* \*

Depuis lors, des races humaines  
Ont été dormir au tombeau  
Et, du haut du mont, le château  
Regarde tristement la plaine.

Mais, la nuit, dans le fond du val,  
On entend des bruits de mystère....  
Quand minuit sonne, les deux frères  
Reprennent leur duel fatal.

IV. — *Le pauvre Peter.*

1

Gretchen avec Hans, son valseur,  
Tourbillonne, gaie et bavarde.  
Dans un coin, Peter les regarde,  
Muet et pâle à faire peur.

En ce jour de leurs fiançailles,  
Hans, Gretchen sont en beaux atours.  
Peter est vêtu comme aux jours  
Où, dans son échoppe, il travaille.

En voyant le couple rieur,  
Peter murmure avec tristesse :  
« J'aurais déjà fait un malheur,  
Si je n'âvais tant de sagesse.

## 2

Car, en moi, je porte un tourment  
Qui me déchire la poitrine :  
Toujours il faut que je chemine ;  
Mon chagrin me pousse en avant.

Et c'est vers Gretchen qu'il me mène  
Pour quérir d'elle guérison.  
Mais, quand je la vois, sans raison  
Je me sauve à perdre l'haleine.

Dans la montagne je m'enfuis ;  
Avec ma peine j'y demeure,  
Et, pendant des jours et des nuits,  
Dans la solitude je pleure. »

## 3

Cœur déchiré, membres rompus,  
Peter en chancelant chemine :  
A voir la pâleur de sa mine,  
Les passants s'arrêtent émus.

Plus d'une fille déblatère :  
« Il vient du tombeau, celui-là ! »  
Non, fillette ; du cimetièrre  
Il ne revient pas ; il y va.

Car, blessé d'amour, le pauvre homme,  
C'est dans la tombe seulement  
Qu'il pourra dormir d'un bon somme  
En attendant le Jugement.

V. — *Chanson du Prisonnier.*

Ma grand'mère fut sorcière notoire :  
On la voulut voir condamnée au feu.  
Pourtant le bailli, malgré son grimoire,  
D'elle ne put pas tirer un aveu.



C'est égal, on la plongea dans la cuve ;  
Mais elle, en poussant des jurons d'enfer,  
Parmi les vapeurs rouges de l'étuve,  
Muée en corbeau, s'envola dans l'air.

O ma mère grand au sombre plumage,  
Porteras-tu pas, malgré les barreaux  
Derrière lesquels on l'a mis en cage,  
A ton petit-fils quelques bons morceaux ?

Sauve-moi, grand'mère, ou, du moins, empêche,  
Si demain j'oscille entre terre et cieux,  
Qu'il ne vienne ici quelque pie-grièche  
De son bec aigu me crever les yeux.

#### VI. — *Les Grenadiers.*

Chez les Cosaques prisonniers,  
Quand vint le jour de délivrance,  
Tête basse, deux grenadiers  
Prirent le chemin de la France.

En Prusse, on dit à ces Français  
Les désastres de leur patrie,  
La grande armée anéantie,  
L'Empereur pris par les Anglais.

Et, quand ils surent ces nouvelles,  
Ils pleurèrent : « Je vais mourir,  
Dit l'un d'eux ; je sens de plus belle  
Ma vieille blessure s'ouvrir ».

Et l'autre répondit : « Mon frère,  
Je voudrais mourir avec toi.  
Mais quoi ! mes petits et leur mère  
Là-bas crèvent de faim sans moi.

— Que m'importent enfants et femme ?  
Qu'ils aillent, s'il faut, mendier.  
Moi, j'ai d'autres soucis dans l'âme :  
Mon empereur est prisonnier.

Reçois ma dernière demande,  
Mon vieux, et fais ce que je dis :  
Si je meurs en terre allemande,  
Tu m'enterreras au pays ;

Sur ma tombe il faut que l'on mette  
Ma croix fixée à son ruban ;  
Avec fusil et baïonnette,  
Avec mon sabre sur le flanc,

Je veux, au tombeau, camarade  
Monter la garde jusqu'au jour  
Où, le bruit de la canonnade  
Et le roulement du tambour

Réveillant mes os et ma cendre,  
Je pourrai, sur le champ d'honneur,  
Me dresser encor pour défendre  
Mon empereur, mon empereur ! »

VII. — *Le Message.*

Debout, mon page ! en selle, vite !  
Que ton cheval d'un vif élan,  
Par monts, par vaux, se précipite  
Vers le château du roi Duncan.

Là, glisse-toi comme une anguille,  
Et demande au palefrenier

De te dire quelle est la fille  
Du roi qui va se marier.

S'il dit : « la brune », saute en selle,  
Viens en hâte me l'annoncer ;  
Si : « la blonde », sans te presser,  
Tu m'en donneras la nouvelle.

Chez le cordier, auparavant,  
Prends une corde longue et forte,  
Et puis, silencieusement,  
Reviens céans et me l'apporte.

#### VIII. — *L'Enlèvement.*

Je ne veux pas m'en aller seul, ma belle amie ;  
Mais il te faut me suivre en mon réduit étroit,  
Dans le cher vieux logis, sombre, lugubre et froid,  
Où ma mère est au seuil dès longtemps accroupie,  
Attendant le retour de son fils sous son toit.

— Non, sombre compagnon, non, laisse-moi, de <sup>[grâce !</sup>  
Je vois flamber tes yeux, je vois ton front pâlir ;  
Ton haleine me brûle et ta main est de glace.  
Ah ! ce n'est pas en ta demeure qu'est ma place :  
Je veux jouir des fleurs, du soleil, du plaisir.



— Viens avec moi, petite et douce bien-aimée :  
Laisse les belles fleurs, laisse le soleil clair ;  
Mais, d'un long voile blanc parant ton front si fier,  
Sur la lyre, prélude au chant de l'hyménée,  
Et le vent de la nuit nous en sifflera l'air.

X. — *Balthazar.*

Sous la lune, dont la course s'en va finie,  
Babylone, silencieuse, est endormie.

Mais au palais du roi, flamboyant dans la nuit,  
Esclaves, conviés se pressent à grand bruit,

Et l'on entend monter dans la salle splendide  
La rumeur du festin que Balthazar préside.

Les courtisans, vêtus d'habits bariolés,  
Boivent le vin fumeux dans l'or des gobelets ;

Mêlée au cliquetis joyeux, leur flatterie  
Exalte Balthazar, le grise de folie ;

Il sourit. Son teint mat de rougeur s'est teinté ;  
De son cœur à sa lèvre un blasphème a monté,

Et, lançant vers le ciel les défis et l'insulte,  
Dans le fracas croissant de l'orgie, il exulte.

Un esclave, soudain, sur un de ses regards,  
Sort de la salle, puis reparaît sans retard,

Et, de ses bras levés, il soutient sur sa tête  
Des vases saints, ravis aux Juifs par la conquête.

Balthazar en prend un, jusqu'au bord le remplit,  
Puis, l'ayant épuisé d'une rasade, il dit :

« Pauvre Dieu des Hébreux, ta puissance est finie .  
Balthazar, roi de Babylone, te défie ! »

Mais à peine ce mot était-il prononcé  
Qu'un frisson glacial en son cœur s'est glissé ;

Le rire, si bruyant tout à l'heure, s'apaise ;  
Un silence de mort sur les convives pèse.

Regardez ! regardez ! là-bas, sur le mur nu,  
Quelque chose comme une main d'homme a paru

Qui trace avec du feu d'étranges caractères,  
Puis disparaît soudainement dans le mystère.

Pendant que ses genoux frémissent, Balthazar,  
Livide, vers le mur tourne des yeux hagards ;

Ses hôtes, effarés, restent muets et sombres,  
Et l'on entend leurs dents s'entrechoquer dans  
[l'ombre.

En vain fit-on venir les mages ; pas un d'eux  
Ne put interpréter les mots mystérieux ;

Mais avant que la nuit ne se fût achevée,  
Le roi, trahi des siens, périssait par l'épée.

### XI. — *Le Ménestrel.*

Pour la lutte de la chanson  
Le ménestrel se met en route ;  
C'est une bien étrange joute,  
Un bien étrange champion.

Frémissante, fougueuse, ailée,  
La fantaisie est son coursier ;  
L'art lui tient lieu de bouclier,  
La parole lui sert d'épée.

Des dames, en groupe éclatant,  
Sous le dais soyeux qui frissonne  
Ont pris place ; mais on attend  
Celle qui détient la couronne.

Les preux ont toute leur vigueur  
Quand ils enfourchent leur monture :  
Avant la joute, le chanteur  
Porte au cœur déjà sa blessure ;

Et celui-là dont la chanson  
Sort de l'âme la plus meurtrie,  
C'est lui qui reçoit le guerdon  
De la dame la plus jolie.

XII. — *A la fenêtre.*

Henri, pâle comme un suaire,  
Passait. Hedwige, en le voyant,  
A murmuré : « Dieu tout-puissant !  
C'est un spectre du cimetière ».

Lors, languissamment, le jeune homme  
La regarde. Hedwige, à son tour,  
Frappée au cœur du mal d'amour,  
Devient blême comme un fantôme.



Depuis ce jour, à sa croisée,  
Hedwige attendit son ami ;  
Et bientôt, dans la tombe, Henri  
La tint contre son cœur pressée.

XIII. — *Le Chevalier blessé.*

Je sais un conte singulier,  
Une histoire triste et cruelle :  
C'était un pauvre chevalier  
Dont la dame était infidèle.

Sa dame, il ne peut l'estimer  
A cause de sa perfidie :  
Qu'il lui faille rougir d'aimer,  
C'est pour lui souffrance infinie.

Dans la lice il voudrait jouter :  
« Qu'il s'apprête à croiser la lame,  
Celui qui prétendrait douter  
De la pureté de ma dame ».

Tous se taisent, — non sa douleur ;  
Car il sait qu'il devrait lui-même  
Tourner le fer contre son cœur  
Qui condamne celle qu'il aime.

XIV. — *Le Départ.*

Assis près du mât, solitaire,  
Je compte les rides de l'eau.  
Adieu, patrie ! adieu, la terre !  
Qu'il cingle vite, le vaisseau !

Sur la maison de mon aimée,  
Où luisent les vitres en feu,  
J'attache ma vue obstinée :  
Il n'en vient nul signe d'adieu.

N'allez pas obscurcir ma vue,  
Ne jaillissez pas, ô mes pleurs,  
Et toi, mon âme méconnue,  
Ne te brise pas de douleur.

XV. — *La Chanson des Regrets.*

Ulrich, le chevalier, voyage  
A travers la verte forêt,  
Et, l'épiant, un doux visage  
Au milieu des branches paraît.

Il dit : « Ce gracieux visage,  
Partout et toujours je le vois,  
Dans les villes et leur tapage,  
Dans la solitude des bois.

Ainsi que deux rosés jumelles,  
Je vois ces lèvres souriant ;  
Mais, hélas ! il se glisse entre elles  
Plus d'un mot perfide et méchant ;

De même maint buisson de roses,  
Épanoui sous le ciel pur,  
Cache des vipères encloses  
Qui sifflent dans leur nid obscur.

Sur cette peau vermeille et douce,  
Cette fossette au pli léger,  
N'est-ce pas la fosse où me pousse  
Un espoir toujours mensonger ?

Ces boucles d'une blonde tête,  
Ces cheveux si souples, si fins  
Sont comme le réseau qu'apprête  
Pour me prendre l'esprit malin.

Naguère, mon âme égarée  
A cru que cet œil tendre et clair  
Du paradis était l'entrée,  
Et c'est la porte de l'enfer. »

Ulrich a pressé sa monture ;  
Le vent dans les feuilles se plaint ;  
Une douloureuse figure,  
Pâle, apparaît dans le lointain.

Ulrich dit : « Ma mère chérie,  
Toi qui m'aimas si tendrement,  
Sans pitié, j'ai troublé ta vie ;  
Moi, ton fils, je fus ton tourment.

Que ne peut l'ardeur de ma peine,  
O ma mère, sécher tes pleurs !  
Que ne peut le sang de mes veines  
Rendre à ta face ses couleurs ! »

Tandis qu'il chemine sans trêve,  
Dans la forêt se fait la nuit ;  
Le vent plaintivement gémit  
Et des voix parlent comme en rêve.



Et le voyageur se figure  
Entendre l'écho de sa voix ;  
Mais voici les mots que murmure  
La troupe des oiseaux narquois :

« Ulrich nous chante la jolie  
Chanson des regrets, et voilà  
Qu'à peine l'aura-t-il finie,  
Ulrich la recommencera. »

XVII. — *La Chanson des Ducats.*

Mes ducats d'or, mes bons ducats,  
Qu'êtes-vous devenus, hélas !

Irai-je vous chercher parmi les clairs ruisseaux,  
Où les poissons dorés frétilent dans les eaux ?

Irai-je vous chercher dans les vertes prairies,  
Où les fleurettes d'or brillent épanouies ?

Me faudra-t-il aller vous chercher dans l'air pur,  
Où les oiselets d'or volent parmi l'azur ?

Me faudra-t-il aller vous chercher sur la sphère,  
D'où les étoiles d'or sourient à notre terre ?

Non, vous ne nagez point aux flots du ruisseau  
Vous n'étincelez point parmi la verte prée; [clair;  
Non, vous ne planez point dans les hauteurs de l'air;  
Vous ne rayonnez point à la voûte azurée;

Quelque usurier, mes ducats d'or, mes bons ducats,  
Vous retient dans sa pince à tout jamais, hélas!

XVIII. — *Conversation dans la lande  
de Paderborn.*

Quelle douce musique! Écoute :  
Flûtes, violes et bassons.  
Quelque part, dans les prés, sans doute,  
Dansent fillettes et garçons.

— Ami, ta méprise est unique :  
Pas de flûtes, pas de bassons ;  
Je n'entends, moi, d'autre musique  
Que le grognement des cochons.

— Écoute, lointaine et confuse,  
La voix du cor. Sous les ormeaux,  
J'entends aussi la cornemuse  
Du berger qui pait ses agneaux.

— Point de cor, point de cornemuse ;  
Mais le vieux porcher du hameau —  
Aïni, vois comme tu t'abuses —  
Chasse vers leur toit ses pourceaux.

— Entends-tu cette voix lointaine  
D'un timbre si mélodieux  
Que, pour mieux l'écouter, aux cieux,  
Les anges respirent à peine ?

— Eh ! mon cher, où prends-tu les sons  
D'une voix qui charme les anges ?  
Ce n'est qu'une bande d'oisons  
Qui se querellent dans la fange.

— Entends le son aérien  
Des cloches de la vieille église.  
Leur appel, porté par la brise,  
Assemble le troupeau chrétien.

— Pauvre ami, ce sont les clochettes  
Des bœufs qui s'en reviennent las  
Et qui, la tâche du jour faite,  
Rentrent à l'étable, front bas.

— Ne vois-tu pas flotter un voile,  
Un voile blanc, signal discret ?  
C'est ma mie; et ses yeux d'étoile  
Sont noyés d'un chagrin secret.

— Je vois la vieille bucheronne  
Claudiquant avec son pied bot,  
Et qui halette et s'époumonne  
Sous le fardeau de son fagot.

— Soit. A ton aise tu peux rire  
De mes fantasques questions ;  
Mais, quoi que tu puisses me dire,  
Je garde mes illusions.

*Sonnets à ma Mère.*

I

Toujours j'ai porté haut la tête avec audace ;  
Mon caractère est âpre et mon cœur orgueilleux.  
Si le roi me venait regarder face à face,  
Il ne me ferait pas, certes, baisser les yeux.



Mais, malgré cet orgueil dont se raidit mon âme  
Et qui ne plierait pas même devant le roi,  
Il me plaît d'avouer, ma mère, chère femme,  
Combien je deviens humble et souple devant toi.

Qu'est-ce qui change ainsi ma raideur en souplesse?  
Est-ce ton noble esprit qui peut aller au fond  
Des choses et monter jusqu'au ciel d'un seul bond

Ou bien suis-je troublé d'une obscure tristesse  
En pensant que j'ai pu blesser ton cœur si bon,  
Ce cœur qui me chérit d'une unique tendresse?

## II

Follement vagabond, je t'ai quittée un jour,  
Et j'ai poussé ma course errante par le monde,  
Et j'ai cherché partout la passion profonde  
Pour assouvir mon infini besoin d'amour.

L'on put me voir alors vaguer de rue en rue,  
Pareil au mendiant qui va tendant la main.

Mais l'aumône d'amour, je ne l'ai pas reçue ;  
Je n'ai pu recueillir qu'ironie et dédain.

Pendant des ans, malgré cette quête insensée,  
L'amour, partout cherché, me fuyait en tous lieux ;  
Et je revins au toit natal, l'âme blessée.

Alors, vers ton enfant quand tu t'es avancée,  
Cet amour, si longtemps vain objet de mes vœux,  
Je l'ai vu me sourire, ô ma mère, en tes yeux

*A Christian Sethe.*

Non, je n'adore pas l'image des faux dieux  
Qui, dorée au dehors, au dedans est poussière ;  
Non, je ne donne pas la main à ces plats gueux  
Qui, flagornant en face, outragent par derrière ;

Non, je n'applaudis pas au triomphe honteux  
Que mènent les coquins et les prostituées,  
Et, quand vient à passer leur char victorieux,  
Je ne suis pas avec la foule humiliée.

Je sais qu'un coup de vent peut soudain jeter bas  
Le chêne fier, tandis que le roseau, docile  
A tout souffle de l'air, s'incline et ne rompt pas :

Mais que lui revient-il d'avoir été servile ?  
Enfin il sert de canne aux gandins de la ville  
Ou bien d'époussetoir aux valets et goujats.



INTERMEZZO LYRIQUE

(1822-1823)



C'est au merveilleux mois de mai,  
Lorsque s'épanouit la rose  
Que, naguère, en mon cœur charmé,  
La fleur de l'amour est éclos.

C'est au merveilleux mois de mai,  
Quand la forêt verdit et chante,  
Ma belle, que je t'avouai  
Le cher désir qui me tourmente.

De mes larmes naîtront des fleurs,  
Comme des larmes de l'aurore,  
Et mes soupirs feront éclore  
Un chœur de rossignols chanteurs.

Aime-moi : je veux te porter  
Ces fleurs, sitôt qu'elles vont naître ;  
En même temps, à ta fenêtre,  
Les rossignols iront chanter.

## 3

Rose, lys, colombe, soleil,  
Voilà ce que j'aimai naguère avec tendresse.  
Je n'aime plus que vous, maintenant, ô maîtresse ;  
Et vous êtes l'unique et pure charmeresse,  
Fontaine d'amour sans pareil,  
Rose, lys, colombe, soleil.

## 4

En regardant tes yeux chéris,  
J'oublie aussitôt peine et fièvre,  
Et par un baiser de tes lèvres  
Tous mes maux soudain sont guéris.

Pouvoir te tenir sur mon cœur,  
Pour moi, c'est le paradis même,  
Et pourtant, quand tu dis : Je t'aime  
Je verse amèrement des pleurs.

## 5

En mon rêve passe une image  
Belle comme un ange des cieux,  
Et je reconnais ton visage,  
Quoiqu'il soit pâle et soucieux.

Ta bouche, seule, est rose encore :  
Mais la mort la baise, et soudain  
La voici qui se décolore,  
Et ton regard d'aube s'éteint.

## 6

Que ton visage au mien s'unisse,  
Pour que se confondent nos pleurs  
Contre mon cœur presse ton cœur :  
Qu'une seule flamme en jaillisse.

Quand nos pleurs, comme une fontaine,  
Ruisselleront parmi ces feux,  
Je veux, entre tes bras, ma reine,  
Mourir à force d'être heureux.

## 7

Au calice d'un lys je veux plonger mon âme,  
Au calice d'un beau lys blanc,  
Et je veux qu'il en sorte un chant  
De féal amour pour ma dame.

Et ce chant doit frémir, ce chant doit frissonner :  
Tel le baiser que l'amoureuse,  
En une heure mystérieuse,  
Jadis a daigné me donner.

## 8

Depuis des millions d'années,  
Les étoiles, au fond des cieux,  
Se regardent énamourées  
Et se font des yeux langoureux.

Leur langue, très riche et très belle,  
Est fermée aux grammairiens.  
Il n'en est pas un qui l'épèle,  
Et tout leur savoir n'y peut rien.



Sans le secours d'un interprète,  
Moi, je l'entends parfaitement,  
Car tes doux yeux de violette  
M'ont tenu lieu de rudiment.

## 9

Comme je voudrais, petit ange,  
Sur l'aile de mes vers ravis,  
T'emporter aux rives du Gange,  
En ce délicieux pays,

Où croissent des moissons de roses,  
Où, parmi la foule des fleurs,  
Les fleurs du bleu lotus, écloses,  
Attendent leur petite sœur.

Là, les pudiques violettes  
Font aux étoiles les doux yeux ;  
Les roses, d'une voix discrète,  
Tiennent des propos amoureux.

Parfois, les gazelles légères  
Cessent leurs jeux, pour écouter,

Dans une rumeur de mystère,  
La voix du grand fleuve monter.

A l'ombre des palmes, ma mie,  
C'est là que je veux t'enlever  
Et, bercé dans tes bras, rêver  
De paix et d'amour infinie.

## 10

Quand, dans sa splendeur, le jour luit,  
Le lotus souffre et s'inquiète ;  
Il attend, en penchant la tête,  
Le retour de la fraîche nuit.

Mais, quand la lune, son amante,  
Vient l'éveiller, à sa clarté,  
Il montre sa face charmante  
Et sa délicate beauté.

Dressé vers celle qui l'attire,  
Il suit la lune dans son cours ;  
Il tressaille, il pleure, il soupire  
D'amour et d'angoisse d'amour.

## 11

Cologne, assise aux bords du Rhin,  
Dans les flots aux reflets d'opale  
Mire l'antique cathédrale  
Où chantent les cloches d'airain.

La Vierge, dans le sanctuaire,  
Sur une gloire aux ors pâlis  
Rayonne, et sa candeur de lys  
Verse en ma nuit de la lumière.

Des fleurs, des anges radieux  
Entourent madame Marie,  
Et ses lèvres, son front, ses yeux  
Ressemblent à ceux de ma mie.

## 12

Tu ne m'aimes pas, je le sais ; mais quoi !  
Je n'ai pourtant pas de peine profonde :  
Tant qu'il m'est permis de te voir, ma blonde,  
C'est assez : je vis heureux comme un roi.

Tu peux me haïr et me mépriser,  
Tu peux me le dire en face : Je pense,  
Si ta bouche encor me donne un baiser,  
Que c'en est assez pour mon allégeance.

## 13

Pas de serments, mais des caresses ;  
Serments de femme, ce n'est rien :  
Ta voix est douce, mais combien  
Ton baiser est plus doux, maitresse  
Ton baiser est sûre liesse,  
Ta parole est un souffle vain....

Fais-moi des serments, ô ma belle ;  
Parle, et je croirai pour toujours  
Que ta poitrine d'immortelle  
A pour hôte un cœur sans détours,  
Fait pour d'éternelles amours,  
Pour des amours plus qu'éternelles.

## 14

J'ai fait pour les yeux de l'aimée  
Des canzones d'un tour parfait ;



J'ai, pour les lèvres de l'aimée,  
Fait de miraculeux tercets,  
Et, pour le front pur de l'aimée,  
Des stances du plus bel effet.  
Ah! que n'a-t-elle un cœur, l'aimée,  
Je ferais un joli sonnet!

## 15

Le monde est sans yeux, chère enfant,  
Tous les jours son goût dégénère :  
Ne voilà-t-il pas qu'il prétend  
Que tu n'as pas bon caractère!

Ce monde, sans goût et sans yeux,  
Il faut bien qu'il te méconnaisse,  
Puisqu'il ignore quelle ivresse  
Versent tes baisers amoureux.

## 16

Dites, qu'est-ce donc que vous êtes,  
Très chère? Un fantôme enfanté,  
Aux jours étouffants de l'été,  
Par la cervelle d'un poète?

Non pas ; cette charmante tête,  
Celle bouche au contour si fin,  
Ces yeux, ces traits, ce corps divin,  
Ce n'est pas œuvre de poète.

Gnomes à taille contrefaite,  
Basilics, vampires hideux,  
Vilains animaux fabuleux,  
Voilà ce que crée un poète.

Mais ce visage gracieux,  
Cette mine noble et discrète,  
Ces doux regards si dangereux,  
Ce n'est pas œuvre de poète.

## 17

Comme la jeune Aphrodité,  
Fille des flots, — ma bien-aimée  
Brille en l'éclat de sa beauté...  
Las ! d'un autre elle est l'épousée.

O mon cœur, sache sans colère  
Supporter cette trahison  
Et tout le mal que, sans raison,  
T'a fait cette folle si chère.

## 18

Bien que ta trahison ait déchiré mon âme,  
Pourtant je n'aurai pas contre toi de rancœur.  
En vain te pares-tu de bijoux, pauvre femme :  
Nul rayon ne peut luire en la nuit de ton cœur.

Dès longtemps je le sais ; car j'ai vu dans un rêve  
Que tout est désormais ténèbres dans ce cœur  
Et que par un serpent il est rongé sans trêve :  
Ta vie est à jamais condamnée au malheur.

## 19

Au malheur. C'est pourquoi je n'ai pas de colère :  
Je sais que notre lot commun est le malheur.  
Jusqu'au jour où la mort glacera notre cœur,  
Ma belle, il nous faudra souffrir même misère.

Je vois bien un sourire à ta lèvre ironique ;  
Je surprends un regard de défi dans tes yeux ;  
Ton beau sein se soulève et proteste, orgueilleux ;  
N'importe : il nous faudra souffrir misère unique.

Voici qu'un pli se creuse à ta lèvre si fière ;  
Un pleur caché ternit la splendeur de tes yeux,  
Un mal secret se glisse en ton sein orgueilleux :  
Ma belle, il nous faudra souffrir même misère.

## 20

Violons et flûtes font rage ;  
Le cor résonne avec éclat :  
Ma belle en robe de gala  
Danse au bal de son mariage.

Mais, à travers le son des basses  
Et des hautbois mélodieux,  
N'entendez-vous pas dans l'espace  
Sangloter les anges des cieux ?

## 21

Il ne te souvient plus que jadis je fus maître  
De ton cœur, qu'il voulut m'avouer pour seigneur,  
Ce petit cœur, si doux ensemble et si trompeur,  
Qu'il ne se peut trouver rien plus doux et plus traî-  
[tre.



Et combien je t'aimais, et combien je souffrais,  
Il ne t'en souvient plus. L'amour ou la souffrance,  
Lequel des deux alors l'emportait? Je ne sais;  
Mais ce que je sais bien, c'est qu'ils furent immenses.

## 22

Si vous saviez, petites fleurs,  
Quelle âpre souffrance j'endure,  
Vous voudriez verser vos pleurs  
Comme un baume sur ma blessure.

Si vous connaissiez mon tourment,  
Bouvreuil, rossignol et fauvette,  
Vous voudriez par votre chant  
Réconforter votre poète.

Étoiles d'or, si vous saviez  
Quelle rigueur a mon supplice,  
Sur moi, du ciel, vous verseriez  
Votre clarté consolatrice.

Mais nul ne connaît ma douleur,  
Nul ne sait comme elle est cruelle,  
Hormis une femme, et c'est celle,  
Celle qui déchira mon cœur.

Pourquoi donc si pâles, les roses ?  
O mon cher amour, dis-le-moi.  
Les fleurs, dans l'herbe verte écloses,  
Comme elles sont ternes ! Pourquoi ?

Pourquoi la voix de l'alouette  
A-t-elle des accents de deuil ?  
Pourquoi donc à la violette  
Trouvè-je un odeur de cercueil ?

Pourquoi le soleil à la terre  
N'envoie-t il qu'un rayon voilé ?  
Comme une tombe solitaire  
Pourquoi ce gazon désolé ?

Et pourquoi donc suis-je moi-même  
Malade et blême, ô ma beauté ?  
Il faut répondre : toi que j'aime,  
Pourquoi, pourquoi m'as-tu quitté ?

24

Ils m'ont poursuivi de leur blâme :  
Quels méchants contes ils t'ont faits !  
Mais tout ce que souffrait mon âme,  
C'est ce qu'ils ne t'ont dit jamais.

Avec des mines charitables,  
En prenant des airs convaincus,  
Ils t'ont dit que j'étais le diable :  
Toi, mignonne, tu les as crus.

Mais ils n'ont pu savoir ni dire  
Ce qui fut le pire en mon fait :  
Oui, le plus absurde, le pire,  
De mon cœur reste le secret.

25

Le rossignol chantait, le tilleul fleurissait,  
Le soleil nous faisait sa plus riante mine.  
Tu m'embrassais alors, et ton bras m'enlaçait,  
Et je sentais ton cœur battre sur ma poitrine...

[mense,

Les corbeaux croassaient, seuls, dans la plaine im-  
 Et les feuilles tombaient sous un ciel sans clarté.  
 Avec un adieu froid tu m'as alors quitté,  
 En me faisant ta plus correcte révérence.

## 26

[mâmes!

Quand nous étions enfants, comme nous nous ai-  
 Jamais de bouderie ou de brouille entre nous.  
 Moi, le petit mari, toi, la petite femme,  
 Tous les deux nous étions des modèles d'époux,  
 Toujours joyeux, toujours caressants, toujours  
[doux.

Pour revivre ces jours charmants de la jeunesse,  
 Plus tard, à cache-cache il nous plut de jouer ;  
 Par malheur, à ce jeu nous mîmes tant d'adresse  
 Que nous n'avons pas pu, depuis, nous retrouver.

## 27

Tu me restas longtemps fidèle,  
 Tu t'intéressas à mon sort  
 Et me donnas du réconfort  
 Aux jours de disgrâce cruelle.



Par ta bourse, mon indigence  
Trouva de quoi boire et manger,  
Et je tiens de ta complaisance  
Mon passeport pour l'étranger.

Ma belle, que Dieu te défende  
Contre le chaud, contre le froid,  
Et, tout ce que tu fis pour moi,  
Que jamais il ne te le rende!

## 28

Le sol, longtemps aride, au renouveau vermeil,  
Se pare de richesse et de splendeur aimable ;  
Tout s'égaie et tout rit sous le jeune soleil.  
Hélas ! il n'est que moi qui sois inamusable.

Les cloches, les oiseaux chantent dans le matin ;  
Tout parle en l'univers, comme au temps de la  
[Fable.  
Mais, pour moi, maintenant l'univers parle en vain :  
Je tiens tout ce qu'il dit pour babil misérable.

[lourd :  
Point d'homme qui ne soit, à mon compte, un ba-  
Je m'ennuie avec un ami, d'ailleurs passable ;

Et je suis en ce triste état depuis le jour  
Où tu devins « madame », ô ma mie adorable!

## 29

Tandis que je passais mes heures à songer  
Et que je m'attardais en pays étranger,  
Le temps durait à ma maîtresse ;  
Elle commanda sa robe de noce, hélas !  
Et voici qu'à cette heure elle est entre les bras  
D'un sot de la plus belle espèce.

Croire que ma maîtresse avec tant de beauté,  
Avec son teint de pêche et son œil velouté,  
Sa bouche attirante et jolie,  
Ne serait pas ravie au lointain voyageur,  
C'était — je l'ai compris trop tard, pour mon mal-  
La plus folle de mes folies. [heur —

## 30

En tes doux yeux, les violettes,  
Les roses, sur ton front chéri,  
Les lys blancs de tes mains fluettes,  
Tout cela toujours est fleuri :  
C'est ton cœur seul qui s'est flétri.

## 31

Le ciel est si bleu, le monde est si beau !  
La brise est si tiède et si parfumée !  
Chaque fleur contient un si pur joyau  
Dans son calice où pleure la rosée !  
L'homme est si joyeux de ce renouveau !  
... Et moi, je voudrais, au fond du tombeau,  
Dormir dans les bras de ma bien-aimée.

## 32

Lorsqu'au fond de la tombe sombre  
On t'aura mise, ma beauté,  
Descendant à tâtons dans l'ombre,  
J'irai m'étendre à ton côté.

Immobile, glacée et blême,  
Je te presse contre mon cœur ;  
Et le froid me gagne, et moi-même,  
Bientôt, auprès de toi, je meurs.

Les trépassés, quand minuit tinte,  
Dansent en chœur aérien ;  
Mais nous, dans notre fosse, rien  
Ne peut desserrer notre étreinte.

La trompette du Jugement  
Retentit; chaque mort se lève....  
Nous, nous poursuivons notre rêve,  
Enlacés éternellement.

## 33

Un sapin, isolé, se dresse  
Sur un mont aride du Nord ;  
Dans le silence et la tristesse,  
Sous son manteau de neige, il dort ;

Il rêve, en son climat de brume,  
D'un palmier qui, dans l'Orient,  
Bien loin, se sèche et se consume  
Sur le flanc d'un rocher brûlant.

## 34

[*La tête parle :*]

Certes, si j'étais l'escabelle,  
Où tu poses ton pied chéri,  
Tu pourrais me fouler, ma belle,  
Sans m'arracher le moindre cri.



[*Le cœur parle :*]

Si j'étais l'étoffe où tu pousses  
Ta fine aiguille d'acier clair,  
Les blessures me seraient douces  
Qui pénétreraient dans ma chair.

[*La chanson parle :*]

Si j'étais la feuille légère  
Qui sert à friser tes cheveux,  
J'en profiterais pour te faire,  
Bas, à l'oreille, mes aveux.

35

Je n'ai pu rire, mon amie,  
De ce jour où tu me quittas.  
J'écoutai les plaisanteries,  
Mais rire, je ne le pus pas.

Et, quand je vous perdis, madame,  
Mes pleurs se tarirent, hélas !  
La douleur a brisé mon âme ;  
Mais pleurer, je ne le peux pas.

## 36

Avec ma si grande douleur  
Je fais ces petites chansons  
Qui, telles que des oisillons,  
Vont voler près de votre cœur.

Puis elles reviennent au nid,  
Mais sans y rapporter d'espoir.  
Et je ne puis d'elles savoir  
Ce que votre cœur leur a dit.

## 37

Les bourgeois, en belle toilette,  
Se promènent par monts, par vaux.  
Tels que les folâtres chevreaux,  
Belle nature, ils te font fête.

Éblouis, ils clignent des yeux  
A tes romantiques merveilles ;  
Ils ouvrent leurs larges oreilles  
Aux chansons des oiseaux des cieux.

Moi, je tends devant ma fenêtre  
Un rideau noir, un rideau lourd

Mes chers fantômes vont peut-être  
Me visiter pendant le jour.

Oui, mon vieil amour, à cette heure,  
D'entre les morts va revenir.  
Il est là : Je sens s'amollir  
Mon cœur sous les larmes qu'il pleure.

## 38

Plus d'un souvenir effacé  
Surgit du tombeau de mon âme  
Et ressuscite le passé  
Que nous avons vécu, madame.

Le jour, je traînais ma douleur  
Par la ville, de place en place,  
Et j'étonnais par ma pâleur  
La foule distraite qui passe.

La nuit, les choses allaient mieux,  
Car la rue était vide et sombre ;  
Je marchais, suivi de mon ombre,  
A pas pesants, silencieux.

Sur le vieux pont, l'écho nocturne  
S'éveillait au bruit de mon pied ;  
Au ciel, la lune taciturne  
Me regardait avec pitié.

Près de votre maison aimée  
Enfin, je m'arrêtais devant  
Votre fenêtre hélas ! fermée,  
Et mon pauvre cœur souffrait tant !

Mais j'ai su que parfois, ma chère,  
Du regard vous avez scruté  
La rue obscure où, solitaire,  
Comme un terme j'étais planté.

## 39

Un jouvencel aime une jouvencelle  
Dont un autre amant prit le cœur ;  
De sa part, cet autre aime ailleurs  
Et se marie avec sa belle.

La jouvencelle, en son dépit extrême,  
Accueillant le premier venu,  
Épouse enfin un malotru,  
Sans songer à celui qui l'aime,



Cette histoire est bien vieille et bien commune,  
Et pourtant nouvelle toujours.  
Il en est que cette infortune  
A désespérés sans recours.

## 40

Lorsque j'entends chanter cet air  
Qu'autrefois me chantait ma dame,  
La souffrance comme une lame  
Pénètre mon cœur et ma chair.

Je cherche alors un lieu sauvage  
Pour être tout à ma douleur,  
Et, comme en averse un orage,  
Mon désespoir se fond en pleurs.

## 41

En rêve j'ai vu la fille du roi :  
L'œil voilé, le front pâle, elle est venue  
Sous le vert tilleul s'asseoir près de moi ;  
Longuement dans mes bras je l'ai tenue.

— Du trône royal je n'ai nul désir,  
Et ton noble père avec sa couronne

Et son sceptre d'or a beau m'éblouir,  
Ce que je veux, c'est toi seule, mignonne.

— Las! ce que tu veux ne peut s'obtenir :  
Je suis dans la tombe avec les morts blêmes,  
La nuit seulement je peux revenir  
Vers toi, mon amant, parce que je t'aime.

## 42

Assis, cœur contre cœur, dans l'ombre,  
Avec notre barque légère,  
Cette nuit, nous fendions, ma chère,  
Les flots calmes de la mer sombre.

Puis, au mol éclat de la lune,  
Nous apparut l'île des Fées,  
Et des chants, du sein des nuées,  
Soupirèrent dans la nuit brune.

Ces chants, au milieu du silence,  
Remuaient jusqu'au fond nos âmes ;  
Pourtant, sans espoir, nous passâmes  
En cinglant sur la mer immense.

## 43

Avec sa main blanche, une fée  
Des légendes du temps jadis,  
Doucement, me montre l'entrée  
Radiieuse d'un paradis.

Là, de grandes fleurs languissantes  
Se pâment sur l'or du couchant  
Et se regardent tendrement  
Avec des visages d'amantes.

Tous les arbres chantent en chœur :  
Leur murmure est comme un andante,  
Tandis que les ruisseaux jaseurs  
Font une musique dansante ;

Et, dans l'air, frémissent des lais,  
Des lais pleins d'une langueur tendre,  
Tels que peuvent, seuls, les comprendre  
Les cœurs d'amour ensorcelés.

Ah ! vienne un temps qui me délivre  
Du souci dont je suis hanté  
Et qu'enfin je puisse aller vivre  
Dans ce paradis enchanté !

Ce pays, ce pays de rêve,  
Il m'apparaît toutes les nuits ;  
Mais quand finit la nuit trop brève,  
Comme un souffle, il s'évanouit.

## 44

Je vous ai bien aimée et vous aime toujours,  
Et si cet univers, fracassé, dans les ombres  
Venait à s'écrouler, — du milieu des décombres,  
Il surgirait, flamme immortelle, mon amour !

## 45

A l'heure claire du matin,  
Tandis que les petites fleurs  
Causent et chuchotent en chœur,  
J'erre, muet, dans le jardin.

Avec compassion, les fleurs  
Arrêtent sur moi leur regard  
Et disent : « Jeune homme hagard,  
Sois indulgent à notre sœur ».



## 46

En ma passion magnifique  
Resplendit la sombre beauté  
D'une aventure fantastique  
Que l'on conte une nuit d'été....

Dans un féerique paysage  
Deux amoureux s'en vont, muets ;  
La lune luit sur leur passage  
Et chantent les rossignolets.

L'amante est comme une statue  
L'amant vient de s'agenouiller ;  
Mais la vierge fuit, à la vue  
D'un géant qui sort du hallier.

Et le géant de sa rapière  
Couche son rival sur le pré,  
Puis s'en retourne.... Qu'on m'enterre,  
Et voilà le conte achevé.

## 47

Ces gens m'ont fait, tour à tour,  
Endurer une gehenne,  
Les uns avec leur amour,  
Les autres avec leur haine.

Ils ont dans ma coupe pleine  
Mis du poison chaque jour,  
Les uns avec leur amour,  
Les autres avec leur haine.

Mais aucun n'a plus fait pour  
Mon tourment que l'inhumaine  
Qui, pour moi, n'eut pas de haine  
Et n'eut pas non plus d'amour.

## 48

Aujourd'hui, sur ton beau visage  
L'été rayonne en sa splendeur ;  
L'hiver et sa rigueur sauvage,  
A cette heure, sont en ton cœur.

Mais rien ne persiste ; avec l'âge  
Tout doit changer ; un jour, l'ardeur  
De l'été brûlera ton cœur,  
L'hiver sera sur ton visage.

## 49

Au moment de se séparer,  
Des amants se tendent la main,  
Puis ils se prennent à pleurer  
Et ce sont des soupirs sans fin.

Nous n'avons pas versé de pleurs  
Ni poussé de tendres soupirs,  
Et c'est plus tard que, de nos cœurs,  
Pleurs et sanglots devaient jaillir.

## 50

Pendant qu'on sert le thé fumant,  
On parle amour en compagnie :  
Les hommes font des théories  
Et les femmes du sentiment.

« L'amour doit être platonique, »  
Dit le conseiller d'un ton las ;

Et la conseillère, ironique,  
Sourit et puis soupire : « hélas ! »

Un chanoine à bouche lippue  
Dit : « Rien ne nuit à la santé  
Comme un amour sans chasteté.  
— Pourquoi ? » demande une ingénue.

« L'amour est une passion ! »  
Affirme une dame. Avec grâce,  
Là-dessus, elle offre une tasse  
Et la pince à sucre au baron.

Mais ta place est inoccupée...  
J'aurais tant voulu qu'à ton tour  
Tu vinsses dire, mon aimée,  
Ton opinion sur l'amour.

## 51

C'est du poison, ma poésie.  
Peut-il donc en être autrement ?  
Ce poison, comme un nécromant,  
L'as-tu pas versé dans ma vie ?



C'est du poison, ma poésie.  
Peut-il donc en être autrement ?  
Que loge en son cœur ton amant ?  
Des vipères — et toi, ma mie.

## 52

Dans un rêve de mois de mai,  
J'ai vu le passé de retour :  
Au pied d'un tilleul embaumé  
Nous nous jurions fidèle amour ;

Et c'était serment sur serment,  
Mots tendres, doux baisers ; soudain,  
Pour me rappeler ce moment,  
Vous me mordîtes à la main.

O ma bien-aimée à l'œil bleu,  
Ma bien-aimée aux blanches dents,  
C'était bien assez des serments,  
Me mordre n'était pas de jeu.

## 53

Sur le mont, où j'ai fait retraite,  
Je deviens très sentimental.

« Que ne suis-je oiseau ! » Je répète  
Sans cesse ce souhait banal.

Ah ! si j'étais une hirondelle,  
Enfant, je volerais vers toi  
Et m'en irais à tire-d'aile  
Bâtir mon nid près de ton toit.

Ah ! si j'étais une fauvette,  
Enfant, je volerais vers toi  
Et mon chant, dans la nuit muette,  
Te soupirerait mon émoi.

Si j'étais un serin, madame,  
Je vous sifflerais mes refrains,  
Et vous, vous m'ouvririez votre âme,  
Car vous adorez les serins.

## 54

Lentement, roule ma voiture  
A travers le vallon fleuri,  
Et le jeune soleil sourit  
Au renouveau de la nature.

Tandis qu'immobile je pense  
A la belle que j'aime tant,  
Trois ombres passent en silence  
Avec un geste inquiétant.

Elles me font une grimace  
Moqueuse et craintive à la fois,  
Puis, tourbillonnant, toutes trois  
S'évanouissent dans l'espace.

## 55

En rêve, j'ai pleuré ; ma mie,  
Je croyais te voir au cercueil ;  
Au réveil, des larmes de deuil  
Coulaient sur ma face pâlie.

En rêve, j'ai pleuré ; ma mie,  
Tu congédiais ton amant ;  
En m'éveillant, l'âme meurtrie,  
Je pleurais douloureusement.

En rêve, j'ai pleuré ; ma mie,  
Tu me gardais toujours ton cœur.  
Pourtant, à mon réveil, mes pleurs  
Ruisselaient ainsi qu'une pluie.

Ton image, la nuit, dans tous mes rêves passe,  
Et, voyant un sourire en tes beaux yeux mouillés,  
Le cœur rempli d'amour et des pleurs sur la face,  
Je me jette éperdu, sanglotant, à tes pieds.

Et toi, me regardant avec mélancolie,  
Tu hoches doucement ta tête aux blonds cheveux ;  
Des pleurs tombent aussi de tes yeux, mon amie,  
Comme des perles à l'orient lumineux.

Tu m'offres un bouquet de roses effeuillées  
En me disant tout bas un mot mystérieux ;  
Mais, quand vient le matin et que j'ouvre les yeux,  
Plus de bouquet, et la parole est oubliée.

Le vent furieux hurle, tonne,  
Et l'eau du ciel tombe en torrent :  
Par cette affreuse nuit d'automne,  
Où peut être ma pauvre enfant ?

Elle est assise, triste et sombre,  
Dans son réduit silencieux,  
Et des pleurs emplissent ses yeux  
Qui plongent, inquiets, dans l'ombre.



58

Le bois grelotte sous la bise ;  
Il fait humide et froid ; nul bruit.  
Enveloppé de brume grise,  
Je chevauche seul dans la nuit.

Et, cependant, ma rêverie  
Fait, elle aussi, bien du chemin.  
Dans la maison de mon amie  
Elle me transporte soudain.

Les chiens aboient ; avec des torches,  
Les valets viennent, étonnés ;  
Sur les larges dalles du porche  
Mes éperons ont résonné.

Dans la chambre tiède et moelleuse  
Où s'étouffe le bruit des pas,  
Je vole vers mon amoureuse  
Et je la prends entre mes bras...

Mais le vent se lève en tempête.  
Un vieux chêne grognon me dit :  
« Assez rêvé, fou de poète !  
Au plus tôt rejoins ton taudis ».

59

Laissant dans l'air une traînée  
Lumineuse comme le jour,  
Voici qu'une étoile est tombée,  
Et c'est l'étoile de l'amour.

D'un pommier, pleuvent sur la terre  
Feuilles et fleurs en tourbillon ;  
Le vent, d'une haleine légère,  
Les disperse par le vallon.

Un beau cygne blanc se lamente,  
Ramant de ci de là sur l'eau ;  
Puis sa voix s'éteint, languissante ;  
Il plonge en son mouvant tombeau.

Silence ! obscurité ! mystère !  
Feuilles et fleurs ont disparu ;  
L'étoile est réduite en poussière  
Et le chant du cygne s'est tu.

60

Je parcourais, en rêve, un étrange manoir  
Et, sous une lumière à mes yeux inconnue,  
J'y voyais s'agiter une foule éperdue  
Dans l'enchevêtrement des salles et couloirs.

Tous cherchaient la sortie; et cette foule blême  
De dames et seigneurs, qui se tordaient les mains,  
Tourbillonnait en proie à l'angoisse; moi-même,  
Je fus bientôt saisi dans ce remous humain.

Puis j'entendis mon pas sonner seul sur les dalles :  
Tous avaient disparu comme un flot écoulé,  
Et, le cœur anxieux, j'errais dans le dédale  
Mystérieux de ce palais ensorcelé.

[vaincue,  
Mais mes pieds étaient lourds comme du plomb ;  
Mon âme renonçait à lutter, quand enfin,  
Après ce long tourment, j'aperçois une issue.  
Sauvé! mais non... Quelqu'un me barre le chemin.

Devant moi se tenait la femme qui m'est chère :  
La lèvre contractée et les sourcils froncés,  
D'un signe elle me fit retourner en arrière.  
Qu'était-ce? avis ou bien reproche? Je ne sais.

Pourtant je voyais luire en ses yeux une flamme ;  
Malgré son front sévère et son air singulier,  
Son regard était plein de tendresse, et mon âme  
Tremblait d'espoir, lorsque le jour vint m'éveiller.

## 61

A la minuit, dans la forêt froide et muette,  
J'errais en exhalant des plaintes et des cris.  
Troublés dans leur repos, les arbres endormis,  
Avec compassion, ont secoué la tête.

## 62

Les suicidés au carrefour  
Ont leur sépulture assignée.  
Une pâle fleur bleue est née  
Sur la fosse maudite, un jour :  
C'est la fleur de l'âme damnée.

Au carrefour, je vins m'asseoir  
Par une nuit sombre et glacée ;  
La lune perça le ciel noir,  
Et la fleur de l'âme damnée  
Parut lentement se mouvoir.

## 63

Où que je chemine, en tous lieux,  
La voie est, pour moi, morne et sombre ;  
Loin de la clarté de tes yeux,  
Je vais, en tâtonnant, dans l'ombre.



Nulle étoile d'amour ne luit  
Dans le ciel devenu grisaille ;  
A mes pieds, un abîme bâille :  
Prends-moi donc, éternelle nuit !

## 64

La nuit pesait sur ma paupière ;  
Ma bouche était close d'un sceau  
De plomb ; glacé, dans mon suaire,  
Je dormais au fond du tombeau.

Pendant combien de temps mon somme  
Avait-il duré ? qui le sait ?  
Un jour, je me réveillai comme  
A mon cercueil si l'on frappait.

— « Henri, lève-toi de ta bière :  
Tous les morts sont ressuscités,  
Et voici que le ciel s'éclaire  
Du jour de l'immortalité.

— Je ne peux me lever, ma chère ;  
Je suis aveugle sans recours ;  
J'ai tant pleuré ! sous ma paupière,  
Mes yeux sont éteints pour toujours.

— Henri, je veux, d'une caresse,  
Dissiper cette ombre ; je veux  
Que, dans sa gloire, t'apparaisse  
Le chœur des anges dans les cieux.

— Je ne peux me lever, ma chère ;  
En mon cœur, est toujours saignant  
Le mal que tu m'as fait naguère  
En me disant un mot méchant.

— Henri, la main de ton aimée  
Va se poser contre ton cœur ;  
Ta plaie ainsi sera fermée  
Et je guérirai ta douleur.

— Comment me lever, mon amie ?  
Le sang coule aussi de mon front  
Où, lorsque tu me fus ravie,  
J'ai mis une balle de plomb.

— Des boucles de ma chevelure  
Je veux, bouchant ton front béant,  
Tarir enfin le flot de sang  
Qui coule encor de ta blessure ».

A cette prière si tendre  
Comment pouvais-je résister ?  
Comment l'écouter sans l'entendre ?  
Alors je voulus me lever.

Mais, de mes blessures anciennes,  
Au premier effort essayé,  
Le sang, ainsi qu'une fontaine,  
Jaillit... Et je me réveillai.

## 65

Je vais enterrer mes chansons,  
Mes mauvais rêves de naguère ;  
Allez me chercher, compagnons,  
Une vaste et solide bière.

Ce qu'il me faut y mettre en tas,  
Je ne le sais pas, ni personne ;  
Mais, sûrement, la grande tonne  
D'Heidelberg n'y suffirait pas.

Oui, le cercueil auquel je pense  
Est d'un volume inusité,  
Plus long que le pont de Mayence  
Et pour des siècles charpenté.

Comme porteurs, que l'on requière  
Douze gars robustes autant  
Que le saint Christophe géant  
Dont la sainte Cologne est fière.

Et puis, cet énorme fardeau,  
Qu'au fond de la mer on le lance ;  
Car il faut au cercueil immense  
Donner un immense tombeau.

— Mais, enfin, pourquoi doit-il être  
Si grand, ce cercueil, et si lourd ?

— Amis, c'est que je veux y mettre  
Mes souffrances et mon amour.





**LE. RETOUR**

(1823-1824)

## 1

Dans mon existence si sombre  
Une claire image a passé :  
Puis ce rayon s'est effacé,  
Et je suis replongé dans l'ombre .

Quand les enfants, dans les ténèbres,  
Effrayés, sont pris de frisson,  
Pour chasser les spectres funèbres,  
Ils chantent bien haut leur chanson.

Moi, comme eux enfant, dans ma voie  
Ténébreuse je chante aussi,  
Et ma pauvre chanson sans joie  
Chasse un temps, du moins, mon souci.

## 2

D'où cette tristesse inquiète,  
Ce poids dont je suis oppressé ?  
Certain conte du temps passé  
Ne peut me sortir de la tête...

L'air fraîchit et la terre est sombre ;  
Le Rhin coule silencieux ;  
Seule, sur la pourpre des cieux,  
Une roche émerge de l'ombre.

C'est là qu'est assise la fée  
Loreley, la vierge du Rhin :  
Elle passe un peigne d'or fin  
Dans sa chevelure dorée.

La vierge aux longs cheveux d'or chante  
Sa mystérieuse chanson,  
Et sa voix, étrange et troublante,  
Sur l'eau fait courir un frisson.

Malheur au pêcheur qui s'attarde  
A l'écouter ! L'écueil, la mort,  
Il ne voit rien ; il ne regarde  
Que l'Immortelle aux cheveux d'or.

Mais le Rhin vers l'écueil entraîne  
Barque et batelier affolé...  
Voilà ce que fait Loreley  
Avec sa chanson de sirène.

## 3

Que mon âme est triste et malade !  
C'est pourtant le doux mois de mai.....  
Je suis sur la vieille esplanade  
Auprès d'un tilleul embaumé ;

En bas, coule, calme et limpide,  
Le fleuve moiré d'un frisson,  
Où glisse la barque rapide  
D'un enfant sifflant sa chanson ;

Et plus loin, c'est un pêle-mêle  
Gaiement pittoresque : hommes, bœufs,  
Guérets, villas, bourg, clocher frêle,  
Prés verdoyants, fourrés ombreux.

Des servantes font la lessive.  
Poussière d'or, l'eau du moulin  
Danse dans l'air ; ici n'arrive  
Que voilé le tic-tac lointain.

D'une vieille guérite en pierre  
Se détache, sur les remparts,  
L'habit rouge d'un militaire  
En faction. Le jeune gars,



Dont je vois le fusil reluire,  
Est au port d'armes. Que le sort  
Ne veut-il permettre qu'il tire  
Et m'étende là roide mort.

## 4

Je pleurais dans le bois. La grive  
Interrompt son chant joyeux  
Et me dit d'un ton curieux :  
« Poète, quel malheur t'arrive ? »

Et je lui répondis : « Ta sœur,  
L'hirondelle, doit le connaître,  
Car elle niche à la fenêtre  
De la femme qui prit mon cœur. »

## 5

Nuit humide et lourde d'orage ;  
Pas une étoile dans les cieux ;  
Le vent se plaint dans le feuillage  
Et je marche silencieux.

Le toit du forestier s'éclaire ;  
Pourtant je ne suis pas tenté

D'aller où luit cette lumière ;  
Ce seuil par l'angoisse est hanté.

Aveugle, la vieille grand'mère  
Est assise dans son fauteuil  
Et, comme une image de pierre,  
Muette en ses habits de deuil.

Un gars roux, blasphème à la bouche,  
Vient et va d'un pas lourd et dur ;  
Il rit, pousse un juron farouche  
Et lance son fusil au mur ;

Et, tandis qu'en un recoin sombre  
Une fille coud en pleurant,  
Le vieux chien, qui dort dans son ombre,  
En rêve, se plaint sourdement.

## 6

Quand je rencontre par malheur  
Les parents de mon cher amour,  
Père, mère, petite sœur  
Gentiment me disent bonjour.

Ces gens plein de civilité  
Me déclarent avec chaleur  
Que j'ai l'air en bonne santé,  
Sauf pourtant un peu de pâleur.

Moi, je m'enquiers de leurs amis,  
De leur nombreuse parenté  
Et du petit chien qui, jadis,  
Jappait avec tant de gaieté.

Et je m'informe d'elle aussi,  
D'elle, dont on m'a pris le cœur :  
« Ses couches seront ce mois-ci »,  
Répondent-ils d'un ton vainqueur.

Alors, très gracieusement,  
Je les prie, en offrant mes vœux,  
De lui porter mon compliment  
Et mon salut respectueux.

« Monsieur, dit la petite sœur,  
Mon chien, si doux et si câlin,  
Devint enragé. Quel malheur !  
Nous l'avons noyé dans le Rhin ».

Oh ! cette enfant, quand elle rit,  
Elle a ces yeux, ces mêmes yeux,  
Qui me firent perdre l'esprit  
Et m'ont rendu si malheureux.

## 7

Assis au seuil de la cabane  
Du pêcheur, tournés vers la mer,  
Nous voyions dans l'air diaphane  
Les vapeurs du soir se former.

Des flammes commençaient à luire,  
Perçant l'espace d'un rais d'or ;  
Voiles ouvertes, un navire  
Lentement s'éloignait du port.

Nous parlions naufrages, tempêtes,  
Sort tragique des matelots :  
Dangers incessants, rares fêtes,  
Vie entre le ciel et les flots.

Nous nommions de lointains rivages,  
Au nord, au sud, et nous citions  
Les noms de peuplades sauvages  
Et de bizarres nations.



Au midi, près des bords du Gange,  
Sous des cieux de clarté vêtus,  
Belle et douce, une race étrange  
Adore la fleur du lotus.

Au nord, les Lapons, — larges bouches,  
Corps trapus, crânes aplatis, —  
Cuisent leurs poissons et, farouches,  
Se gourment avec de grands cris...

Chacun conte ainsi son histoire  
Et, lorsqu'enfin chacun s'est tu.  
Le navire dans la nuit noire,  
A l'horizon, a disparu.

## 8

Charmante fille du pêcheur,  
Amène ta barque à la rive ;  
Viens à moi, ne sois pas craintive,  
Mets ta main dans ma main, ma sœur.

Sur mon cœur repose ta tête :  
Pourquoi te ferais-je plus peur  
Que les vagues où, sans frayeur,  
Tu te risques dans la tempête?

Il a ses tempêtes, mon cœur,  
Ses récifs, son flot qui déferle;  
Mais il est aussi mainte perle  
Qu'il recèle en sa profondeur.

## 9

Au ciel, la lune s'est levée;  
La mer scintille à sa lueur...  
Entre mes bras ma bien-aimée  
Se blottit auprès de mon cœur.

Nous sommes seuls; elle frissonne;  
Je lui dis : « D'où vient ta frayeur ?  
Quoi ! le vent te fait peur, mignonne.  
Qu'entends-tu donc dans sa clameur ?

— Je n'ai pas peur du vent qui gronde :  
J'écoute, dans le gouffre amer,  
Se plaindre d'une voix profonde  
Mes sœurs, les vierges de la mer ».

## 10

Telle une énorme pomme d'or,  
La lune luit; hors des nuages,  
Sa lumière en large sillage  
S'étale sur la mer qui dort.

Tandis que j'erre sur la grève  
Où viennent se briser les flots,  
A mon oreille de doux mots  
Murmurent, comme dans un rêve.

Ah! la nuit va trop lentement  
Et mon cœur ne peut plus se taire..  
O Nixe, parais sur la terre,  
Viens, j'attends ton enchantement

Je veux être à toi corps et âme  
Et, le front posé sur ton sein,  
Je veux que ton baiser divin  
Fonde mon cœur comme une flamme.

## 11

Sur le fin duvet d'un nuage  
Ils dorment là-haut, les grands dieux.  
Quels ronflements! quel beau tapage!  
Aussi fait-il un temps affreux.

Sur mer, le bateau hasardeux  
S'effare au milieu des rafales.  
Nul ne saurait de ces cavales  
Refréner l'élan furieux.

Donc, tandis que le vent galope,  
Que grincent mât, cordages, nœuds,  
Dans mon manteau je m'enveloppe  
Et je m'endors comme les Dieux.

## 12

Le vent, en trombes déchainées,  
Fouettant l'écume des flots,  
Gronde avec de rauques sanglots,  
Des hurlements et des huées.

Du fond du ciel noir, frénétique,  
Un déluge tombe à grand bruit :  
On dirait que l'antique nuit  
Veut engloutir la mer antique.

Sur la cime du mât blottie,  
La mouette crie et se plaint ;  
Pour sûr, c'est un malheur prochain  
Que m'annonce sa prophétie.

## 13

L'ouragan vient d'ouvrir le bal ;  
Il souffle, siffle, gronde, tonne.  
Heisa ! la barque tourbillonne,  
Entraînée au branle infernal.



Comme une vivante muraille,  
La mer se dresse jusqu'aux cieux,  
Puis, s'écroulant, ouvre à nos yeux  
L'abîme insondable qui bâille.

Alors prières, cris d'effroi,  
Jurons, pleurs de désespérance !  
Moi, m'attachant au mât, je pense :  
« Je voudrais bien être chez moi ».

## 14

La nuit tombe et l'ombre s'épanche.  
Le flot bruit, mystérieux.  
Dans la brume, une forme blanche  
Sort de l'abîme sous mes yeux.

Elle est près de moi sur la grève,  
La belle Vierge de la mer.  
Son sein, qui se gonfle, soulève  
Les plis de son voile entr'ouvert.

Entre ses bras elle me presse  
Comme dans un étai de fer :  
« Qu'elle est farouche, ta caresse,  
O belle Vierge de la mer !

— Oui, mon amant, oui, je t'enlace  
Dans un embrassement étroit,  
C'est que le vent du soir me glace.  
Réchauffe-moi, j'ai si grand froid ! »

La lune alors paraît, livide,  
A travers les vapeurs de l'air :  
« Pourquoi ton œil est-il humide,  
O belle Vierge de la mer ?

— Quoi ! mon œil est voilé ? sans doute,  
Lorsque je vins du gouffre ici,  
Il y demeura quelque goutte  
Par laquelle il est obscurci ».

La mouette crie ; au rivage,  
Le flot sombre vient écumer :  
« Ton cœur bat d'un élan sauvage,  
O belle Vierge de la mer.

— Oui, mon cœur bat avec délire,  
Oui, mon cœur bat éperdument,  
Et c'est que je ne saurais dire  
Combien je t'aime, fils d'Adam ».

## 15

Lorsque le matin, quelquefois  
Je passe devant ta fenêtre,  
Je suis heureux si ton minois  
Gracieux veut bien y paraître.

Ton œil semble vouloir plonger  
Dans mon cœur, ô charmante femme :  
« Quel est, dis-tu, cet étranger ?  
Qu'est-ce donc qui manque à son âme ? »

Je suis un poète allemand  
Connu dans l'Allemagne entière ,  
Entre les plus grands, sûrement,  
Ma place n'est pas la dernière.

Si, ce qui me manque, ma sœur,  
Manque à plus d'un sur cette terre,  
Entre les élus du malheur,  
Ma place n'est pas la dernière.

## 16

Sur le seuil de la maisonnette  
Nous vinmes tous deux nous asseoir.....

La mer, comme un miroir, reflète  
La pourpre éclatante du soir.

Bientôt la mouette s'alarme ;  
L'air est devenu nuageux.....  
Et je vois briller une larme,  
Larme d'amour, en tes yeux bleus.

Sur ta main blanche elle est tombée,  
Et moi, me jetant à genoux,  
Ce pleur mystérieux et doux,  
Je l'ai bu comme une rosée.

Je n'ai ni santé ni raison  
Depuis lors ; ma vie est affreuse ;  
Je meurs de désir..... Malheureuse,  
Tes larmes, c'est donc du poison ?

## 17

Sur la montagne, un beau château  
Profile ses fines tourelles.  
C'est moi qui suis le damoiseau  
De ses trois belles damoiselles.



Jetta m'a baisé samedi ;  
Julia m'a baisé dimanche ;  
Enfin Cunégonde lundi  
M'a caressé de sa main blanche.

Or, on donnait fête mardi  
Au beau château ; le voisinage,  
Messieurs et dames, s'y rendit  
Dans le plus brillant équipage.

Moi, je ne fus pas invité.  
L'omission est un peu sotté :  
On la remarque, l'on chuchote,  
On rit avec méchanceté.

## 18

Pareille à ces cités de rêve,  
Que l'on croit voir dans la nuée,  
La ville, à l'horizon, s'élève  
Par le crépuscule estompée.

Un vent léger de son haleine  
Ride le canal qui frissonne ;  
Mon batelier l'effleure à peine  
De son aviron monotone.

Ce qui reste de jour encore  
Me montre ainsi, dans l'ombre accrue,  
Les lieux où celle que j'adore  
Pour moi fut à jamais perdue.

## 19

Salut, ville mystérieuse,  
Salut à toi, grande cité,  
Salut, murs, que mon amoureuse  
Fleurit jadis de sa beauté !

Portes et tours, je vous adjure :  
Ma mie, où donc a-t-elle été ?  
Vous m'avez fait garde peu sûre  
Contre son infidélité !

Je vous excuse, tours benoîtes,  
Car vous ne pouviez pas bouger,  
Quand la petite, avec ses boîtes,  
S'avisa de déménager.

C'est vous qu'il faut que je maudisse,  
Portes ; loin de sortir des gonds,  
Une porte est toujours complice  
Des fugues que font les tendrons.

20

Ainsi, par les chemins connus,  
Je viens pour revoir la demeure,  
Ma belle, où jadis tu vécus.  
Qu'elle est triste et vide, à cette heure !

Qu'elles sont étroites, ces rues !  
Oh ! ce pavé noir et glissant,  
Ces maisons à mines bourruées !  
Allons-nous-en ! allons-nous-en !

21

J'ai voulu revoir la place si chère  
Où tu me juras de m'aimer toujours ;  
Où tu répandis des larmes d'amour,  
J'ai vu des serpents qui rampaient à terre.

22

C'est la paix de la nuit et la rue est tranquille.  
Voici bien la maison qu'habitait mon trésor.  
Depuis déjà longtemps elle a quitté la ville,  
Et pourtant sa maison est à sa place encor.

Et je retrouve aussi — regard sombre, air sau-  
[vage —  
Un homme qui, de désespoir, se tord les bras.  
J'ai frissonné d'horreur en voyant son visage ;  
Car la lune m'a fait me reconnaître, hélas !

Eh ! ma doublure, eh ! toi, camarade au front  
[blème,  
Quel plaisir peux-tu prendre à singer la douleur  
Qui m'accabla jadis à cette place même  
Et pendant tant de nuits me tortura le cœur ?

## 23

Comment, sans avoir peur, dort-elle,  
Sachant que je ne suis pas mort ?  
Puis-je pas, esclave rebelle,  
Secouer mon joug d'un effort ?

Elle rit de la vieille histoire  
De l'amant trépassé qui vint  
Revoir sa belle et qui, soudain,  
L'emporta dans la tombe noire.

Mais moi, je vis, ô beauté fière,  
Ne l'oubliez pas, et pensez



Que, haineux, je pourrais vous faire  
Plus de mal que les trépassés.

## 24

Enfant, dans ta chambre tu dors ;  
La lune en tremblant y regarde.  
Une musique babillarde  
Joue un air de valse au dehors.

En cherchant d'où viennent les sons  
Qui troublent ainsi le silence,  
Je vois un squelette qui danse  
Et qui râcle du violon.

« Jadis tu m'as promis un tour  
De valse et m'as trompé, ma chère.  
Ce soir, c'est bal au cimetière ;  
Viens-y donc danser, mon amour ».

Prise d'un désir effrayant,  
La fille sort de sa chambrette,  
Et, devant elle, le squelette  
Se hâte en chantant et dansant.

Il danse en jouant le même air ;  
Toute sa carcasse cliquette  
Et, sinistre, il fait la courbette,  
O lune, sous ton regard clair.

## 25

Abîmé dans mon rêve noir,  
Je restais devant ton image.  
Insensiblement, ton visage  
Se mit à vivre et se mouvoir.

Alors, sur tes lèvres en fleur,  
Parut un merveilleux sourire,  
Et dans tes yeux je crus voir luire,  
Furtifs et sincères, des pleurs.

Et moi, je me pris à pleurer  
Sur le désastre de ma vie.....  
Jamais je ne pourrai penser  
Que pour toujours tu m'es ravie.

## 26

Je dois porter un monde, un monde de douleur.  
Atlas infortuné, je sens que je succombe ;  
Sous le fardeau trop lourd, je chancelle, je tombe ;  
Dans mon corps épuisé va se rompre mon cœur.

O cœur empli d'orgueil, vois s'accomplir ton rêve :  
Tu voulais le bonheur, un bonheur infini,  
Ou, sinon, le malheur sans limite, sans trêve ; —  
Ton malheur est parfait ; ton orgueil est puni.

## 27

Les ans viennent, les ans s'en vont,  
La tombe s'ouvre et se referme,  
Mais cet amour n'a pas de terme,  
Que je porte en mon cœur profond.

Ah ! que je voudrais devant vous  
Paraître sanglotant et blême,  
Et dire, en tombant à genoux :  
« Madame, comme je vous aime ! »

## 28

Je rêvais ; tristement la lune cheminait ;  
Les étoiles luisaient avec mélancolie ;

Je rêvais ; tristement la lune me menait  
Vers la ville où, là-bas, habite mon amie.

Et j'arrivais ainsi jusques à la maison  
Où mes lèvres mettaient des baisers sur la pierre  
Des degrés, où, parfois, au milieu du frisson  
De la soie, elle passe indolente et légère.

Comme le ciel était lugubre à mes regards !  
Combien longue la nuit ! combien froide la pierre !  
A ta fenêtre enfin quand tu parus, ma chère,  
Ton visage, sous la lune, semblait blafard.

## 29

D'où viens-tu, larme solitaire,  
Dont mes regards sont obscurcis ?  
C'est une larme de jadis  
Qui demeura sous ma paupière.

Elle avait de brillantes sœurs ;  
Heur et malheur les virent naître,  
Puis le temps les fit disparaître,  
Tel le vent chasse les vapeurs.



Oui, mon bel amour de naguère  
Comme un nuage s'est enfui.  
O vieille larme solitaire,  
Évanouis-toi comme lui.

## 30

Pâle d'une étrange pâleur  
La lune tristement éclaire  
La vieille maison du pasteur  
Bâtie auprès du cimetière.

Dans sa bible la mère lit ;  
Le fils bâille ; la fille aînée,  
Déjà par le sommeil gagnée,  
S'étire, et la plus jeune dit :

« Dieu ! quelle lugubre demeure !  
C'est le séjour de l'ennui noir ;  
Car, à moins que quelqu'un ne meure,  
Nous n'avons jamais rien à voir.

— Oui, répond, en lisant, la mère ;  
Nous n'avons eu que quatre morts  
Depuis qu'on enterra ton père  
Près de la porte, là, dehors ».

Et la fille aînée : « Ah ! fait-elle,  
C'est trop longtemps crever de faim.  
Chez le comte j'irai demain.  
Il est riche et me trouve belle ».

Le fils, à son tour : « Sans regret,  
Je foule aux pieds mon honneur vierge.  
Trois faux-monnayeurs, à l'auberge,  
Doivent m'enseigner leur secret ».

La mère lui lance à la face  
Sa lourde bible : « Quoi ! maudit,  
Gronde-t-elle, un fils de ma race  
Songe à devenir un bandit ! »

Mais quelqu'un frappe à la fenêtre.  
Ils regardent. Avec terreur,  
Ils voient le spectre du pasteur  
Dans sa robe noire de prêtre.

Il fait un temps affreux : il vente,  
Il pleut ; l'eau ruisselle à grand bruit.  
Seul, chez moi, pendant la tourmente  
Je plonge mes yeux dans la nuit.

Quelle est donc cette humble lumière  
Qui vacille par le chemin ?  
Je vois trotter une commère,  
Clopin-clopant, lanterne en main.

Elle va faire son emplette,  
Du beurre, du miel et des œufs,  
Pour régaler d'une galette  
Sa fillette aux jolis yeux bleus.

Cependant, en sa chambre close,  
L'enfant suit d'un œil paresseux  
Les boucles d'or de ses cheveux  
Qui caressent son minois rose.

## 32

On croit que je me meurs d'amour  
Et que ma souffrance est extrême ;  
On le croit si bien qu'à mon tour  
Je m'en suis convaincu moi-même.

O chère petite aux grands yeux,  
Je t'aime plus qu'on ne peut dire  
Et j'ai protesté de mon mieux  
Que mon cœur souffrait le martyr.

Mais c'est, tout seul, en mon réduit,  
Que j'ai su parler de la sorte :  
Ma langue, en ta présence, est morte  
Et devant toi je n'ai rien dit.

Pour me mettre un sceau sur la bouche  
Un mauvais ange était venu.  
Si je souffre, seul et farouche,  
Un mauvais ange l'a voulu.

## 33

Tes mains blanches comme des lys,  
Permets que ma lèvre les touche,  
Et, sans une plainte à la bouche,  
Je mourrai, mes vœux accomplis.

Nuit et jour, je rêve à tes yeux,  
A tes yeux clairs de violette,  
Et l'énigme qui m'inquiète,  
C'est leur azur mystérieux.

## 34

Quoi! vraiment, tu n'as pas pu voir  
Que l'on te payait de retour ?



En ses yeux, comme en un miroir,  
Tu n'as pas su lire l'amour?

Eh quoi! tu perdis ton latin  
A vouloir déchiffrer son cœur?  
Mon cher, je t'avais fait l'honneur  
De te croire un peu plus malin.

## 35

Tous deux s'aimaient; leurs cœurs étaient épris;  
Mais nul aveu ne sortit de leurs lèvres.

On les pouvait croire des ennemis,  
Lorsque l'amour les consumait de fièvre

Et puis un jour vint qui les sépara.

Entre eux le temps aussi mit sa barrière,

Et, quand l'un d'eux fut dormir sous la terre,

Celui qui restait l'ignora.

## 36

Quand je vous confiais mes souffrances intimes,  
O mes tendres amis, vous me bâilliez au nez.

Mais, depuis que j'ai mis mes tortures en rimes,

Vous prodiguez l'éloge à mes vers bien tournés.

## 37

Je conjurai le diable, il parut sur-le-champ,  
Et je dois avouer quelle fut ma surprise :  
Ni bancroche, ni laid, c'est un homme charmant,  
Dans la fleur de son âge et de tenue exquise.  
Courtois en ses façons, diplomate achevé,  
A merveille il discourt sur l'État et l'Église ;  
Un peu pâle ; mais c'est qu'il s'est fort appliqué  
A lire Hegel, qu'il fait du sanscrit, et qu'il prise  
Entre tous nos auteurs le poète Fouqué !

« La critique aujourd'hui, dit-il, me laisse froid :  
Je l'abandonne à ma chère grand'mère Hécate...  
Vous vous plaisez, Monsieur, à l'étude du Droit...  
J'y fus maître, quand j'étais jeune, je m'en flatte.  
Croyez qu'en m'appelant, Monsieur, vous m'avez  
[mis

Dans un ardent désir d'être de vos amis. »  
Et, cela dit, mon diable avec grâce s'incline.  
Il ajouta d'ailleurs qu'il m'avait déjà vu  
Dans les salons ; de fait, considérant sa mine,  
En lui je retrouvais un type bien connu.

## 38

Mon ami, ne ris pas du diable,  
Car la vie est courte, et l'enfer,  
La damnation effroyable,  
Ne sont pas des contes en l'air.

Fais le compte exact de tes dettes,  
Car la vie est longue, et souvent,  
A l'avenir comme devant,  
Fils, tu n'auras pas les mains nettes.

## 39

Les trois mages en cheminant  
Demandaient, à chaque bourgade :  
« Où donc Béthléem, mon enfant ?  
Où donc Béthléem, camarade ? »

Nul ne savait, jeunes ni vieux.  
Les rois, sans plus se mettre en peine,  
Suivaient une étoile des cieux  
A la clarté douce et sereine.

Enfin, l'étoile s'arrêta.  
Les mages dans l'étable entrèrent ;  
Le bœuf meugla, l'enfant cria,  
Les rois, en chantant, l'adorèrent.

## 40

Pendant notre petite enfance,  
Enfant, tous les deux nous jouions.  
Dans le poulailler, en silence,  
Sous la paille nous nous glissions.

Nous faisons le coq à merveille :  
Quand nous criions : kikeriki !  
Kikeriki ! plus d'une oreille  
Se méprenait à notre cri.

Dans la cour, une vieille caisse,  
Que nous drapions de vieux tapis,  
Pour le prince et pour sa princesse  
Faisait un somptueux logis.

Le voisin avait une chatte ;  
Elle nous visitait souvent,  
Et moi, je lui baisais la patte,  
Toi, tu faisais ton compliment.



Aussi correct qu'un diplomate,  
Je m'informais de sa santé ;  
Depuis, pour mainte vieille chatte,  
J'eus la même civilité.

Nous avions une mine austère  
Et des propos de vieilles gens :  
« Ah ! disions-nous, tout dégénère.  
C'était bien mieux de notre temps.

Amour ! Foi ! Loyauté !... Tarare !  
Le monde va de mal en pis :  
Tandis que l'argent se fait rare,  
Le café devient hors de prix ».

C'est fini, les jeux de l'enfance.  
L'avidé tourbillon des jours  
Emporte tout, monde, croyance,  
Argent et loyales amours.

## 41

Mon cœur est oppressé,  
Quand je songe au passé  
Où le monde a vécu  
D'un bonheur ingénu.

Tout aujourd'hui, chez nous,  
Est sens dessus dessous :  
Le diable a trépassé  
Et Dieu s'est éclipsé.

Qu'est ce monde mauvais ?  
Lande, hallier, marais.  
N'était un brin d'amour,  
Nul n'y tiendrait un jour.

## 42

Voici que la lune a percé  
L'épaisse vapeur du nuage :  
Ainsi de mon sombre passé  
Sort une lumineuse image.

Sur le Rhin, nous voguons gaîment.  
Au bord de la noble rivière,  
Défilent, dans l'or du couchant,  
Prés et forêts, burg et chaumière.

Je chante une tendre chanson  
Aux genoux d'une belle dame ;  
Sa pâleur, au dernier rayon  
Du jour, se dore d'une flamme.

Accords des luths et chants joyeux !  
Paix ! amour ! jeunesse ! harmonie !  
Je trouve plus vastes les cieux  
Et mon âme est épanouie.

Comme en un conte merveilleux,  
Le tableau changeant du rivage  
Passe et c'est, Madame, en vos yeux  
Que j'admire ce paysage.

## 43

En rêve je vois mon amie.  
Les souffrances et le chagrin  
L'ont, hélas ! courbée et flétrie,  
Elle si fraîche en son matin.

Sur son sein un enfant se presse,  
A sa main pend un autre enfant,  
Et tout révèle sa détresse,  
Son pas, ses yeux, son vêtement.

Elle vague à travers la place,  
Chancelante, inquiète ; puis  
Nous voici tous deux face à face  
Et, le cœur tremblant, je lui dis :

« Viens dans ma maison, mon amie ;  
Tu souffris du froid, de la faim.  
C'est moi qui veux gagner ta vie,  
Moi, qui te donnerai ton pain ;

Tes enfants seront ma famille ;  
Je les élèverai ; je veux  
Surtout veiller sur toi, ma fille,  
Mon pauvre enfant si malheureux.

De mon grand amour de naguère  
Tu ne m'entendras pas parler,  
Et si tu mourais la première,  
Sur ta tombe j'irais pleurer ».

## 44

Cher ami, vas-tu donc chanter  
La même chanson chaque jour  
Et veux-tu sans cesse couvrir  
Les vieux œufs de ton vieil amour ?

Quelle besogne ! Maint poussin  
Rompt sa coque ; à tort, à travers  
Ils piaulent et toi, sans fin,  
Les mets en cage dans tes vers.



## 45

N'ayez pas trop d'impatience  
Si, parfois, à travers les sons  
De mes plus nouvelles chansons,  
Perce un écho de ma souffrance.

Attendez : lorsque ma douleur  
Avec le temps sera guérie,  
Un renouveau de poésie  
Tout frais jaillira de mon cœur.

## 46

Il est grand temps que la raison  
De chez moi chasse la folie.  
Assez longtemps, en histrion,  
Jouai-je pas la comédie ?

Je la jouais dans un décor  
D'un goût tout à fait romantique.  
J'étais drapé d'un manteau d'or,  
J'étais un chevalier mystique.

Mais ils sont bien finis, ces jeux :  
J'appartiens tout à la sagesse.

A quoi bon ? Je suis malheureux,  
Comme je l'étais dans la pièce.

C'est que je fus, sans le savoir,  
Très sincère en jouant le drame  
Et qu'en mimant le désespoir  
J'avais vraiment la mort dans l'âme.

## 47

L'illustre roi Wiswamitra  
Vit comme un ascète et, sans trêve,  
Fait pénitence : c'est qu'il rêve  
De la vache de Vasischta.

Illustre roi Wiswamitra,  
Tu n'es qu'un âne, osons le dire.  
Quoi ! ces tourments, quoi ! ce martyre !  
Pour une vache tout cela !

## 48

Mon cœur, ô mon cœur, n'aie plus tant de peine ;  
Supporte ton sort sans pleurs, ni soupirs ;  
Voici qu'un nouveau printemps te ramène  
Tout ce que l'hiver a pu te ravir.

Regarde quels biens te restent encore  
Et combien d'objets faits pour te charmer :  
Sous le vaste ciel que le soleil dore,  
Ce qui te plaira, tu pourras l'aimer.

## 49

Quand je te vis, telle une fleur,  
Brillante, gracieuse et pure,  
Je ne sais comment en mon cœur  
S'est glissée une crainte obscure.

Je crois que je devrais placer  
Mes mains sur ta tête charmante  
Et prier Dieu de te laisser  
Pure, gracieuse et brillante.

## 50

Chère enfant, veille sur ton cœur :  
Il ne faut pas que ton cœur m'aime.  
Je fais tous mes efforts moi-même  
Pour te garder de ce malheur.

Pourtant, il me faut l'avouer,  
Je regrette ma réussite  
Et dis parfois : « Chère petite,  
Malgré tout, puisses-tu m'aimer ».

## 51

Aux tristes heures d'insomnie,  
Dans l'obscurité de la nuit,  
Votre claire image, ma mie,  
Vient flotter auprès de mon lit.

Et lorsque le sommeil fait trêve  
A ma peine et ferme mes yeux,  
Votre visage gracieux  
Passe et repasse dans mon rêve.

Ce rêve, comme une vapeur,  
S'évanouit avec l'aurore ;  
Mais, durant tout le jour encore,  
Votre image reste en mon cœur.

## 52

Fillette à la bouche vermeille,  
Aux yeux clairs comme les beaux jours,  
Chère enfant, petite merveille,  
A toi je pense, à toi toujours.

L'hiver fait longues les soirées :  
Je voudrais, dans l'intimité  
De ton logis, à ton côté,  
Passer des heures enivrées.



Tout en t'écoutant gazouiller,  
Je tiendrais ta menotte blanche  
Et des pleurs que l'amour épanche  
Tu la sentirais se mouiller.

## 53

La neige s'entasse à ma porte ;  
La grêle crépite ; le vent  
Fouette mes vitres... Qu'importe ?  
L'image qu'en mon cœur je porte  
Y fait resplendir le printemps.

## 54

Les uns vont prier la madone  
Et d'autres saint Paul et saint Pierre.  
A toi seule va ma prière,  
O douce étoile qui rayannes.

Appartiens-moi toute, sans voiles ;  
Verse la joie en ma pauvre âme,  
Étoile belle entre les femmes,  
Femme belle entre les étoiles.

## 55

Mon visage, pâle et farouche,  
Parle-t-il de mon mal trop peu ?  
Exiges-tu donc que ma bouche  
Humblement t'en fasse l'aveu ?

Mais elle est faite à l'ironie,  
Ne sait que baiser et railler ;  
Elle irait peut-être mêler  
Un sarcasme à mon agonie.

## 56

Cher, c'est l'amour ; il vous apprête  
Son lot coutumier de douleur :  
Moins de clarté dans votre tête ;  
Plus de flamme dans votre cœur.

C'est l'amour ; vous avez beau dire,  
Tout trahit cet amour nouveau,  
Et sa flamme, je la vois luire  
Même à travers votre manteau.

57

J'aurais voulu te retenir  
Plus longtemps dans mes bras, ma chère.  
Mais il te tardait de partir :  
« J'ai, me disais-tu, fort à faire ».

Quand je parlais du fond du cœur  
De l'amour que je t'ai vouée,  
Tu me fis un geste moqueur  
Et ris à gorge déployée.

Même, pour toi, ce fut un jeu  
Que d'aigrir mon âme blessée,  
Et ta bouche s'est refusée  
A mon tendre baiser d'adieu.

Que je me brûle la cervelle,  
Si triste que soit mon destin,  
Non pas ! car tout cela, ma belle,  
Une autre fois déjà m'advint.

58

Tes yeux sont des saphirs ; tes yeux  
Sont beaux et doux comme le jour.

L'homme sera trois fois heureux  
Qu'ils salueront avec amour.

Et ton cœur est plus précieux  
Que le diamant Kohinour.  
L'homme sera trois fois heureux  
Qui le fera brûler d'amour.

Ta bouche est un rubis ; les Dieux  
En ont tracé le pur contour.  
L'homme sera trois fois heureux  
Qui l'entendra parler d'amour.

Oh ! cet homme trois fois heureux  
Si je le rencontrais, et si,  
Dans un bois, nous étions tous deux,  
Son heur serait bientôt fini.

Par mes discours énamourés  
J'ai voulu surprendre ton cœur  
Et je me suis, gauche oiseleur,  
Pris moi-même à mes propres rets.



Si tu crois pouvoir me quitter,  
Me railler et me faire affront,  
Je vais me loger en plein front  
Une balle, — sans plaisanter.

## 60

Ce monde sublunaire est trop incohérent.  
Je veux aller trouver un docteur allemand  
Qui sache réparer ce désordre pénible  
Et l'ajuster en un système intelligible.  
Le chef sous son bonnet, les pieds dans ses chaus-  
Il rafistolera toutes ces malfaçons. [sons,

## 61

Quand, à philosopher, je m'usais la cervelle,  
Je vis de plus en plus l'énigme s'embrouiller ;  
Si la vie eut jamais quelque sens, ô ma belle,  
Seuls, tes yeux amoureux me l'ont su révéler.

Ces beaux yeux, désormais, sont ma seule lu-  
Ils ont la clarté fine et limpide du jour ; [mière ;  
Mais, en philosophant, je ne me doutais guère  
Que je m'acheminais vers un nouvel amour.

62

Nombreuse et brillante assemblée  
Emplira ton salon ce soir ;  
Je vois à la baie éclairée  
Ta silhouette se mouvoir.

Toi, tu ne me vois pas dans l'ombre  
De la rue, en mon recoin noir ;  
Ce qui se passe en mon cœur sombre,  
Bien moins encor peux-tu le voir.

Et ce cœur douloureux, il t'aime,  
Il t'aime à se briser, hélas !  
Il palpite, il se brise, il sème  
Tout son sang... Tu ne le vois pas.

63

Je voudrais que toute ma peine  
Rien qu'en un seul mot pût tenir.  
Je voudrais que, ce mot, l'haleine  
Du vent te le fit parvenir.

Je suis exaucé. Malheureuse,  
Voici que déjà tu l'entends,

Cette parole douloureuse,  
En tous lieux, à tous les instants.

Pour toi, désormais, plus de trêve ;  
Le sommeil ferme en vain tes yeux :  
Jusqu'au plus profond de ton rêve  
Te poursuit ce mot douloureux.

## 64

Perles, diamants radieux,  
N'as-tu pas ce qui fait envie ?  
Et n'as-tu pas les plus beaux yeux ?  
Que te faut-il de plus, ma mie ?

Pour tes yeux, pour tes si beaux yeux,  
J'aligne en rangée infinie  
Des vers que liront nos neveux ?  
Que te faut-il de plus, ma mie ?

Par tes yeux, par tes si beaux yeux,  
J'ai l'âme dolente et meurtrie ;  
Je vais mourir, triste amoureux..  
Que te faut-il de plus, ma mie ?

65

Aimer une fois, même sans retour,  
C'est un sort charmant et digne d'envie ;  
Mais aimer deux fois, sans donner d'amour,  
C'est sottise insigne et pure folie.

Or je suis le fou pris de ce délire :  
J'aime et, sans pitié, l'on voit mes douleurs.  
Les astres du ciel en crèvent de rire,  
Moi-même je ris comme eux — et je meurs.

66

Des conseils de toute façon,  
On ne m'en fut pas ménager :  
« Patience ! me disait-on,  
Et nous allons vous protéger ».

Oui, mais si j'avais attendu,  
Je mourais sûrement de faim.  
Par bonheur un homme est venu  
Tout de bon me tendre la main.

Mon pain, c'est de lui qu'il me vient.  
Donc, brave homme, je pense à toi.  
Quant à t'embrasser, pas moyen. —  
Ce brave homme, en effet, c'est moi.



## 67

Ce jeune homme, sur mon honneur,  
Mérite fort qu'on l'apprécie :  
Il me fait faire chère lie,  
Huîtres, vin du Rhin et liqueurs.

Son élégance est non pareille ;  
Dès le matin, bien ajusté,  
Il est chez moi quand je m'éveille  
Et s'informe de ma santé.

Il chante mon los par la ville,  
Vante mes grâces, mon esprit,  
Et se démène sans répit  
Pour me servir et m'être utile.

Le soir venu, dans les salons,  
Entouré par les belles dames,  
Plein d'enthousiasme, il déclame  
Les vers divins de mes chansons.

Certe on a l'âme réjouie  
De rencontrer pareilles mœurs  
A notre époque pervertie  
Où l'on voit broncher les meilleurs.

68

J'ai rêvé des choses bien étranges :  
J'étais Dieu, je trônais dans les cieux  
Et, rangés autour de moi, les anges  
Me chantaient mes vers mélodieux.

Je mangeais de fort bonnes galettes ;  
A longs traits je buvais des vins fins.  
Tout cela valait force florins,  
Et pourtant je n'avais pas de dettes.

Mais bientôt, même dans ce beau lieu,  
Je fus pris par un spleen effroyable :  
Oubliant que j'étais le bon Dieu,  
J'étais prêt à me donner au diable.

« Ça, criai-je à l'ange Gabriel,  
Vers la terre ouvre ton aile agile.  
Va-t-en dire à mon compère Émile  
Qu'il est fort désiré dans le ciel.

Ce n'est pas dans une librairie  
Qu'il se tient, mais plutôt au bouchon ;  
Vois aussi chez mamselle Fanchon :  
Il y va plus qu'à la sacristie. »

L'ange, ouvrant ses deux ailes, partit,  
Puis revint avec mon camarade  
Qu'il trouva comme je l'avais dit.  
Moi, joyeux, lui donnant l'accolade :

« Tu le vois, fils, je suis le bon Dieu,  
Et c'est moi qui gouverne la terre.  
J'étais né pour me tirer d'affaire :  
L'ai-je pas prédit en temps et lieu ?

Chaque jour, je fais quelque miracle ;  
Pour pouvoir t'égoutter, ce matin,  
Nous allons te donner en spectacle  
Les ébats du peuple de Berlin.

Le pavé de pierre dure et sèche  
Va s'ouvrir sous les pieds des passants,  
Et tous y pourront, en se baissant,  
Ramasser de belles huîtres fraîches.

Il pleuvra du sirop de citron  
Et le vin coulera par les rues ;  
De partout les foules accourues,  
Largement, sans payer, le boiront.

Pour Berlin, c'est une joie unique  
De humer le piot à pleins seaux.  
Ces messieurs du tribunal aulique  
Vont se mettre à lapper les ruisseaux ;

Et tandis que, surpris, les poètes  
Chanteront mon caprice divin,  
On verra lieutenants et cornettes  
Jusqu'au col se remplir de bon vin.

Car ceux-là sont gens d'esprit pratique .  
Ils mettront à profit les moments,  
Se doutant que l'aubaine bachique  
Ne saurait se revoir de longtemps ».

## 69

Je vous ai quittée en juillet vermeil :  
Janvier nous remet tous deux face à face ;  
Vous aviez grand chaud sous le beau soleil.  
Mais, au jour présent, vous êtes de glace.

Que je parte encore et puis reparaisse,  
Vous ne sentirez plus ni froid ni chaud.  
Je pourrai marcher sur votre tombeau,  
Et mon cœur sera perclus de vieillesse.



70

Voici que je m'arrache aux lèvres que j'adore,  
Aux beaux bras amoureux où je fus enlacé.  
Je demeurerais bien peut-être un jour encore ;  
Mais quoi ! le postillon m'appelle, il est pressé !

Et c'est la vie, enfant. Plainte perpétuelle,  
Perpétuels départs, perpétuels adieux.  
Nos cœurs étaient liés d'une attache trop frêle.  
Rien ne me peut fixer, pas même tes yeux bleus.

71

Tête à tête, dans la voiture,  
Cette nuit nous avons roulé,  
Et, charmés de cette aventure,  
Nous en avons gaiement parlé.

Mais, quand l'aube montra sa face,  
Il nous fallut avec stupeur  
Voir qu'entre nous avait pris place  
L'amour, aveugle voyageur.

72

La folle, où s'est-elle logée?  
Sous l'averse, pestant, jurant,  
J'ai passé toute ma journée  
En quête de la belle enfant.

J'ai couru les hôtelleries,  
J'ai cherché dans maintes maisons,  
Dans mainte et mainte brasserie  
Interrogé tous les garçons.

Soudain une fenêtre s'ouvre...  
Elle me fait signe et sourit.  
Pouvait-il m'entrer dans l'esprit  
Que son logis était un Louvre?

73

Comme des rêves ténébreux,  
Les maisons s'alignent en file ;  
Manteau sur le nez, par la ville,  
Je les frôle, silencieux.

A la cathédrale endormie  
Ont sonné les coups de minuit,

Et c'est l'heure où m'attend ma mie  
Pour les baisers et le déduit.

La bonne lune officieuse  
M'a mené par le bon chemin  
Jusqu'à la maison bienheureuse ;  
Et, la saluant de la main,

« O vieille amie à face ronde,  
Merci de m'avoir bien guidé.  
Je te donne à présent congé  
D'éclairer le reste du monde ;

Et, si des amants aux abois  
Se consomment dans la tristesse,  
Console-les, comme autrefois  
Tu me fus douce en ma détresse ».

Sitôt que tu seras ma femme,  
Toutes jalouseront ton sort ;  
Tu ne connaîtras plus, madame,  
Que jours tissus de soie et d'or.

Tu peux gronder, c'est toi qui règnes ;  
Commande, je me soumettrai ;  
Mais... mes vers, si tu les dédaignes,  
Aussitôt je te quitterai.

## 75

Sur ton épaule de neige  
J'ai posé mon front rêveur,  
Ma belle ; aussi devinè-je  
Ce qui fait battre ton cœur.

Le régiment bleu claironne ;  
Les hussards par le chemin  
Cavalcadent. Ma mignonne  
Songe à m'é quitter demain.

Vienne demain... Mais encore  
Tu m'appartiens, et je veux  
Entre tes bras que j'adore  
Être doublement heureux.

## 76

Le régiment bleu claironne,  
Les hussards sont en chemin...



Je t'apporte, ma mignonne,  
Des roses de ce matin.

Tandis que frémit la terre  
A ce lapage vainqueur,  
Tu prépares en ton cœur  
Un logement militaire.

## 77

Au temps de mon adolescence,  
J'ai souffert une âpre souffrance :  
L'amour me brûlait de ses feux.  
Le bois qu'il brûle de la sorte  
A trop de prix.... Ma flamme est morte.  
Ma foi, les choses sont au mieux.

Imitez-moi, ma toute belle :  
Au chagrin soyez infidèle ;  
Plus de plainte, plus de soupirs.  
Votre vie est toute fleurie ;  
Ça, ce vieil amour, qu'on l'oublie,  
Et, ma foi, vive le plaisir !

78

M'as-tu donc pris vraiment en haine?  
Ton cœur put-il si fort changer?  
Je veux faire au monde juger  
A quel point tu m'es inhumaine.

Quoi! vous pouvez, ingrates lèvres,  
Dire tant de mal de l'amant  
Qui vous baisait éperdûment  
Aux heures d'extase et de fièvre.

79

Oui, ce sont bien les mêmes yeux,  
Où je lus jadis la tendresse,  
Et la bouche où je bus l'ivresse  
Des belles nuits, des jours heureux;

Dui, j'entends cette même voix  
Qui, naguère, me dit : je t'aime!  
Oui, je l'entends, oui, je te vois....  
Mais, moi, je ne suis plus le même.

Entre tes beaux bras enlacé,  
Même dans l'amoureuse étreinte,  
De mon cœur sur ton cœur pressé,  
Sourdement, s'exhale une plainte.

80

Rarement m'avez-vous compris,  
Et moi, je ne vous compris guère,  
Mais, dans la boue et la misère,  
Nous nous comprenons, mes amis.

81

Donc les castrats ont protesté,  
Quand j'ai voulu me faire entendre.  
Ils ont dit, ils ont répété  
Que ma voix n'avait rien de tendre.

Eux, chanteurs suaves et fins,  
Leur petite voix séraphique  
File des trilles cristallins :  
Ils font une exquise musique.

Ils chantent l'amour, le désir,  
Les voluptés ; et, tout oreilles,  
Les femmes pleurent de plaisir  
Et se pâment à ces merveilles.

## 82

Sur les murs de Salamanca  
Il souffle un air de volupté.  
Avec ma charmante doña,  
J'y vais flâner les soirs d'été.

A mon côté, la belle enfant  
Cambre son buste souple et fin,  
Et je sens amoureusement  
Contre mon bras frémir son sein.

Mais un murmure inquiétant  
Glisse dans le feuillage ombreux ;  
Un moulin au tic-tac méchant  
Gromelle un présage fâcheux.

Ah ! je le sens bien, señora,  
Le recteur songe à m'expulser,  
Et les murs de Salamanca  
Ne nous reverront plus passer.



83

Je demeure chez le même hôte  
Qu'Henriquez, le beau cavalier.  
Nos chambres ont même palier,  
Nous dormons presque côte à côte.

Quand, moustache en croc, par les rues,  
Éperons sonnante, il s'en va,  
Les femmes de Salamanca  
D'un désir d'amour sont férues.

Lui, quand la ville fait silence,  
Il s'enferme et, guitare en mains,  
Il chante des amours lointains  
Sur des airs de vieille romance.

La guitare mélancolique  
Ronfle; le bruit meurt, puis renaît....  
Le diable emporte ce benêt  
Langoureux avec sa musique.

84

Du jour où je te vis, tu fus mon amoureuse.  
Tu me fis, ce jour-là, ton aveu sans parler.

Si ta mère nous eût laissés seuls, la fâcheuse,  
Ta bouche se serait offerte à mon baiser.

Et pourtant, de nouveau, je vais courir le monde ;  
La ville où tu m'aimas, je la quitte demain.  
Tu me guetteras à la fenêtre, ma blonde,  
Et je te saluerai tendrement du chemin.

## 85

Des rayons du soleil la montagne se dore ;  
Les cloches des agneaux tintent dans le lointain.  
O mon petit agneau, mon amour, ce matin,  
Me sera-t-il permis de te revoir encore ?

Et, les yeux levés, dans une attente obstinée,  
Je suis devant ta porte, inquiet... Vain émoi !  
Adieu donc ! Je m'en vais. Ta fenêtre est fermée  
Et tu dors. Puisses-tu, du moins, rêver à moi.

## 86

Halle, sur sa place, a dressé  
Deux grands lions à mine fière ;  
Mais ils ont l'humeur des bassets  
Et tous deux portent muselière.

Halle, sur sa place, a dressé  
Un géant ceint d'une rapière.  
Nul n'en sera jamais percé ;  
C'est un poltron, l'homme de pierre.

Halle, sur sa place, a dressé  
Une église pour Dieu bâtie.  
Mais la Burschenschaft a passé  
Par là... C'est une sacristie.

## 87

Voici l'heure où l'ombre se pose  
Sur la prairie et la forêt ;  
Fleur d'or au fond du ciel éclore,  
Doucement la lune paraît.

Le grillon chante, la rivière  
Glisse ; on croit percevoir le bruit  
Que fait l'haleine de la terre  
Dans le silence de la nuit.

L'ondine se baigne sans voiles  
Dans la fontaine au clair bassin ;  
La blancheur de son corps divin  
Luit à la clarté des étoiles.

## 88

C'est la nuit, et voici des routes inconnues :  
J'y marche, le cœur las et les membres meurtris ;  
Mais, du moins, tu parais, lune, à travers les nues  
Et, là-haut, de ton bon sourire tu souris.

O bonne lune, ta lumière reposée  
Fait fuir les spectres de la nuit et leur horreur ;  
Doucement elle met du calme dans mon cœur  
Et s'épand sur mes yeux ainsi qu'une rosée.

## 89

La mort est une nuit de glace,  
La vie est un jour orageux.  
La nuit vient, je ferme les yeux,  
Le poids du jour déjà me lasse.

Un arbuste a crû sur mon lit.  
Un jeune rossignol y chante :  
Sa plainte d'amour émouvante  
Jusqu'en mes rêves retentit.



Où donc est-elle, cette femme,  
Dont tes vers nous ont tant parlé,  
Pour qui ton cœur ensorcelé  
A brûlé d'une étrange flamme?

— Ce feu s'est éteint pour toujours.  
Ce petit livre est comme l'urne  
Où j'enferme, enfin taciturne,  
La cendre des vieilles amours.



## LE PÈLERINAGE A KEVLAAR

### 1

La mère, debout devant la fenêtre,  
Regardait son fils gisant sur son lit :  
« La procession, Wilhelm, va paraître ;  
Veux-tu pas la voir ? » — Et lui, répondit :

« Non. Je suis si las, ma mère chérie !  
Je n'ai plus de force et tout m'est égal.  
Depuis que la mort a pris mon amie,  
Mon cœur ne peut pas guérir de son mal.

— Lève-tai, Wilhelm, insistait la mère,  
Prends ton livre et ton chapelet bénit.  
La Vierge, écoutant là-haut ta prière,  
Guérira ce mal dont ton cœur languit ».

Au vent flottent les bannières de soie ;  
Les chants montent dans l'air frais du matin :  
La procession, lente, se déploie  
A travers Cologne, aux rives du Rhin.

Et Wilhelm la suit au bras de sa mère ;  
L'humble femme est son guide et son appui ;  
Tous deux ardemment disent leur prière :  
« Que votre doux nom, Vierge, soit béni ! »

## 2

Marie, à Kevlaar, dans le sanctuaire,  
Trône en ses habits des jours de gala ;  
Elle va bientôt avoir fort à faire :  
Tant de pèlerins éclopés sont là !

La foule, à ses pieds, se presse et soupire.  
Les paralysés, les estropiés  
Lui portent en don des membres de cire,  
Des jambes, des bras, des mains et des pieds.

Une main de cire offerte en hommage  
Rend force et souplesse à des doigts nouveaux ;  
Pour un pied de cire, il est maint goutteux  
Qui retourne ingambe et lesté au village.

Tel qui se traînait plus qu'il ne marchait  
Est prêt à danser sur la corde raide ;  
Tel autre, perclus des mains sans remède,  
Peut légèrement manier l'archet.

La mère fit donc emplette d'un cierge  
Et, pieusement, en pétrit un cœur :  
« Offre-le, dit-elle, à la Sainte Vierge  
Pour qu'elle guérisse enfin ta douleur ».

Et Wilhelm, devant madame Marie,  
Vint s'agenouiller avec des sanglots.  
Des pleurs inondaient sa face maigrie ;  
Du fond de son âme ont jailli ces mots :

« Vierge, toi qui fus sur toutes bénie,  
Servante sans tache et mère de Dieu,  
O reine du ciel, exauce mon vœu :  
Apaie ce mal qui ronge ma vie.

Tu connais Cologne, aux rives du Rhin,  
Cologne la sainte avec ses chapelles  
Où tintent dans l'air les cloches d'airain ;  
Là loge ma mère et je vis près d'elle.



Là, près de chez nous, habitait aussi  
Une enfant du doux nom de Marguerite.  
Mais la mort a pris la chère petite  
Et, depuis ce temps, j'ai toujours langui

Accepte le don de ce cœur de cire,  
Vierge; prends ma pauvre âme en ta merci,  
Et, soir et matin, je veux te redire :  
Que ton nom si doux, Vierge, soit béni ! »

## 3

Le pauvre Wilhelm et sa vieille mère  
Sont rentrés dans leur logis. Une nuit,  
Doucement, ainsi qu'un rais de lumière,  
La mère de Dieu chez eux descendit.

Tandis que Wilhelm, en rêve, soupire,  
Notre-Dame sur son lit de douleur  
Se penche, elle met la main sur son cœur  
Et puis disparaît avec un sourire.

La mère, à travers son sommeil pesant,  
A, près de son fils, vu la Notre-Dame.  
Elle a tout compris et la pauvre femme  
Écoute les chiens hurler longuement.

Sur sa couche, en sa pose accoutumée,  
Wilhelm reposait, Wilhelm était mort.  
L'aube qui naissait fit, par la croisée,  
Sur son front blêmi luire un rayon d'or.

Hors d'elle, le cœur éperdu, la mère  
Se mit humblement à genoux, joignit  
Ses mains qui tremblaient et fit sa prière :  
« Que votre doux nom, Vierge, soit béni ! »



LE VOYAGE DU HARTZ

(1824)

Des habits noirs, des bas de soie,  
Du linge éclatant de blancheur,  
Des saluts corrects qu'on s'envoie...  
Ah! si ces gens avaient des cœurs!

Oui, de vrais cœurs dans leurs poitrines,  
Et de vrais amours dans leurs cœurs...  
Mais ils m'excèdent de leurs mines  
Et de leurs mots d'amour menteurs.

Évadons-nous donc de ce bagne :  
Avec les montagnards pieux  
Je vais vivre dans la montagne,  
Libre, sous la clarté des cieux.

Là, le pin se dresse, rigide ;  
Le torrent, avec un bruit clair,  
Court, et le nuage rapide  
Traverse le ciel d'un vol fier.



Adieu donc, ô dames polies,  
Messieurs polis, monde poli !  
Des monts, où je me réfugie,  
Comme sur vous tombe l'oubli !

*L'Idylle de la Montagne.*

1

Sur le Brocken est la pauvre chaumière  
Où vit avec les siens le vieux mineur.  
Un grand sapin l'abrite. A la lueur  
Du croissant d'or le toit moussu s'éclaire.

De ce logis un siège fait l'orgueil.  
Il est orné de sculptures anciennes.  
Heureux qui prend place dans ce fauteuil !  
Et cette place heureuse, c'est la mienne.

Une jolie enfant, croisant les mains,  
Se tient à mes genoux sur l'escabelle :  
Ses yeux ont la pureté du matin ;  
Sa bouche est comme une rose nouvelle.

Ils sont tournés vers moi, ces jolis yeux,  
Avec leur regard d'aube frais éclosé,  
Et l'enfant met, d'un air mystérieux,  
Un doigt de lys sur sa bouche de rose.

« Il ne faut pas t'inquiéter ainsi :  
Ta mère file et n'entend rien, mignonne.  
Guitare en main, ton père est assourdi  
Par le ronron des chansons qu'il fredonne. »

Et la petite alors, en étouffant  
Sa voix, d'un ton très pénétré, commence  
A me conter des secrets importants,  
Et, grave, je reçois sa confidence :

« Ma tante est morte et, depuis lors, hélas !  
Nous n'allons plus à Gozlar pour la fête  
Où les garçons tirent à l'arbalète,  
Et c'est si beau ce que l'on voit là-bas !

Tandis qu'ici, dans notre solitude,  
Nous ne voyons que la montagne en deuil,  
Et, dans l'hiver, quand le temps est plus rude,  
La neige nous couvre de son linceul.

Et moi, je suis une fille craintive ;  
Tel un enfant, j'ai grand peur des esprits,  
Des gnomes qui, dès que le soir arrive,  
Travaillent dans leurs cavernes, sans bruit ».

Alors, soudain, voici que la fillette  
Frissonne comme un oiselet peureux ;  
Sa voix l'effraie et, couvrant ses beaux yeux  
De ses deux mains, elle devient muette.

En même temps, autour de la maison,  
Gronde le vent ; le vieux rouet bourdonne,  
Et la guitare au rythme monotone  
Scande en ronflant les vers de la chanson.

« Rassure-toi, ne tremble pas, ma belle :  
Sur toi les noirs esprits ne peuvent rien.  
Ne sais-tu pas que ton ange gardien,  
Fidèlement, te couvre de son aile ? »

## 2

Le grand sapin de ses petits doigts verts  
Frappe aux carreaux étroits de la croisée ;  
La lune, par les volets entr'ouverts,  
Glisse un regard, curieuse et rusée.

En écoutant le calme ronflement  
Des vieux parents dans la chambre prochaine,  
Nous babillons tous deux à perdre haleine,  
Libres, joyeux, comme de vrais enfants.

« Mon bon ami, vraiment, tu ne m'as guère  
L'air de prier souvent Notre-Seigneur.  
Ta bouche rit d'un sourire moqueur  
Qui ne sied pas à qui fait sa prière ;

Et ce sourire, il me fait peur parfois ;  
Il me paraît méchant, il m'inquiète.  
Pourtant je me rassure, quand je vois  
Le pur rayon de tes yeux de poète.

As-tu la foi, la foi du bon chrétien ?  
Je le voudrais bien fort, mais j'ai beau faire,  
Je doute si tu crois en Dieu le père,  
En Jésus-Christ, son fils, et l'Esprit-Saint.

— Ah ! ma mignonne, aux genoux de ma mère,  
Lorsqu'autrefois je jouais tout enfant,  
En ce temps-là je crus en Dieu le père,  
Au Dieu très haut, très bon et très puissant,



Au Dieu par qui la terre fut créée,  
Qui fit de l'homme un être de beauté,  
A celui qui régla la traversée  
Des astres dans l'espace illimité.

Plus tard, quand mon enfance fut passée,  
Je compris mieux la vie, et je grandis,  
Jour après jour, en savoir, en pensée :  
En ce temps-là, je crus aussi le Fils,

Le Fils, qui vint dans ce monde où nous sommes,  
Nous révéler l'amour et la pitié,  
Et qui, pour prix d'avoir aimé les hommes,  
Suivant l'usage, est mort supplicié.

Homme à cette heure, après que par le monde  
J'errai longtemps, que j'ai beaucoup écrit  
Et beaucoup lu, d'une foi très profonde,  
De tout mon cœur, je crois le Saint-Esprit.

Il fit jadis des miracles insignes,  
Et, même encor, au temps où nous vivons,  
Ne rompt-il pas des entraves indignes ?  
Ne fait-il pas crouler de noirs donjons ?

Il sait guérir de très vieilles blessures ;  
D'anciens abus par lui sont abolis ;  
Tous les humains, égaux dans la nature,  
Par l'Esprit-Saint peuvent être anoblis ;

Et, devant lui, spectres, larves, chimères,  
Qui nous gâtaient le plaisir et l'amour,  
Ont fui ; ses yeux, brûlants comme le jour,  
Ont fait rentrer ces cauchemars sous terre.

Le Saint-Esprit a mille chevaliers  
Prêts à combattre, invincible milice,  
Pour qu'ici-bas son vouloir s'accomplisse, —  
Purs comme l'or, braves comme l'acier ;

Leur claire épée au soleil étincelle,  
Leur fier pennon flotte au souffle du vent...  
Tu voudrais bien, n'est-il pas vrai ? ma belle,  
Voir de tes yeux quelqu'un de ces vaillants.

Eh bien ! regarde donc celui qui t'aime ;  
Embrasse-moi, petite ; car enfin,  
Moi que tu crois mécréant, oui, moi-même,  
Je suis un chevalier de l'Esprit-Saint ! »

## 3

D'un mouvement lent et furtif, la lune  
A disparu derrière le sapin ;  
Dans la maison, la lampe qui s'éteint  
Arrive à peine à percer l'ombre brune.

Heureusement, les yeux au rayon bleu  
Versent sur moi leur limpide lumière  
Et, dans la nuit qui gagne la chaumière,  
La bouche rose a la clarté du feu.

« Ah ! ces follets, soupire la fillette,  
Qu'ils savent bien voler le lard, le pain !  
Le soir, tout est dans la huche ; au matin,  
On s'aperçoit qu'ils ont fait place nette.

Ils aiment fort la crème, les follets.  
A la manger, Dieu sait comme ils sont prestes !  
Puis, ces malins laissent le pot au lait  
Tout découvert, et le chat boit le reste.

Ce chat, d'ailleurs, ce chat est un sorcier :  
Il va dans la vieille tour, et le diable  
Lui révéla le secret effroyable  
Qui fait sortir les morts de leur charnier ....

Où, maintenant, tout est deuil et silence,  
Il s'élevait jadis un beau castel,  
Toujours empli de chants joyeux, de danses  
Et de l'éclat des galants carrousels.

Mais vint un jour qu'une affreuse sorcière  
Maudit les gens et les murs ; d'un seul coup,  
Avec fracas, tout croula sur la terre,  
Et ce n'est plus qu'un hallier pour les loups.

Pourtant castel, nobles dames, beaux sires,  
Reparaîtraient, disait ma tante, si  
Quelqu'un savait le vrai mot qu'il faut dire  
A l'heure exacte et dans l'endroit précis.

A ce mot-là, se dresse des ruines  
Le beau castel dans son ancien éclat,  
Avec l'essaim des dames en hermine  
Et les seigneurs en habit de gala ;

Et celui qui, par savoir ou par chance,  
A dit le mot, en reçoit pour loyer  
Gens, biens, château ; tambours et timbaliers  
Célèbrent sa jeune magnificence ! »



A débiter son conte puéril  
La douce enfant, sérieuse, s'applique,  
Et ses yeux d'astre éclairent son babil  
Du tendre éclat de leur azur féerique.

Ses cheveux d'or, autour de mes deux mains,  
Adroitement, elle les roule en tresse,  
Nomme mes doigts par des noms de tendresse,  
Les baise, rit et se tait à la fin.

Dans le logis, où renaît le silence,  
Je trouve à tout un regard familier,  
Tout me paraît ancienne connaissance  
Bahut, fauteuil, armoire, vaisselier ;

Très amical, le coucou bat des ailes,  
Et la guitare, harmonieusement,  
Vibre, sans qu'on la touche, par pur zèle :  
Ainsi, je vis dans un rêve charmant.

« Or, maintenant, l'heure exacte est venue.  
Que dirais-tu, chère petite, si  
Je prononçais la parole voulue  
A cette place où nous sommes ici ?

Et donc, ce mot, je le dis... Vois, mignonne,  
Sources, sapins, tout rit au jour vermeil.  
Le vieux Brocken sur sa base frissonne  
Et se réveille enfin de son sommeil.

La voix des nains, le bruit des cors résonne  
Par les vallons, jusqu'en leurs profondeurs,  
Et le printemps étrange qui rayonne  
A fait éclore une forêt de fleurs,

De grandes fleurs, de fleurs audacieuses,  
Emplissant l'air de parfums capiteux,  
Et vibrant d'un frisson voluptueux,  
Semblables à des femmes amoureuses,

De grandes fleurs, à l'éclat de métal,  
Dont la couleur de feu tient du prodige,  
De lys géants, tels des fûts de cristal,  
Qui, jusqu'au ciel, se dressent sur leur tige.

Et des rayons de désirs infinis  
Sont projetés vers nous par les étoiles :  
Les flammes d'or du firmament sans voiles  
Viennent pleuvoir au calice des lys.

Puis, pour nous deux, il s'accomplit, ma belle,  
Un changement plus merveilleux encor :  
Autour de nous brillent la soie et l'or,  
A flots joyeux la lumière ruisselle ;

Et tu deviens reine ! Un riche palais  
A remplacé ta cabane de chaume ;  
Là, tu reçois les gens de ton royaume,  
Dames, seigneurs, écuyers et valets ;

Car l'Esprit-Saint m'a prêté sa science :  
J'ai dit le mot magique ; pour loyer,  
J'ai le castel, je t'ai ; les timbaliers  
Célèbrent ma jeune magnificence ! »

### *Le Berger.*

Il est roi, le jeune berger ;  
La verte colline est son trône ;  
Sur son front, comme une couronne,  
Le soleil d'or vient rayonner.

Portant croix rouge sur l'échine,  
Les moutons sont ses chambellans,  
Les jeunes veaux, ses courtisans,  
Se pavant et font des mines ;

Les boucs sont ses comédiens ;  
Les génisses et les fauvelles,  
Avec leurs flûtes, leurs clochettes,  
Ont l'emploi de musiciens ;

Et cette musique est si douce,  
Les ruisseaux et les sapins verts  
Murmurent si bien de concert  
Que le roi s'endort sur la mousse.

Le vieux chien gouverne à son tour,  
Tandis que son maître repose ;  
D'un aboiement rauque et morose  
Il fatigue les alentours.

Le prince, en rêvant, balbutie :  
« Quel dur métier que d'être roi !  
Je voudrais bien être chez moi,  
Après de ma reine jolie ;



Je voudrais, reposant mon front  
Sur ta blanche épaule, ô ma reine,  
Voir s'étendre en tes yeux profonds  
L'immensité de mon domaine ».

*Sur le Brocken.*

Un mince rayon de soleil,  
A l'orient, perce les ombres.  
Le Brocken va surgir vermeil  
De la mer des nuages sombres.

Je voudrais, vif comme le vent,  
Chaussé des bottes de sept lieues,  
Courir sur les montagnes bleues  
Jusqu'à ta maison, chère enfant.

Ouvrant les rideaux de ta couche  
Avec un geste doux et prompt,  
Je te baiserais sur le front  
Et sur les rubis de ta bouche.

Puis, au moment de repartir,  
Je te dirais dans un murmure :  
« Rêve à notre amour, et qu'il dure  
Sans que rien le puisse abolir ».

*Ilsa.*

Je suis la princesse Ilsa ;  
Ilsenstein est ma retraite.  
Viens, je veux t'y faire fête :  
Ami, ton bonheur est là.

Avec mon eau transparente  
Je t'aurai bientôt guéri,  
Et calmerai le souci  
De ta pauvre âme dolente.

Dans mes bras blancs enlacé,  
Tu pourras rêver sans cesse  
A la féerique liesse  
Des contes du temps passé.

Que sur mon cœur je te serre,  
Comme j'y serrais Henri,  
Mon empereur tant chéri,  
Qui dort maintenant sous terre.

Les morts sont morts... Ce qui vit  
Compte seul. Comme une plante,  
Je suis belle, florissante,  
Et mon cœur palpite et rit.

Viens, ami, dans ma retraite :  
En mon palais de cristal  
Tout est joie et, pour le bal,  
Ma cour brillante s'apprête ;

Velours, soie, éperons d'or  
Se confondent sur les dalles :  
Les nains frappent les timbales,  
Les nains soufflent dans leur cor.

Dans mes bras, vois ces merveilles :  
L'Empereur les contempla,  
Et je bouchai ses oreilles  
Quand le clairon l'appela.

LA MER DU NORD

(1825-1826)



Que sur mon cœur je te serre,  
Comme j'y serrais Henri,  
Mon empereur tant chéri,  
Qui dort maintenant sous terre.

Les morts sont morts... Ce qui vit  
Compte seul. Comme une plante,  
Je suis belle, florissante,  
Et mon cœur palpite et rit.

Viens, ami, dans ma retraite :  
En mon palais de cristal  
Tout est joie et, pour le bal,  
Ma cour brillante s'apprête ;

Velours, soie, éperons d'or  
Se confondent sur les dalles :  
Les nains frappent les timbales,  
Les nains soufflent dans leur cor.

Dans mes bras, vois ces merveilles :  
L'Empereur les contempla,  
Et je bouchai ses oreilles  
Quand le clairon l'appela.

LA MER DU NORD

(1825-1826)

## PREMIER CYCLE

### I. — *Couronnement*<sup>1</sup>.

Eveillez-vous, ô mes chansons,  
Et vous, trompettes, de vos sons  
Saluez cette jeune reine,  
Saluez cette vierge en fleur,  
Car, au royaume de mon cœur,  
Elle est maîtresse souveraine.

Avec les rayons du soleil  
Je veux faire un bandeau vermeil  
Pour ceindre sa tête charmante ;

---

1. Cette pièce a été imitée par M. Jean Richepin sous le titre de *Sérénade*, dans son recueil des *Caresses*. Nous nous sommes permis de lui faire des emprunts, sûr qu'il ne nous en saurait pas mauvais gré.

Par moi dérobé dans les cieux,  
Un lambeau d'azur radieux  
Formera sa royale mante.

Puis, je composerai sa cour  
Avec des sonnets faits au tour  
Et d'élégantes poésies ;  
Mon esprit sera son coureur,  
Son héraut sera mon humeur  
Et son bouïon, ma fantaisie.

Moi-même, le cœur plein d'amour,  
Je viendrai me mettre, à mon tour,  
A vos genoux, ô ma princesse,  
Et, féal, vous offrir en don  
Ce que m'a laissé de raison  
Celle, avant vous, qui fut maîtresse,

## II. — *Crépuscule.*

Près des flots, sur la pâle grève  
Je m'assis, le cœur plein de rêve.



Le soleil déclinant projetait sur la mer  
Ses rais de pourpre et d'or ; je voyais écumer  
Sous le flux qui montait la vague mugissante ;  
Et c'était un bruit plein de charme et d'épouvante  
J'entendais des sifflets et des chuchotements,  
Des rires cristallins, des plaintes douloureuses,  
Des soupirs étouffés et de longs hurlements  
Qui, parfois, se mêlaient à des sons doux et lents.

Et câlins comme une berceuse.

Il me semblait ouïr ces contes du passé,

Ces si jolis contes de fées

Que j'écoutais, jamais lassé,

Par quelque paisible soirée,

Tout petit, avec mes amis

Assis sur le degré de pierre

De la porte, où quelque commère

Nous tenait attentifs, immobiles, ravis.

Et cependant, à leur croisée

Entr'ouverte au-dessus de nous,

Auprès d'un pot de giroflée,

De belles filles aux yeux doux,

Blonde pensive, accorte brune,

Souriaient au clair de la lune.

III. — *Coucher de Soleil.*

Dans la chaude rougeur d'un calme soir d'été,  
Sur les flots gris d'argent le soleil va descendre ;  
Des nuages légers, teintés de rose tendre,  
Voltigent à sa suite et, de l'autre côté,  
Au milieu de vapeurs, comme à travers des voiles,  
Paraît la lune avec son étrange pâleur ;  
Puis, derrière elle, encore incertaines lueurs,  
Aux profondeurs du ciel tremblotent les étoiles.

Le dieu Sol, autrefois, et Luna, la déesse,  
Ont été des époux heureux.  
Enfants issus de leur mutuelle tendresse,  
Les étoiles venaient se grouper autour d'eux.  
La médisance, un jour, par male rage,  
Détruisit l'union du radieux ménage.

Aux heures du jour, le soleil  
Promène maintenant sa grandeur solitaire,  
Et les plus orgueilleux des enfants de la terre  
Adorent son éclat vermeil ;  
Tandis que, dans le ciel nocturne,  
Avec ses orphelins, la lune taciturne

Épanche tristement une pâle lueur.  
Et, seules, les tendres fillettes,  
Les mélancoliques poètes  
Viennent lui faire don de leurs vers, de leurs pleurs.

Tendre Luna ! comme une humble mortelle,  
Elle aime encor son bel époux.  
Aussi dans les vapeurs du soir se cache-t-elle  
Pour lui faire, de loin, tristement, les yeux doux.  
Elle est prête à crier : « Ici, l'on te réclame,  
Viens ! » Mais le dieu Sol, furieux,  
Aussitôt qu'il a vu sa femme,  
Redouble la rougeur et l'éclat de ses feux ;  
Puis, soudain, vers le fond de la mer, vers sa couche  
De veuf, il se hâte, farouche.

Ainsi, même pour vous, pour vous, dieux immortels,  
La médisance fut instrument de misère :  
Il vous faut suivre dans le ciel  
Votre douloureuse carrière ;  
Éternel est votre tourment ;  
Il vous faut éternellement, à votre suite,  
Traîner un malheur éclatant,  
Et la mort vous est interdite.

Homme chétif, à qui le bienfait de la mort  
Ne fut pas refusé, ne plains donc pas ton sort.

IV. — *La Nuit sur la Plage.*

Le temps est froid, la nuit est noire ;  
Le flot bouillonne et se prend à fumer.  
Cependant, à plat-ventre étendu sur la mer,  
L'informe vent du Nord raconte des histoires.  
Comme un vieillard grognon qui, le soir, après  
    Dans un moment de belle humeur, [boire,  
Bavarde sur un ton mi-plaisant, mi-grondeur.  
Avec sa forte voix, par instants assourdie,  
Il reedit les géants, leurs terribles combats,  
    Leurs épouvantables tueries  
    Et les légendes des sagas.

Ce sont joyeux devis et récits héroïques,  
    Des évocations runiques,  
Qu'il débite en riant ou hurle à pleine voix :  
    Tout cela si plein, à la fois,



D'emportement bouffon, de féroce liesse,  
Que les blancs enfants de la mer  
Bondissent en poussant de longs cris d'allégresse  
Qui vont, au loin, déchirer l'air.

Pendant ce temps-là, sur l'humide plage,  
Marche un étranger, dont le cœur  
Est agité plus que le flot grondeur,  
Plus même que le vent sauvage.  
Son pas arrache des bluetteaux aux galets,  
Pareilles à des feux-follets ;  
Et, serré dans son manteau sombre,  
Il se dirige vers la lointaine lueur  
Qui vient de s'allumer aux vitres du pêcheur  
Et rayonne gaiement dans l'ombre.

Le vieux père et le fils sur la mer sont partis ;  
Et, seule de la maisonnée,  
La fille du pêcheur est restée au logis.  
Elle écoute, en la cheminée,  
La bouilloire chanter sa fantasque chanson.  
Parfois, elle met du bois mort sur les tisons  
Et souffle ; alors la flamme claire  
Jette un reflet doré sur son visage en fleur

Et colore à travers la chemise grossière  
Ses épaules à la délicate blancheur.  
Malgré le dur travail, ses mains aussi sont blanches ;  
Et, tandis qu'autour du foyer  
Elle s'active, elle a noué son tablier  
Sur sa taille cambrée et sur ses fines hanches.

Soudain l'huis s'est ouvert ; entre le voyageur,  
Et la blanche et frêle petite,  
Tel un lys effrayé, palpite,

Pendant que l'étranger sourit avec douceur :

« Me voici, lui dit-il ; j'ai tenu ma promesse :

Je ramène le temps où les dieux de la Grèce

Consentaient à quitter l'Olympe radieux

Pour s'unir aux belles mortelles

Et pour engendrer avec elles

Des rois porteurs de sceptre et des héros fameux.

Mais il ne faudrait pas, enfant, te mettre en peine,

Plus qu'il ne conviendrait, de ma divinité.

Prépare-moi plutôt du rhum avec du thé :

Je sens encor la rude haleine

De la bise, et nous autres dieux,

Nous redoutons aussi la froidure cruelle

Et sommes exposés à rapporter aux cieux

Un coryza divin, une toux immortelle ».

V. — *Posidon.*

Les rayons du soleil se jouaient sur les eaux ;  
La mer se déroulait en sa houle infinie ;  
En rade, je voyais — tout pimpant — le vaisseau  
Sur lequel je devais regagner ma patrie,  
Mais qui, faute de vent, se trouvait arrêté.  
Je fus donc, ce jour-là, seul avec ma pensée,  
Sur la grève, et j'y lus la divine Odyssée,  
Cette chanson si jeune en son antiquité,  
Où vit la mer avec toute sa poésie,  
Où l'homme se retrouve en son printemps vermeil,  
D'où s'exhale un parfum céleste d'ambrosie,  
Et qui ranime Hellas et son jeune soleil.

Et mon cœur généreux, en ses courses errantes,  
Accompagnait le fils de Laerte ; avec lui,  
Arété m'accueillait, vénérable et charmante,  
Filant la laine auprès de son foyer qui luit.

Volontiers, j'étais le complice  
De tous les mensonges d'Ulysse ;  
Je l'aidais à s'enfuir de l'ancre du géant,  
Des bras de la magicienne ;

Tous deux nous affrontions la nuit cimmérienne  
Et, lorsque le flot et le vent,  
Épuisé, demi-mort, le rejetaient à terre,  
Je pleurais avec lui sur sa longue misère.  
Et je priais ainsi : « Posidon immortel,  
Votre puissance est infinie  
Et votre courroux est cruel :  
N'allez pas m'empêcher de revoir ma patrie ».

A peine avais-je dit ces mots  
Que, pour répondre à ma supplique,  
Algues vertes au front, Posidon sur les flots  
Apparut et me tint ce propos sarcastique :

« Pourquoi trembler, poèteureau ?  
Je ne veux pas de mal à ton méchant bateau :  
Je ne troublerai pas ta fortune chélive  
Par quelque secousse un peu vive.  
Un seul caillou jamais, par ton fait, tomba-t-il  
Des remparts de Troie ? as-tu même  
Arraché jamais un seul cil  
A l'œil de mon fils Polyphème ?  
A quel moment enfin t'a-t-il été donné  
D'entendre les avis de Pallas Athéné ? »



Et, m'ayant infligé cette rude nasarde,  
Posidon disparut aussitôt sous les eaux,  
Où riaient aux éclats la déesse poissarde,  
Amphitrite, et Néréus, pasteur de ses troupeaux.

VI. — *Déclaration.*

Le soir venait enveloppé de brume ;  
Le flot montait et bouillonnait plus fort,  
Et moi, je contemplais du bord  
La danse de la blanche écume.

Ma poitrine soudain s'enfla comme les flots ;  
Je me sentais tout près d'éclater en sanglots  
En songeant à toi, mon amie,  
Dont je croyais ouïr partout la voix chérie,  
Dans le mugissement des flots, dans la clameur  
Du vent, dans les soupirs qui montaient de mon  
[cœur.

Et j'écrivis avec un roseau sur la grève :  
« Je t'aime, Agnès ; » mais, méchamment, la mer  
Sur mon aveu d'amour vint écumer  
Et l'effaça comme s'efface un rêve.

A vous je ne veux plus jamais me confier,  
Sable léger, flots destructeurs, roseau fragile... [fier,  
Le ciel devient plus noir, mon cœur devient plus  
Je sens mon bras plus fort et mon pied plus agile :  
Aux monts de la Norvège, aventureux, j'irai ;  
    Dans ses forêts j'arracherai  
    Un sapin, que je plongerai,  
    Etna, dans ta cuve béante,  
Et lorsque je l'aurai bien trempé dans tes feux,  
Je veux écrire avec cette plume géante  
Ces mots : « Agnès, je t'aime, » à la voûte des cieux.

Comme les mots gravés aux pierres les plus dures,  
Ces lettres resteront ; leur éclat éternel  
Flamboiera dans l'espace, et les races futures  
Liront : « Agnès, je t'aime, » à la voûte du ciel.

VII. — *La Nuit, dans la cabine du Vaisseau.*

Le ciel a des étoiles d'or,  
La mer, des perles dans son onde,  
Mais mon cœur est plus riche encor :  
Mon cœur a son amour profonde.

Et plus vaste encor est mon cœur,  
Ciel, mer, que vos vastes espaces :  
Et mon amour, par sa splendeur,  
Perles, étoiles, vous efface.

C'est toi seule qu'il veut aimer,  
Ce cœur si vaste, ô vierge blonde ;  
Il veut que tout — le ciel, la mer —  
En ton seul amour se confonde.



Je veux, à la voûte des cieux,  
Où les étoiles resplendissent,  
Coller ma lèvre en feu, je veux  
Que mes larmes à flots jaillissent.

Car ces étoiles sont les yeux,  
Les beaux yeux de ma bien-aimée,  
Luisant miséricordieux,  
Là-haut, sur la voûte azurée.

Vers la voûte d'azur des cieux,  
Vers les beaux yeux de mon amie  
Je tends les bras et je les prie  
Dévotement d'ouïr mes vœux ;

Près de vous mon cœur intercède,  
Lumières de grâce, doux yeux :  
Que je meure et je vous possède,  
Vous, et l'immensité des cieux.

\*  
\* \*

De ces yeux célestes, des flammes,  
Des flammes d'or, par la nuit,  
Viennent de tomber, et mon âme  
Les recueille et s'épanouit.

Yeux de l'azur que rien ne voile,  
Pleurez, pleurez vos larmes d'or  
De vos larmes, douces étoiles,  
Emplissez mon cœur jusqu'au bord.

\*  
\* \*

Bercé par mon rêve, au murmure  
Du flot qui sourdement bruit,  
Je suis étendu sur mon lit,  
Au fond de ma cabine obscure ;



Je vois par le hublot ouvert  
Luire votre clarté bénie,  
Étoiles, chers yeux de ma mie,  
Qui scintillez dans le ciel clair ;

Là-haut, vous veillez sur ma tête,  
Je le sens bien, beaux et doux yeux,  
Et je vous vois du fond des cieux  
Faire signe à votre poète.

Ainsi je contemple les cieux  
Jusqu'au moment où, comme un voile,  
S'étend un brouillard vapoureux  
Qui me dérobe les étoiles.



Et, cependant, autour du vaisseau, la mer gronde  
Et vient le battre de ses flots ;  
Ils parlent d'une voix profonde  
Et je crois entendre ces mots :  
« Pauvre fou de poète, écoute :  
Le ciel est trop loin et trop court ton bras ;  
Jamais, jamais tu n'atteindras

Ces astres qu'ont fixés des clous d'or à leur voûte.  
Vaine prière! vain désir!  
Il te vaudrait bien mieux dormir ».

\*  
\* \*

Je rêvai que j'étais sur l'aride bruyère  
Où la neige tombait à l'âpre vent du Nord;  
Dans la neige on creusait un grand trou pour ma  
Et j'y dormis glacé du sommeil de la mort. [bière,

Mais, du fond de ma tombe et de sa nuit épaisse,  
Je vous voyais briller, étoiles aux doux yeux;  
Vous rayonniez en votre éclat victorieux,  
Plein de sérénité divine et de tendresse.

#### VIII. — *Tempête.*

Voici que, déchainé, l'orage,  
De son fouet frappant la mer,  
Sous ses coups la fait écumer  
Et se cabrer, rude et sauvage.

Notre vaillant petit vaisseau,  
D'un élan vigoureux, gravit jusqu'à leur cime  
De vivantes montagnes d'eau  
Et, soudain, d'un seul coup, replonge dans l'abîme.

O mer, toi qui donnas naissance à la beauté,  
Toi qui fis sortir de ton onde  
Aphrodite à la tresse blonde,  
Grand'mère de l'Amour, que ton flot irrité  
S'apaise enfin. Déjà, la sinistre mouette  
Erre comme un fantôme auprès de notre bord.  
Elle aiguise son bec au grand mât, elle guette  
Le moment prochain, où la mort  
Lui permettra de dévorer dans ma poitrine  
Ce cœur tout plein du los de ta fille divine,  
Et dont ton petit-fils, cruel mauvais sujet,  
S'est fait de tout temps un jouet.

Vœux superflus, vaine prière :  
Mes cris se perdent dans la nuit ;  
Le vent redouble sa colère ;  
Il siffle, souffle, gronde, il miaule, il mugit :  
C'est comme un hôpital de déments mélomanes,  
Et, dans ce vacarme, parfois,  
Je distingue le son d'une harpe qui plane,  
Et je reconnais une voix.

Sur les rocs de l'Écosse, une muraille grise  
Surplombe l'Océan ; dans ce petit château  
    Une jeune femme est assise  
Et regarde parfois sur le lointain des eaux.  
    Pensive, languissante, pâle,  
    Transparente comme l'opale,  
Elle touche sa harpe, et chante, et ses cheveux  
    Volligent déroulés au souffle de la bise  
    Qui, sur les flots capricieux,  
    Porte sa chanson indécise.

IX. — *Le Calme.*

Calme complet, ciel sans nuage.  
La mer est d'or sous le soleil.  
Lentement, dans le flot vermeil,  
Le vaisseau creuse un vert sillage.

Près du gouvernail, le pilote  
Ronfle, étendu tout de son long,  
Et le mousse au grand mât s'accote,  
Noir sous un masque de goudron.



Sous ce barbouillage, sa face,  
Où perce pourtant la rougeur,  
Piteusement fait la grimace,  
Et ses yeux bleus sont pleins de pleurs.

Car, de sa grosse voix qui tonne,  
Le patron le tance : « Brigand,  
C'est encor toi qui, dans la tonne,  
Viens de me voler un hareng ! »

Le calme est complet. Sur la crête  
Des flots un poisson a sauté ;  
Au soleil sa petite tête  
A lui comme un point argenté.

La mouette, en l'air diaphane,  
Fond comme un trait sur ce fretin  
Et, tenant au bec son butin,  
Dans l'azur du ciel, elle plane.

X. — *Mirage en Mer.*

J'étais couché sur le bordage du vaisseau  
Et, dans le clair miroir de l'eau

Tandis que, toujours plus avant, mon regard [plonge,  
Voici que j'aperçus, tout au fond de la mer,  
Comme un crépuscule de songe.  
Puis, bientôt, les couleurs parurent s'animer,  
Les silhouettes se former,  
Et je vis une antique ville hollandaise  
Avec ses tours, ses toits vermeils  
Éclairés par le plein soleil  
Et sa foule affairée et circulant à l'aise.  
Là de graves vieillards drapés de noirs manteaux,  
Avec chaînes d'honneur et blanches collerettes,  
Avec longs nez et longues brettes,  
En passant, échangeaient de grands coups de  
Devant l'hôtel de ville orné de dentelures [chapeau  
Et d'empereurs de pierre aux naïves figures.  
Puis, non loin, devant les maisons  
Aux jardinets fleuris, aux vitres translucides,  
Des dames de grand air et des vierges timides  
Promenaient leurs atours aux somptueux frissons.  
Leurs figures semblaient des roses  
Sous leurs coiffes noires écloses  
Et c'étaient des flots d'or que leurs beaux cheveux  
De galants cavaliers vêtus à l'espagnole, [blonds.  
Éperons sonnans aux talons,  
Les couvraient hardiment de leurs œillades folles.

Ailleurs, livre de messe et chapelet en main,  
Des dévotes, portant de longues mantes grises,  
S'acheminaient à pas menus vers les églises  
Où ronflaient le grand orgue et les chants en latin.

A cette musique lointaine,  
Inquiet soudain, j'ai frémi ;  
Et de vagues désirs, une secrète peine  
Ont pénétré dans mon cœur mal guéri.  
Je crois sentir plus largement ouverte  
Ma blessure que rien encor n'a pu fermer :  
Goutte à goutte mon sang tombe au fond de la mer  
Dont il change en pourpre l'eau verte.  
Oui, mon sang tombe sur une vieille maison  
Au toit en comble, avec un haut pignon,  
Qui de tous semble délaissée,  
Mais où, cependant, j'ai pu voir,  
Assise près de la croisée,  
Une vierge pensive en long vêtement noir.  
— Et je la reconnais ! — Au fond de la mer même,  
Dans un accès d'humeur il te plut de me fuir,  
Enfant ; et, depuis lors, tu n'as pu revenir,  
Et là-bas personne ne t'aime.  
Et moi, je te cherchais en vain,  
Toi qui fus toujours mon aimée,

Et j'errais par le monde en proie au noir chagrin.  
 Mais, de ce jour enfin où je t'ai retrouvée,  
 De ce jour où j'ai le bonheur  
 De revoir tes beaux yeux et ta douce figure,  
 Nous ne nous quitterons plus jamais, je le jure.  
 Et je me jette, bras ouverts, contre ton cœur.

Mais voici qu'une forte poigne  
 Me saisit par le pied et m'épargne un plongeon :  
 « Docteur, docteur, dit le patron qui grogne,  
 Êtes-vous donc possédé du démon ? »

### XI. — *Purification.*

Reste au fond de la mer, rêve insensé ; demeure  
 En l'abîme, toi qui, si souvent, dans la nuit,  
 Est venu décevoir mon âme par le leurre  
 D'un bonheur qui, toujours promis, toujours s'en-  
 [fuit,  
 Toi qui viens, en plein jour, de m'offrir le mirage  
 D'une ville-fantôme. — A jamais sous les eaux,  
 Restez ensevelis, fantastiques tableaux !  
 Je veux jeter vers vous par-dessus le bordage



Tous mes anciens péchés et toutes mes douleurs,  
Et le bonnet de fou dont je coiffais ma tête  
Et qui couvrit souvent mes sanglots et mes pleurs  
Du carillon de ses sonnettes.

Je veux jeter de même, oripeau détesté,  
Cette triste insincérité,

Cette peau de serpent dont le pouvoir étrange  
Me fit, malgré ma foi, nier Dieu et les anges,  
Et dont mon cœur était, hélas ! enveloppé.

Hoiho ! hoiho ! Le vent sur la mer s'est levé !  
Toutes voiles dehors ! Tandis que le navire  
Va prendre sur les flots complaisants son essor  
Et d'un trait nous mener au port,  
Mon cœur, purifié, libre et joyeux respire.

## XII. — *La Paix.*

Environné de blancs nuages,  
Le soleil arrivait au milieu de son cours ;  
Calme plat sur la mer. Assis près du bordage,  
Le front pesant et les yeux lourds,

Je dormais éveillé, quand le Sauveur du monde,  
Jésus, m'est apparu dans la lumière blonde.

Avec la taille d'un géant,  
Vêtu d'un long vêtement blanc  
Il cheminait par la mer et la terre ;  
Son front touchait au ciel ; partout, en son chemin,  
Sur la terre et la mer, il étendait la main  
Pour les bénir avec un sourire de père.  
Dans sa poitrine, à la place du cœur,  
Rayonnait le soleil en sa rouge splendeur,  
Et ce cœur radieux, ce foyer de lumière  
Versait la paix, l'amour sur la mer et la terre.

Des sons lointains de cloche ont tinté par les airs :  
Comme charmé, notre navire  
Cingle d'un vif élan vers un rivage vert  
Où rit une cité, blanche sous le ciel clair,  
Siège d'un merveilleux empire.

Oui, merveille de paix ! quel calme en la cité !  
Le négoce bavard, le travail agité  
S'y taisent ; nul métier qui ronfle ou qui bourdonne ;  
Sur l'enclume de fer point de marteau qui sonne.  
Une douce et large clarté  
S'épand avec sérénité

Sur les carrefours et les places  
Où, vêtu de lin blanc, un long cortège passe  
Avec des palmes dans les mains.  
Quand un homme en rencontre un autre en son  
Il le regarde avec un air d'intelligence; [chemin,  
Et puis, l'un vers l'autre ils s'en vont  
Et, joyeux, se baisent au front  
Dans un tressaillement fraternel d'espérance.  
Ils élèvent les yeux vers le cœur du Sauveur,  
Ce cœur d'où coule un sang réconciliateur  
Qui lave les péchés du monde,  
Où le soleil allume un amour infini, —  
Et, par trois fois, avec une ferveur profonde,  
Ils disent : « Que Jésus, le Sauveur, soit béni ! »

---

## SECOND CYCLE

### I. — *Salut à la Mer.*

Thalatta ! thalatta ! Salut, mer éternelle !  
Ainsi dix mille Grecs t'ont saluée en chœur,  
Cherchant delà tes flots le pays de leur cœur,  
Grands vaincus que la Gloire ombrageait de son aile.

Ils regardaient les flots sonores écumer  
Et le rouge soleil descendre dans la mer ;  
La mouette criait et venait la nuit noire.  
Alors, dans le fracas des armes, éclata  
Ce cri des fils d'Hellas : Thalatta ! thalatta !  
Comme une clameur de victoire.

Salut, mer éternelle ! En ton bruissement  
Je retrouve comme un écho de la patrie.  
Les rêves que je fis, enfant,  
Je les vois scintiller en ta houle infinie.



Tous mes vieux souvenirs redeviennent nouveaux  
Grâce à toi ; les jouets qu'aux fêtes de famille,  
A Noël, on venait me donner en cadeaux,  
Je les revois : corail qui brille,  
Coquillages avec leurs reflets de métal,  
Pris en tes grottes de cristal.

Ah ! comme, à l'étranger, j'ai vécu morne et triste !  
Oui, dans ma poitrine, mon cœur  
Se desséchait comme une fleur  
Dans la boîte d'un botaniste.

Il me semblait, durant un hiver sans soleil,  
Vivre en la chambre d'un malade.

Mais je m'échappe enfin de ce réduit maussade :  
Mes yeux sont éblouis par le printemps vermeil ;  
Les arbres, blancs de fleurs, répandent leur arôme ;  
Les fleurettes ont pris leur habit de gala ;  
Tout parle, tout fleurit, tout sourit, tout embaume,  
Et l'oiseau chante au ciel : Thalatta ! thalatta !

Comme les Grecs, mon cœur, il faut battre en  
Les barbares filles du Nord, [retraite :  
En dépit de tous tes efforts,  
T'ont fait subir mainte défaite.  
Combien de fois, de leurs grands yeux,

Ont-elles décoché sur toi des traits de flamme !  
 Comme leurs propos captieux  
 Ont mis en lambeaux ta pauvre âme !  
 Ni cuirasse, ni bouclier  
 N'ont pu, contre elles, te défendre :  
 Les traits sifflaient, les coups redoublaient sans  
 Enfin, il t'a fallu plier, [attendre ;  
 Et ces beautés dominatrices  
 T'ont repoussé jusqu'à la côte... et te voilà  
 Enfin devant la mer... Grande libératrice,  
 Je te salue, ô mer : Thalatta ! thalatta !

## II. — *Orage.*

L'orage, avec un bruit sourd, couve sur la mer.  
 A travers la muraille épaisse des nuées  
 A brusquement vibré la flamme de l'éclair  
 Éteinte aussitôt qu'allumée,  
 Ainsi qu'un trait d'esprit lancé par Jupiter.  
 Sur les flots noirs, parmi la houle,  
 Longuement le tonnerre roule.  
 Les chevaux blancs de Posidon,  
 Fils de Borée et des cavales d'Érichton,

Fougueux, se sont cabrés, tandis que les mouettes  
Errent, avec des cris désespérés, sur l'eau,  
Comme ces ombres inquiètes  
Que Charon ne veut point passer en son bateau.

Cependant, quelle étrange et folle sarabande  
Danse notre vaisseau sur les flots furieux !

Éolus a lâché la bande  
De ses souffleurs les plus fougueux.  
L'un comme un fifre aigu, siffle ; cet autre gronde,  
Ainsi qu'une basse profonde.  
Quand survient un branle nouveau,  
Le pilote, à la barre, anxieux, se désole.  
Les yeux fixés sur la boussole,  
Ame tremblante du vaisseau,  
Il invoque, pour le sauver de la tempête,  
Castor le cavalier, Polydeukès l'athlète.

### III. — *Le Naufragé.*

Espoir ! Amour ! Tout est brisé, tout est fini !  
Et je suis, moi, comme un cadavre,  
Qu'avec mépris le flot sur le sable a vomi,  
Sur le rivage désolé, loin de tout havre.

— Devant mes yeux s'étend le désert de la mer ;  
 Derrière moi, ce n'est que peines endurées ;  
     Sur mon front, vogueant les nuées,  
     Ces informes filles de l'air,  
 Qui vont puiser de l'eau dans de grands seaux de  
     Et, la traînant avec effort, [brume  
 La laissent retomber parmi des flots d'écume  
     Dans l'abîme dont elle sort :  
 Tâche qui ne pourra jamais être finie,  
 Travail fastidieux et vain, comme ma vie.

De vieux souvenirs se sont éveillés  
 Tandis que le flot gronde et la mouette crie :  
 Je vois se ranimer les images pâlies  
     De rêves anciens oubliés.

Dans un pays du Nord est une femme, belle  
     D'une merveilleuse beauté ;  
 Un long vêtement blanc drape avec volupté  
 Sa taille de cyprès, sa taille souple et frêle.  
     En boucles, ses sombres cheveux,  
 Telle une nuit d'amour et de mystère,  
     S'échappent de sa tête altière  
     Et s'enroulent, capricieux,



Autour de son pâle visage  
Où rayonnent des yeux dont l'éclat est pareil,  
Ardent et chargé d'orage,  
A l'éclat d'un noir soleil.

Noir soleil, que de fois tu m'as versé la flamme  
D'un enthousiasme divin  
Qui, plus capiteux que le vin,  
Emplissait d'ivresse mon âme.

D'autres fois, un souris de douceur et d'espoir  
Arquait légèrement les belles lèvres roses  
Qui me disaient des mots frais comme fleurs écloses  
Et doux comme un rayon de l'étoile du soir ;  
Et mon cœur, au bonheur se reprenant encore,  
S'élançait vers le ciel, frissonnant et ravi.

Mouettes, taisez-vous ! silence, flot sonore !  
Espoir, amour ! Amour, espoir ! tout est fini !  
Comme l'épave d'un naufrage,  
A terre me voilà gisant  
Et je colle mon front brûlant  
Au sable humide du rivage.

IV. — *Coucher de soleil.*

Le beau soleil est descendu paisiblement  
Dans les flots, et déjà chemine la nuit sombre ;  
Pourtant encore parmi l'ombre  
Quelques roses lueurs teintent le firmament.

Le flux qui monte, sur la plage  
Chasse devant lui le troupeau  
Des vagues bondissant avec un clair tapage.  
Ainsi, de folâtres agneaux  
Regagnent en bêlant, le soir, la bergerie  
Où les pousse un jeune garçon  
Qui siffle une ancienne chanson,  
Et rentre au gîte, heureux de la tâche finie.

» Qu'il est beau, le soleil ! » Ainsi parle l'ami  
Qui chemine à pas lents, avec moi, sur la plage ;  
Et voici que, dans un langage  
Mi-sérieux et plaisant à demi,  
« Le soleil, me dit-il, fut une belle femme  
Qu'un mariage de raison  
Livra jadis, en dépit de son âme,  
Au dieu des mers, époux hors de saison.

Et, depuis lors, la belle femme  
Se promène, le jour, dans les hauteurs des cieux,  
Tout éclatante de la flamme  
Des bijoux les plus somptueux.  
Elle reçoit les vœux, l'encens des créatures  
Qu'elle anime du feu de son ardent regard;  
Puis, le soir, elle rentre en sa retraite obscure,  
Désolée, auprès du vieillard.

Et mon ami, riant et soupirant, ajoute :

« Ce couple mal ajusté  
Mène, comme l'on s'en doute,  
Un train de vie agité.

Les deux époux, parfois, font un remue-ménage  
Tel qu'en tremble la mer jusqu'en sa profondeur,  
Et que les matelots dans cet affreux tapage  
Reconnaissent très bien la voix du dieu grondeur.

« Rayonnante prostituée,  
Grosse catin de l'univers,  
Tu brûles tout le jour des feux les plus pervers,  
Et me reviens, la nuit, hors d'haleine et glacée »  
Après ce sermon conjugal  
La fière épouse fond en larmes,

Sanglote et fait un tel vacarme  
Que le dieu, fatigué de tout ce bacchanal,  
Saute hors de son lit et vient à la surface  
Des flots pour rafraîchir sa vieille tête lasse.

En personne, je l'ai vu,  
Durant une nuit obscure,  
Qui, jusques à la ceinture,  
Au-dessus de la mer se dressait demi-nu.  
Il avait sur le torse un gilet de flanelle,  
Il portait un bonnet de nuit blanc comme un lys,  
Et les traces de la querelle  
Se marquaient sur ses traits étirés et pâlis ».

V. — *La Chanson des Océanides.*

Sur les vagues s'étend l'ombre pâle du soir.  
Près d'elles, un jeune homme est assis, solitaire :  
De ses yeux assombris d'angoisse et de mystère  
Il regarde les flots obscurs et le ciel noir.  
Et ses soupirs s'en vont sur la mer ondoyante,  
Puis reviennent, pareils à des navigateurs  
Qui retrouvent fermés les havres, où leur cœur,  
Après un long voyage, avait mis son attente.



Et ses soupirs sont si profonds qu'autour de lui  
S'en viennent voltiger, par troupes, les mouettes  
Quittant leur nid au creux des sables enfoui.

Mais lui feint de sourire et dit : « Fils des tempêtes,  
Blancs oiseaux aux pieds noirs, qui planez sur la  
Qui buvez l'eau salée et qui mangez la chair [mer,  
Des veaux marins, — ainsi que cette nourritur

Votre vie est amère et dure.

Oh ! combien je suis plus heureux,

Moi, qui ne me nourris que des plus douces choses,

Comme du parfum de la rose,

Qui — tel le rossignol — chanteur mélodieux,

Bois les rayons du clair de lune

Et qui, surtout, ai la fortune

De goûter ce qu'il est de meilleur sous les cieux :

Être aimé d'un amour sincère, être amoureux.

Car elle m'aime, la charmante fille blonde !

De son balcon, son œil inquieté

Cherche à percer la nuit profonde

Et c'est pour moi qu'elle languit — en vérité.

Quand elle va dans son jardin et s'y promène,

Le front baigné par le clair de lune argenté,

Aux fleurs elle conte sa peine

Et leur dit que son cœur m'adore — en vérité.

Quand elle dort et qu'elle rêve, dans sa couche,  
C'est moi que son désir cherche avec volupté.  
Le matin, sur son pain, de beurre bien frotté,  
Elle voit mes traits reflétés ;  
Alors, portant sa tartine à sa bouche,  
Elle la mange par amour — en vérité ».

Tandis que le jeune homme ainsi ment et se vante,  
La mouette, ironique, a redoublé ses cris ;  
L'ombre du crépuscule augmente  
Et la lune paraît, blême, dans le ciel gris.  
L'eau de la mer à grand bruit s'amoncele  
Et, de la profondeur des flots,  
Les filles d'Océan, comme un bruit de sanglots,  
Font lentement monter leur chanson éternelle ;  
Et Thétis, nymphe chère à Pélée au grand cœur,  
Domine de sa voix et dirige le chœur :

« Fou, triple fou, plein de jactance,  
Triste martyr, ton espérance,  
Enfant folâtre de ton cœur,  
Est à jamais frappée à mort, et la douleur  
T'a figé, comme fut Niobé, dans la pierre.

En ton cerveau se fait la nuit ;  
La démence t'attend, le désespoir te suit,  
Tandis que ton orgueil douloureux s'exaspère.

Fou, tu n'es pas moins entêté  
Que ton aïeul, le titan indompté  
Qui fit don aux mortels de la divine flamme  
Hardiment dérobée aux cieux ;  
Et, depuis lors, cloué sur un rocher affreux,  
Il nourrit un vautour de sa chair, de son âme,  
Et, même au sein de son tourment,  
Lance d'ardents défis à l'Olympe inclément,  
Bien qu'il n'ait eu, dans sa souffrance,  
Hormis notre chanson, nul adoucissement.  
Fou, triple fou, plein de jactance,  
Plus que Prométhée impuissant,  
Aux grands dieux assis sur les pôles  
Soumets-toi donc enfin et subis ton malheur,  
En attendant qu'Atlas, secouant ses épaules,  
Se dérobe lui-même à l'éternel labeur  
De porter le fardeau du monde  
Et le plonge en la nuit profonde ».  
C'est ainsi que chantaient les filles d'Océan.  
Mais, ce chant douloureux et tendre,  
Bientôt je cessai de l'entendre,  
Assourdi par le bruit du flot retentissant.  
La lune se cacha dans un nuage sombre,  
Et je restai longtemps assis, pleurant dans l'ombre.

VI. — *Les Dieux de la Grèce.*

O lune, belle lune en fleur, sous ta lumière,  
Comme un lac d'or fondu la mer tranquille luit ;  
Une clarté d'une douceur crépusculaire  
Blanchit la vaste grève où la vague bruit ;  
Au ciel bleuâtre et sans étoiles, des nuages  
Traînent comme des pans d'éclatante blancheur,  
Et l'on croit voir flotter, à travers leurs vapeurs,  
O dieux marmoréens de l'Hellas, vos images.

Non, ce ne sont pas des nuages, mais les dieux,  
Les dieux mêmes d'Hellas qui, jadis, radieux,  
Par la loi du plaisir ont gouverné la terre,  
Et qui, vaincus du temps, à jamais détrônés,  
    Dans les cieus étonnés,  
Errent, spectres géants, à l'heure du mystère.

    Ce Panthéon aérien  
Ce groupe nuageux de l'Olympe païen,  
    Je le regardais en silence  
    Se mouvoir dans l'azur immense.



Voici Kronion, l'immortel :

Il a neigé sur cette noire chevelure  
Qui, jadis, secouée, à fait trembler le ciel.  
Il tient en main son foudre éteint, et sa figure,  
Où le pli d'un chagrin profond s'est incrusté,  
Garde pourtant des traits de l'antique fierté.  
O Zeus, les voilà donc passés, ces jours propices  
Où tu humais la chaude odeur des sacrifices,  
Où tu t'éjouissais près du jeune garçon  
Qui versait le nectar, gracieux échanson ;  
Car le règne des dieux mêmes est éphémère  
Et les jeunes chassent les vieux ;  
N'est-ce donc pas ainsi que tu chassas ton père  
Et jetas les Titans, tes oncles, hors des cieux ?

Je te vois à ton tour, Héra, grave déesse :  
Une autre a pris ton sceptre d'or ; par le destin  
L'éclat de tes yeux pers est à jamais éteint ;  
Tes bras de lys n'ont plus ni force, ni souplesse  
Et ne sauraient punir les amoureux larcins  
De Zeus, ni te venger sur ses bâtards divins  
Je vois aussi Pallas et sa terrible égide :

O Pallas Athéné,

Ta lance, ta raison que n'ont-elles sauvé  
Tes chers Olympiens des siècles déicides ?

Et voici maintenant paraître Aphrodité :  
 Ses cheveux, d'or jadis, sont d'argent à cette heure ;  
 Son ceste fameux lui demeure,  
 Mais c'est de la terreur qu'inspire sa beauté.  
 S'il me fallait jamais dormir sur ta poitrine,  
 Comme Anchise y dormit, héros cher à ton cœur,  
 Je périrais, je crois, d'angoisse et de frayeur ;  
 Tout en toi sent la mort, ô Vénus Libitine.

Aussi voyez comme Arès au bras fort  
 Regarde avec froideur sa livide maîtresse...  
 Phébus à l'arc d'argent, Phébus aux cheveux d'or,  
 Penche la tête avec tristesse ;  
 Sa lyre, qui vibrait dans les banquets divins,  
 Pend à son côté, détendue.

Quant à toi, dieu bancroche, Héphæstos, c'est en  
 Que se produit ta silhouette biscornue ; [vain  
 On ne rit plus de toi, gauche échanton boiteux ;  
 Aux célestes brocards tu ne sers plus de cible ;  
 Car voici longtemps que les dieux  
 Ont éteint pour toujours leur rire inextinguible.

Je ne vous ai jamais aimés, dieux de l'Hellas !  
 Des Grecs et des Romains dès longtemps je suis  
 Pourtant une pitié sacrée [las.  
 S'empare de mon cœur, dieux, lorsque je vous vois

Errer là-haut, troupe effarée,  
Dans les cieus hostiles et froids.  
Et votre défaite me fâche, [veaux,  
Lorsque je songe aussi combien ces dieux nou-  
Qui vous ont remplacés, sont charlatans et lâches,  
Renards avides sous la peau d'humbles agneaux...  
Oh ! combien je voudrais, d'un effort magnanime,  
Jeter leurs temples bas, lutter, vaincre pour vous,  
Relever vos autels, y tomber à genoux  
Et vous y présenter d'agréables victimes !

Il est vrai, jadis, anciens dieux,  
Que, dans les batailles des hommes,  
Vous avez toujours pris, en somme,  
Le parti des victorieux.  
Humble mortel, je veux quand même  
Être plus que vous généreux  
Et, dans les batailles des dieux,  
Ce sont les dieux vaincus que j'aime.

Et comme je parlais ainsi, dans les vapeurs  
Ces fantômes me regardèrent et rougirent ;  
Et puis, comme transfigurés par la douleur,  
Dans les airs ils s'évanouirent.

La lune se voila de nuages ; le ciel  
 Devint moins clair ; la mer haussa sa voix grondeuse,  
 Et bientôt je vis luire en l'azur éternel  
 Les étoiles victorieuses.

VII. — *Questions.*

Près de la mer, la nuit, près de la sombre mer,  
 Un jeune homme est assis ; il se tait, il écoute.  
 Puis, le cœur plein d'angoisse et l'esprit plein de  
 Il se prend à parler aux flots d'un ton amer : [doute

« Flots, donnez-moi le mot de cette énigme antique  
 Où s'épuise l'esprit des hommes inquiets,  
 Prêtres coiffés de la mitre hiéroglyphique,  
 Et docteurs affublés de solennels bonnets,  
 Et tant d'autres cerveaux bouillants, dont la pensée,  
 En dépit des échecs, ne fut jamais lassée :  
 Qu'est l'homme ? d'où vient-il ? où va-t-il ? dans les  
 Qui réside au delà des astres radieux ? » [cieux,

Les flots ont murmuré leur éternel murmure ;  
 Les nuages ont fui ; le vent a frissonné ;  
 Les astres ont versé leur clarté froide et dure ;  
 Et le mot de l'énigme, ils ne l'ont pas donné.



VIII. — *Le Phénix.*

Un oiseau, de l'ouest, arrive à tire-d'aile  
Vers les beaux pays du levant,  
Vers ces jardins de l'orient  
Où croissent les fruits d'or, où fleurit l'asphodèle,  
Où le palmier bruit parmi de fraîches eaux ;  
Et voici la chanson du merveilleux oiseau :  
« Elle l'aime ! elle l'aime !  
Son petit cœur est touché.  
Le portrait de l'ami dans ce cœur est caché  
Sans qu'elle s'en doute elle-même.  
Mais, quand elle rêve, la nuit,  
Elle baise ses mains, le conjure, le prie ;  
Il est même un nom qu'elle crie,  
Et celui qu'elle appelle ainsi tout haut, c'est lui.  
Alors son cri l'éveille et son trouble est extrême :  
Elle l'aime ! Elle l'aime ! »

Assis auprès du mât, sur le pont du vaisseau,  
J'écoutais la chanson du merveilleux oiseau,  
Et les vagues, avec de l'écume à leur crête,  
Comme des chevaux verts aux crinières d'argent,  
Bondissaient ; nos marins, familiers des tempêtes,  
Hardis enfants d'Héligoland,

Tels des cygnes ouvrant leurs ailes au zéphyre,  
 Avaient ouvert au vent les voiles du navire.  
 Quelques vapeurs flottaient en l'azur éternel ;  
 Dans les eaux, le soleil, cette rose du ciel,  
 Se mirait ; et mon cœur, la mer et le ciel même,  
 En écho répétaient : « Elle l'aime ! elle l'aime ! »

IX. — *Mal de Mer.*

Les nuages gris de l'après-midi,  
 Dans leur vol, pesamment, surplombent la mer  
 Et notre vaisseau, d'un élan hardi, [grise,  
 Cingle à travers le flot qui, sur ses flancs, se brise.

Je suis au pied du mât, en proie au mal de mer  
 Et, sur moi, je me livre à des pensers amers,  
 Pensers aussi vieux que le monde,  
 Pensers que déjà Loth, en son âme profonde,  
 Agitait quand, après avoir pris du bon temps,  
 Il devint malheureux au déclin de ses ans.  
 Je rêve aussi parfois à de vieilles histoires :  
 Comment les pèlerins croisés du temps jadis,  
 Quand le vent furieux heurtait les vagues noires,  
 Avaient recours à toi, Vierge du paradis ;

Comment les hauts barons, au sein de la tour-  
S'ils étaient pris du mal de cœur, [mente,  
Sur leurs lèvres pressaient le gant consolateur  
De leur châtelaine charmante.  
Moi, je n'ai qu'un hareng, consolateur amer,  
Alors qu'on souffre comme un chien du mal de mer.

Et, cependant, contre vent et marée  
Notre vaisseau poursuit son combat incessant.  
Sa poupe est, quelquefois, comme un cheval, cabrée  
Et son gouvernail crie avec un bruit grinçant.  
D'autres fois, de la proue, il s'élançe dans l'onde  
D'une chute profonde,  
Et d'autres fois enfin, tel un corps las d'amour,  
Il se laisse porter sur le sein de la houle,  
Dont la grande voix gronde et roule  
Comme un roulement de tambour,  
Parmi le flot qui bout et fume  
Et vient m'éclabousser de ses paquets d'écume.

Oh ! ce tangage ! oh ! ce roulis perpétuel !  
C'est en vain que mes yeux, parmi les vagues hautes,  
Cherchent à distinguer, Allemagne, tes côtes :  
Hélas ! Je ne vois rien que la mer et le ciel.

Lorsque la pluie a traversé sa houppelande,  
Le voyageur aspire au bol de thé bien chaud :  
Ainsi, je t'appelle bien haut  
De tous mes vœux, ô patrie allemande.  
Qu'importe que ton sol reste toujours couvert  
De hussards, de sottise et d'exécrables vers,  
De brochures où tant d'ineptie est enclose,  
De tant de pauvretés indignes de pardon,  
Que les zèbres mangent des roses  
Pour pitance, au lieu de chardons ;  
Que les singes, parce qu'ils sont de haut lignage,  
Se croient supérieurs au reste du bétail ;  
Que les représentants consacrent leur travail  
A savoir si le ver appartient au fromage,  
Tandis qu'on foule aux pieds la justice et le droit :  
Quand tout cela devrait n'avoir jamais de terme,  
Pourtant je languis après toi,  
Puisque tu me rendras, du moins, la terre ferme.

X. — *Le Port.*

Heureux qui rentre au port, à l'abri des tempêtes,  
Et qui, loin désormais des périls de la mer,  
Peut se chauffer les pieds et reposer sa tête  
Au bon gîte qu'à Brème on nomme *Rathskeller*.



Avec quelle gaieté l'univers se reflète  
Dans le vin qui remplit le cristal d'un rœmer !  
Comme ce microcosme est exquis à humer !  
Comme son flot vermeil chatouille la luelle !  
Dans mon rœmer je vois le passé, le présent,  
Grecs, Turcs, Hegel et Gans, grands hommes im-  
[posants,  
Des casernes, des bois où luisent des oranges,  
Berlin, Schilda, Tunis, Hambourg, que sais-je  
[encor !  
Je vois surtout ma mie et son visage d'ange,  
Auquel le vin du Rhin fait une gloire d'or.

Qu'elle est belle, ma mie ! elle est comme une rose ;  
Non pas la rose de Schira  
Qu'aima le rossignol et qu'Hafiz célébra,  
Ni celle que Sâron, la sainte, voit éclore :  
Elle est comme la rose, orgueil du *Rathskeller*,  
A qui le temps donne un éclat toujours plus clair,  
Une odeur plus douce et plus forte,  
Et qui verse à mon cœur un trouble singulier,  
Si pénétrant que, sans l'aide du sommelier,  
Ivre, je tomberais sur le seuil de la porte.

Homme excellent, ce sommelier ! en vrais amis,  
Et, fraternellement, l'un près de l'autre assis,

Noustraitions, en buvant, des choses les plus hautes,  
 Nous nous attendrissions et pleurions côte à côte !  
 A la foi de l'amour c'est lui qui m'a rendu :

C'est par lui qu'aux méchants poètes  
 Enfin j'ai pardonné (pour moi-même ainsi faites !)  
 Et qu'à mes ennemis les plus cruels j'ai bu.  
 C'est par lui que je fus admis au sanctuaire  
 Où siègent douze grands tonneaux,  
 Loin du profane et du vulgaire ;  
 Et ces douze apôtres nouveaux,  
 Sans parler, prêchent leurs fidèles  
 En une langue universelle.

Oui, des saints, en voilà, des vrais ! d'extérieur  
 Simple, en robe de bois ; au dedans, magnifiques  
 Et brillants de plus de splendeur  
 Qu'au temple d'Iaveh la troupe lévitique,  
 Plus somptueux, plus reluisants  
 Que les trabans d'Hérode et que ses courtisans.  
 Ainsi Notre-Seigneur Jésus passe sa vie,  
 — Je l'ai toujours dit à chacun —  
 Non parmi les gens du commun,  
 Mais au milieu de la meilleure compagnie.

Les palmiers de Béthel s'inclinent sur mon front.  
Que de senteurs délicieuses je respire !  
Alleluia ! Hébron me parfume de myrrhe !  
Le Jourdain, d'allégresse, a frémi jusqu'au fond.  
D'allégresse, à son tour, mon âme aussi chancelle,  
Tant qu'enfin le bon sommelier,  
Me voyant chanceler comme elle,  
M'emporte sur son dos en haut de l'escalier.

Regarde, sommelier du *Rathskeller* : les anges  
Se sont rangés en chœur sur les toits des maisons,  
Chantant à pleins gosiers de bachiques chansons,  
Que n'ouïrent jamais les célestes phalanges.  
Et, dans le ciel, l'ardent soleil  
N'est rien de plus qu'un nez vermeil :  
C'est le nez de l'esprit du monde.  
Autour de ce nez flamboyant,  
Énorme rubis rougeoyant,  
Les astres, en goguette, évoluent à la ronde.

XI. — *Épilogue.*

Ainsi que les épis croissent dans les guérets,  
Ainsi, dans les esprits, mûrissent les pensées ;  
Mais celles du poète, ardentes et pressées,  
Sont comme des coquelicots et des bleuets.

Bleuets, coquelicots, vous semblez inutile  
Au rude paysan, quand il fait la moisson  
Et les rustres, armés de leurs fléaux agiles,  
Vous broient avec dédain en sifflant leur chanson ;  
Bien plus, le promeneur dont vous charmez la vue  
Trouve après tout votre beauté très superflue.

Mais vous êtes cueillis avec empressement  
Par la fille des champs ; vous êtes sa couronne.  
Et, sans d'autres atours que ce frais ornement,  
Elle court vers le bal où le fifre résonne,  
A moins qu'ayant au cœur son amoureux secret  
Elle n'aille plutôt vers l'ombrage discret :  
Car la voix de l'aimé l'attire plus encore  
Que le violon tendre et le fifre sonore.





NOUVEAU PRINTEMPS

(1831)

*Prologue.*

Dans les cabinets de peinture  
On voit parfois un chevalier  
Qui, revêtu de son armure,  
A saisi lance et bouclier.

Mais un essaim d'Amours se joue  
De l'héroïque batailleur :  
Ils l'enchaînent avec des fleurs  
Et narguent sa terrible moue.

De même, épris d'une beauté,  
Je demeure dans ses entraves,  
Quand d'autres vont combattre en braves  
Le combat de la Liberté.

Sous un arbre blanc de frimas  
J'écoute siffler l'âpre bise ;  
Le ciel est froid, le ciel est bas  
Et noyé dans la brume grise.

Les prés, les bois, jadis si verts,  
On dirait que la mort y passe ; —  
Autour de moi, dans moi, l'hiver ;  
Mon cœur est froid comme la glace.

Soudain se mettent à pleuvoir  
Des flocons blancs : « L'arbre, pensè-je,  
Verse de son branchage noir  
Cette froide poudre de neige ».

Mais non ; je sens, plein d'un émoi  
Joyeux, que, la blanche poussière,  
C'est une haleine printanière  
Qui la répand autour de moi.

O délicieuse merveille !  
Mai vient chasser les jours pleureurs ;  
La neige s'est changée en fleurs  
Et mon cœur à l'amour s'éveille.

## 2

Prise d'un frisson virginal,  
La forêt bourgeonne et verdoie ;  
Le jeune soleil, avec joie,  
Sourit au jeune floral.

Moi, j'écoute, au tomber du jour,  
Rossignol, pleurer ta musique : —  
Divinement mélancolique,  
Toute ta chanson n'est qu'amour.

## 3

Les yeux de la nuit printanière  
Ont un regard consolateur  
Et, si cruel pour moi naguère,  
L'amour me convie au bonheur.

Tandis que le rossignol chante  
Dans les branches du vert tilleul,  
Mon âme quitte son linceul  
Et s'épanouit, frémissante.

## 4

J'aime une fleur. Laquelle? je l'ignore  
Et voilà qui fait ma douleur.  
Dans tout calice où vient pleurer l'aurore,  
Je regarde et je cherche un cœur.



L'heure est venue où chaque fleur se pâme ;  
Le rossignol chante et se plaint ;  
Je cherche une âme où, comme dans mon âme,  
Passe et vibre un trouble divin.

O rossignol, j'entends ta mélodie  
Et je peux la comprendre aussi :  
Car nous avons même mélancolie  
Tous les deux, et même souci.

## 5

Mai, le doux mois, est de retour :  
Les arbres, les plantes fleurissent,  
Et, dans l'azur léger du jour,  
De beaux nuages roses glissent.

Le rossignol dit sa chanson,  
Caché sous la verte feuillée ;  
Les agneaux aux blanches toisons  
S'ébattent dans l'herbe mouillée.

Pour moi, point de chants, point d'ébats ;  
Le cœur tout gonflé de ma peine,  
Au son d'une cloche lointaine,  
Je rêve... A quoi ? Je ne sais pas.

## 6

Tout au fond de mon cœur, j'entends  
Une musique douce et basse :  
Allons, ô chanson de printemps,  
Prends l'essor à travers l'espace ;

Envole-toi hors de mon cœur,  
Et va-t'en vers les fleurs écloses  
Porter à la divine rose  
Mon hommage d'adorateur.

## 7

Le papillon, de la rose amoureux,  
Mille fois voltige autour d'elle,  
Tandis que, dans l'air lumineux,  
Un rais d'or caresse son aile.

Je voudrais pourtant bien savoir  
De qui la rose est amoureuse.  
Est-ce du rossignol à la chanson charmeuse ?  
Est-ce de l'étoile du soir ?

C'est un secret ; la rose à nul ne le dévoile ;  
Mais, moi, j'aime d'amour pareil  
Rose, papillon, rayon de soleil,  
Rossignol et muette étoile.

## 8

Parmi la verdure nouvelle,  
Dans tous les nids chantent des voix :  
Quel est le maître de chapelle  
Qui conduit le chœur dans les bois ?  
Est-ce le vanneau qui se donne,  
En clignant, un air important,  
Ou bien serait-ce le pédant  
Qui rythme un « coucou » monotone ?  
Ou la cigogne ? Dirait-on  
Pas que sa patte qui cliquette  
Par un dessein exprès fut faite  
Pour diriger un orphéon ?

Non ; ce n'est pas dans la verdure  
 Qu'est le chef d'orchestre des bois :  
 Il bat en mon cœur la mesure  
 Et se nomme l'Amour, je crois.



« Au commencement fut le rossignol  
 Et *tzukut, tzukut!* il chanta le Verbe.  
 Tandis qu'il chantait, on vit sur le sol  
 Éclorre les fleurs et verdoyer l'herbe.

D'un grand coup de bec il s'ouvrit le cœur ;  
 Le sang qui jaillit hors de sa poitrine  
 Fit naître soudain un rosier en fleurs ;  
 Et, lui, célébra la rose divine.

Et le rossignol est le Rédempteur ;  
 Si les oisillons, que le bois abrite,  
 Un jour n'entendaient plus le doux chanteur,  
 Ils mourraient ; la forêt serait détruite ».

A son moinilleau telle est la façon  
 Dont le vieux moineau conte la genèse.  
 La moinille, au nid tapie à son aise,  
 De *pieu! pieu!* fréquents coupe la leçon.



Moinille et moineau sont un bon ménage :  
Tandis qu'elle couve ou tient la maison,  
Lui, pour occuper ses loisirs en sage,  
Fait le catéchisme à son rejeton.

## 10

Après une nuit douce et tiède,  
Toutes les fleurs s'ouvrent au jour,  
Et j'ai peur que mon cœur ne cède  
A l'attrait d'un nouvel amour.

Quelle est, entre ces fleurs exquises,  
Celle par qui je serai pris ?  
Le rossignol, je crois, m'avise  
D'avoir à me garder du lys.

## 11

Le danger presse ; on sonne le tocsin ;  
Hélas ! c'est fait de ma pauvre cervelle :  
Le printemps et les beaux yeux d'une belle  
Ont contre moi formé de noirs desseins.

Oui, le printemps et les yeux d'une belle  
Se sont ligués pour me prendre en leurs rets ;  
Dans le complot, avec eux, sont entrés  
Le rossignol et la rose nouvelle.

## 12

Ah ! je voudrais pleurer, pleurer des pleurs d'amour,  
Pleurs d'amertume et de délice,  
Et, plus s'en va le temps, plus je tremble qu'un jour  
Enfin mon vœu ne s'accomplisse.

Oui, je le sens, l'amour, ce douloureux plaisir,  
L'amour, cette douce torture,  
Pénètre dans mon cœur et rouvre ma blessure  
Avant qu'elle n'ait pu guérir.

## 13

Les doux yeux bleus du mois de mai  
Me regardent dans la prairie :  
Ces violettes, pour ma mie,  
J'en fais un bouquet embaumé.

Et, tout en faisant mon bouquet,  
Je m'aperçois que mes pensées  
A tout venant sont retracées  
Par le rossignol indiscret.

Il chante tout ce que je pense,  
Et, tout entière, la forêt  
Mise ainsi dans la confidence,  
Sait quel est mon tendre secret.

## 14

Si près de moi lorsque tu passes,  
Ta robe vient à m'effleurer,  
Mon cœur se prend à palpiter :  
Je veux me lancer sur tes traces.

Mais, si tu te tournes vers moi  
Et si tu me regardes, ivre  
D'un trouble où se mêle l'effroi,  
Je tremble et n'ose plus te suivre.

## 15

L'astre des nuits suit d'un regard  
De désir ardent et timide  
La svelte fleur du nénuphar  
Qui rêve sur le lac limpide.

La fleur se penche sur les eaux,  
Confuse, mais, à l'instant même,  
Elle voit parmi les roseaux  
Son amant à la face blême.

## 16

Si tu n'as pas mauvaise vue,  
Si tu sais lire à livre ouvert,  
Tu peux voir que dans tous mes vers  
Passe et repasse une inconnue ;

Si tu n'as pas l'oreille dure,  
Tu peux y distinguer sa voix,  
Qui, plaintive ou joyeuse, est pure  
Comme une source dans les bois ;



Et, cette voix, si tu l'écoutes,  
Comme moi, pris par son attrait,  
Bientôt tu te perdras sans doute,  
Rêvant d'amour, par la forêt.

## 17

Pourquoi vaguer ainsi, la nuit, fol amoureux ?  
Ton amour, chez les fleurs, fait un scandale affreux :  
    Il effare les violettes,  
La rose en a rougi de pudique rougeur,  
Le lys en a pâli de candide pâleur ;  
    Les moins prudes sont inquiètes.

— Bonne lune, il est vrai, je me suis mal conduit  
Et j'eus tort de troubler le calme de la nuit.

    Mais les fleurs sont bégueule engeance :  
Elles m'ont épié — pouvais-je le savoir ? —  
Pendant que je faisais aux étoiles du soir  
    Mon amoureuse confidence.

## 18

Quand tes yeux bleus avec douceur  
Se reposent sur moi, ma chère,  
Je deviens soudain si rêveur  
Que je ne sais plus que me taire.

Oui, tes yeux bleus, tes si beaux yeux  
Occupent toute ma pensée  
Et mon âme est comme enfoncée  
Dans un gouffre de rêves bleus.

## 19

Donc me voici pris encore une fois ;  
Ma rancœur d'hier, il n'en est plus trace ;  
Une langueur exquise la remplace  
Depuis le retour de mai, le doux mois.

L'allée où, paré, passe le beau monde,  
De nouveau me voit aller et venir  
Et faire le guet pour y découvrir  
Le chapeau fleuri que porte ma blonde.

Encore une fois, j'attends anxieux,  
Sur le pont du Rhin, tant que le jour dure,  
L'heure où ma beauté, passant en voiture,  
Sur moi voudra bien abaisser les yeux....

Plongé tout entier dans ma rêverie,  
Encore une fois au bois je me perds ;  
Les merles, blottis dans les buissons verts,  
Spectateurs narquois, sifflent ma folie.

## 20

La rose embaume l'air. Mais sait-elle, la rose,  
L'odeur qu'elle répand ? Le rossignol sait-il  
Que sa chanson, sanglot harmonieux, nous cause  
Un trouble douloureux, émouvant et subtil ?

Je ne sais. Mais le vrai souvent attriste et blesse.  
Donc, rose et rossignol n'éprouveraient-ils rien  
De ce qui nous émeut, il serait encor bien  
De les croire animés de l'humaine tendresse.

## 21

C'est que je t'aime, hélas! si je t'évite  
Et fuis tes yeux.... Ne va pas m'en vouloir.  
Tes yeux si beaux, comment pourraient-ils voir,  
Sans se moquer, ma mine déconfite?

C'est que je t'aime, hélas! si, le teint noir,  
Les traits tirés et la face amaigrie,  
Je deviens laid à faire peur. Ma mie,  
Je te fuis donc... Ne va pas m'en vouloir.

## 22

Je vais errant parmi les fleurs  
Et je crois fleurir avec elles;  
Dans mon ivresse de rêveur,  
Presque à chaque pas je chancelle.

Je suis grisé de désirs fous....  
Ah! retiens ton amant, ma blonde,  
Sinon, je tombe à tes genoux,  
Et le jardin est plein de monde.



## 23

Pâle image, sur l'eau mobile  
La lune tremblote et frémit ;  
Mais l'astre lui-même, tranquille,  
Resplendit au front de la nuit.

Ainsi, ma belle, heureuse et sage,  
Tu vis avec sérénité,  
Et c'est seulement ton image  
Qui tremble en mon cœur agité.

## 24

Nos cœurs, l'un vers l'autre poussés,  
Ont conclu la sainte alliance ;  
Et, l'un contre l'autre pressés,  
Ils ont battu d'intelligence.

Mais la rose que, sur ton cœur,  
Tu portais, est morte, victime  
— Tout n'est ainsi qu'heur et malheur —  
De notre entente trop intime

## 25

Dites-moi qui, jadis, inventa les horloges  
Et distribua l'heure en ses diverses loges.  
— C'était un homme froid : durant les nuits d'hiver,  
Il écoutait trotter les souris familières  
Et, dans son vieux logis, les poutres centenaires  
Grincer au rongement monotone du ver.

Dites-moi qui, jadis, inventa la caresse.  
— Celui-la fut un homme enivré de jeunesse,  
Dont les lèvres brûlaient de désirs infinis.  
C'était quand le printemps reverdissait la terre,  
Lorsque les fleurs s'ouvraient à la jeune lumière  
Et que tous les oiseaux chantaient au bord des nids.

## 26

Comme ils embaument, les œillets !  
Essaim d'or, comme les étoiles,  
Tandis que la nuit tend ses voiles,  
Fourmillent aux cieux violets !

Sur le fond sombre de l'allée  
La villa se détache et luit ;  
La porte s'ouvre et, dans la nuit,  
J'entends la voix de mon aimée.

Elle arrive... Pleurs de bonheur !  
Timide étreinte ! Heure charmante !  
Les jeunes roses, de langueur,  
Pâment et le rossignol chante.

## 27

Ai-je pas déjà rêvé ce bonheur ?  
Ai-je pas goûté la même tendresse ?  
Les mêmes bosquets et les mêmes fleurs  
Ne virent-ils pas les mêmes caresses ?

Tout comme autrefois, témoin curieux,  
La lune se glisse à travers les arbres,  
Tandis que des dieux et héros de marbre,  
Graves et muets, veillent sur nos jeux.

Hélas ! déjà pris bien des fois au piège,  
Je sais trop comment finit ce bonheur,

Comment vient un jour où la froide neige,  
Couvre d'un linceul notre âme et les fleurs.

Eh ! oui, l'on se quitte et puis l'on s'oublie ;  
Le temps fait son œuvre et, glaçant les cœurs,  
Il éteint à tout jamais cette ardeur  
Qui brûle aujourd'hui nos lèvres unies.

## 28

Les baisers ravis en cachette,  
Les baisers dans l'ombre rendus  
Ont une saveur qui me jette  
Hors de moi, le cœur éperdu.

Par de beaux souvenirs bercée  
Et des espoirs encor plus beaux,  
L'âme, en goûtant l'heure passée,  
S'élance vers des jours nouveaux.

Mais de tels pensers, c'est un leurre,  
Comme il vaudrait mieux s'embrasser !  
Non, chère âme, mais plutôt pleure.  
Il n'est rien si doux que pleurer.



## 29

Une fois, était un vieux roi ;  
Son cœur était las et sa tête grise ;  
Et le vieux roi regut la foi  
D'une jeune femme, à l'église.

Une fois, était un beau page ;  
Sa tête était blonde et son cœur ardent.  
La jeune reine à cet enfant  
Fit porter sa traîne à ramage.

Ce conte est bien connu... Qu'importe ?  
Le sens en est tendre et si douloureux....  
Reine et page sont morts tous deux  
De s'aimer d'une amour trop forte.

## 30

En ma mémoire ont refléuri  
Des images longtemps fanées...  
Mais qu'a donc ta voix, mon aimée,  
Qui me fait tressaillir ainsi ?

Ne dis pas : « je t'aime », maîtresse ;  
Car je sais trop bien qu'ici-bas  
Clair printemps et belle tendresse  
Sont vite déflorés, hélas !

Ne dis pas : « je t'aime » ; muette,  
Baise mes lèvres et souris,  
Si demain matin ton poète  
Te montre ces lilas flétris

## 31

Par le clair de lune enivré,  
Le tilleul pâme ; à la vèprée.  
Le rossignol enamouré  
Dit sa chanson dans la feuillée.

« Veux-tu pas t'asseoir, mon amant,  
Sous ce tilleul, parmi la mousse ?  
Vois : sous la lune, mollement  
Elle luit, et semble plus douce.

Cet arbre est cher aux amoureux ;  
Sa feuille comme un cœur est faite ;

Et voilà pourquoi, deux à deux,  
Ils y cherchent une retraite.

Mais tu souris, comme perdu  
Aux détours de ta rêverie.  
Parle, ami, dis-moi, que veux-tu,  
Quel est donc ton rêve? — Ah! ma mie,

Tu veux connaître mes souhaits :  
Eh ! bien, je voudrais — le dirai-je ? —  
Que vînt l'âpre hiver, je voudrais  
Voir tomber dru la froide neige ;

Et tous deux, bien emmitoufflés,  
Sur les lacs glacés, par la plaine,  
Dans un traîneau bariolé  
Nous glisserions à perdre haleine.

## 32

Les Elfes mènent dans le bois  
Leur chevauchée, au clair de lune ;  
Cors et clochettes à la fois  
Retentissent dans la nuit brune ;

Et leurs petits chevaux tout blancs,  
Avec leurs ramures dorées,  
Volent en rapides élans :  
Tels des cygnes dans les nuées.

Au galop passant à son tour,  
J'ai vu me sourire leur reine :  
Est-ce un salut à mon amour,  
Ou l'avis d'une mort prochaine?

## 33

Je t'envoie, au matin, les pâles violettes  
Que, pour toi, je cueillis au bois, dès mon réveil ;  
Et quand le crépuscule est venu, je t'apprête  
Roses, œillets mêlés, un beau bouquet vermeil.

Et ces fleurs ont un sens symbolique, ma belle.  
Si tu le veux savoir, chaque bouquet te dit :  
Pendant le jour, sois-moi fidèle,  
Aime-moi bien, pendant la nuit.



## 34

Le pli, que de toi j'ai reçu,  
Ne trouble pas trop mon repos :  
Tu ne veux plus m'aimer, dis-tu ;  
Mais tu le dis en longs propos.

Douze pages ! texte serré !  
C'est un manuscrit en petit.  
Pour signifier un congé,  
Jamais on n'en a tant écrit.

## 35

Ne crains pas qu'il soit ébruité,  
Notre cher amour, par le monde.  
Bien que, pour louer ta beauté,  
Ma bouche en mots fleuris abonde,

Sous cet entassement de fleurs,  
De roses et de violettes,  
Se cache brûlante, secrète,  
Dérobée aux yeux, mon ardeur.

Une étincelle l'a trahie ?  
Point. Car le monde curieux  
Ne croit jamais à ces beaux feux  
Ce n'est pour lui que poésie.

## 36

En mon cœur, la chanson ailée  
Du printemps chante jour et nuit ;  
L'écho de la verte vallée  
Jusqu'en mon rêve retentit.

Les oiseaux ont la voix plus douce  
Qui peuplent ce rêve enchanteur ;  
Il sort une plus fine odeur  
Des fleurettes et de la mousse.

Les roses ont plus de beauté,  
D'une gloire d'or entourées,  
Ainsi que les têtes sacrées  
Dans les tableaux de sainteté.

Moi-même, par métamorphose,  
En rossignol étant mué,  
Je chante à gosier déployé  
Des chansons plus douces aux roses.

Et je rêve ainsi jusqu'au jour  
Où, quand le soleil va paraître,  
Les vrais rossignols à leur tour  
Viennent chanter sous ma fenêtre.

## 37

Les étoiles, glissant de leurs petits pieds d'or  
Doucement et comme inquiètes,  
Respectent le sommeil de la terre qui dort  
Au sein des ténèbres muettes.

Dans le bois, chaque feuille écoute longuement  
Le silence de la nuit sombre,  
Tandis que la montagne, assoupie et rêvant,  
Semble étendre son long bras d'ombre.

Mais j'entends un appel. D'où vient donc cette voix  
Par qui mon âme est remuée?  
Est-ce vous qui parlez ainsi, ma bien-aimée?  
N'est-ce qu'un oiseau dans les bois?

## 38

Oh! que ce printemps est mélancolique!  
Les fleurs portent comme un poids de langueur,  
Et le rossignol met dans sa musique  
Un je ne sais quoi qui serre le cœur.

Ne ris pas, ô ma belle, je t'en prie ;  
Ne ris pas ainsi d'un rire joyeux,  
Mais pleure plutôt ; ma lèvre ravie  
Boira d'un baiser les pleurs de tes yeux.

## 39

Encore une fois il faut m'arracher  
Au cœur que j'aimai d'une amour si pleine ;  
Encore une fois mon destin m'entraîne.  
Ah! si je pouvais ici m'attacher!



Au pas des chevaux le pont tremble et gronde  
Sur le fleuve qui coule triste et noir.  
C'en est fait... Je pars pour ne plus revoir  
Celle que j'aimai d'une amour profonde.

Et la lune, au ciel, voyant ma douleur,  
Semble se vouloir voiler d'un nuage.  
Chérie, adieu donc! Au lointain voyage,  
En tous lieux, pour toi fleurira mon cœur.

## 40

Nos beaux désirs d'amour fleurissent,  
Puis un instant vient les flétrir ;  
Ils fleurissent et se flétrissent  
Jusqu'au jour où tout doit finir.

Je le sais... Cette expérience  
Corrompt pour moi toute douceur ;  
Et voilà la triste science  
Qui blesse et fait saigner mon cœur,

## 41

Comme un visage de vieillard  
Qu'une barbe grise embroussaille,  
Le ciel se voile en la grisaille  
Des nuages et du brouillard.

Éteinte la claire lumière !  
Et ce ciel bas et sans rayons  
A flétri les fleurs et fait taire  
En mon âme amour et chansons.

## 42

Le cœur glacé, l'esprit plein de mornes pensers,  
Je trouve demi-mort ce monde où je voyage  
Et dont la pâle automne, au moment de passer,  
Enveloppe d'un froid linceul les paysages.

Les feuillages jaunis, dépouillés peu à peu,  
Tombent et tristement s'en vont joncher la terre ;  
Une humide vapeur monte de la bruyère,  
Et pour mettre le comble à mon marasme, il pleut.

## 43

Comme un rêve noir, le brouillard de l'automne  
Flotte tristement sur le mont et le val,  
Sous le vent du Nord, le bois se découronne ;  
Les troncs dépouillés ont pris un air spectral.

Mais un arbre encor, parmi la forêt nue,  
Est resté feuillu. Triste et silencieux,  
Il paraît nourri par des pleurs douloureux  
Et l'on doute si son feuillage remue.

Mon cœur est en deuil comme ce paysage  
Et l'arbre qui, seul, comme pendant l'été  
Est demeuré vert, me semble votre image,  
Madame. vous dont rien n'atteint la beauté.

## 44

Ciel grisâtre, ciel terne, ciel vulgaire !  
Et vulgaire aussi la gauche cité  
Qui, complaisamment, mire en la rivière  
La laideur de ses logis reflétés ;

Grotesques bourgeois qu'un rhume enchifrène,  
Mouchant leurs longs nez avec gravité ;  
Parvenus à mine insolente et vaine,  
Et cagots louchant avec fausseté.

O brillant Midi, de quel cœur j'adore  
Ton azur et la beauté de tes Dieux,  
Quand je suis forcé de revoir encore  
Ces gens si vilains et ce ciel affreux.

FIN



## TABLE DES MATIÈRES

---

Jeunes souffrances.....	1
Intermezzo lyrique.....	53
Le Retour.....	99
Le Voyage du Hartz.....	171
La Mer du Nord.....	189
Nouveau Printemps.....	241

LES  
GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE

LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS  
DE NOTRE LITTÉRATURE

Notre siècle a eu, dès son début, et léguera au siècle prochain un goût profond pour les recherches historiques. Il s'y est livré avec une ardeur, une méthode et un succès que les âges antérieurs n'avaient pas connus. L'histoire du globe et de ses habitants a été refaite en entier; la pioche de l'archéologue a rendu à la lumière les os des guerriers de Mycènes et le propre visage de Sésostris. Les ruines expliquées, les hiéroglyphes traduits ont permis de reconstituer l'existence des illustres morts, parfois de pénétrer jusque dans leur âme.

Avec une passion plus intense encore, parce qu'elle était mêlée de tendresse, notre siècle s'est appliqué à faire revivre les grands écrivains de toutes les littératures, dépositaires du génie des nations, interprètes de la pensée des peuples. Il n'a pas manqué en France d'érudits pour s'occuper de cette tâche; on a publié les œuvres et débrouillé la biographie de ces hommes fameux que nous chérissons comme des ancêtres et qui ont contribué, plus même que les princes et les capitaines, à la formation de la France moderne, pour ne pas dire du monde moderne,

Car c'est là une de nos gloires, l'œuvre de la France a été accomplie moins par les armes que par la pensée, et l'action de notre pays sur le monde a toujours été indépendante de ses triomphes militaires : on l'a vue prépondérante aux heures les plus douloureuses de l'histoire nationale. C'est pourquoi les maîtres esprits de notre littérature intéressent non seulement leurs descendants directs, mais encore une nombreuse postérité européenne éparse au delà des frontières.

Beaucoup d'ouvrages, dont toutes ces raisons justifient du reste la publication, ont donc été consacrés aux grands écrivains français. Et cependant ces génies puissants et charmants ont-ils dans le monde la place qui leur est due? Nullement, et pas même en France.

Nous sommes habitués maintenant à ce que toute chose soit aisée; on a clarifié les grammaires et les sciences comme on a simplifié les voyages; l'impossible d'hier est devenu l'usuel d'aujourd'hui. C'est pourquoi, souvent, les anciens traités de littérature nous rebutent et les éditions complètes ne nous attirent point : ils conviennent pour les heures d'étude qui sont rares en dehors des occupations obligatoires, mais non pour les heures de repos qui sont plus fréquentes. Aussi, les œuvres des grands hommes complètes et intactes, immobiles comme des portraits de famille, vénérées, mais rarement contemplées, restent dans leur bel alignement sur les hauts rayons des bibliothèques.

On les aime et on les néglige. Ces grands hommes

Car c'est là une de nos gloires, l'œuvre de la France a été accomplie moins par les armes que par la pensée, et l'action de notre pays sur le monde a toujours été indépendante de ses triomphes militaires : on l'a vue prépondérante aux heures les plus douloureuses de l'histoire nationale. C'est pourquoi les maîtres esprits de notre littérature intéressent non seulement leurs descendants directs, mais encore une nombreuse postérité européenne éparse au delà des frontières.

Beaucoup d'ouvrages, dont toutes ces raisons justifient du reste la publication, ont donc été consacrés aux grands écrivains français. Et cependant ces génies puissants et charmants ont-ils dans le monde la place qui leur est due? Nullement, et pas même en France.

Nous sommes habitués maintenant à ce que toute chose soit aisée; on a clarifié les grammaires et les sciences comme on a simplifié les voyages; l'impossible d'hier est devenu l'usuel d'aujourd'hui. C'est pourquoi, souvent, les anciens traités de littérature nous rebutent et les éditions complètes ne nous attirent point : ils conviennent pour les heures d'étude qui sont rares en dehors des occupations obligatoires, mais non pour les heures de repos qui sont plus fréquentes. Aussi, les œuvres des grands hommes complètes et intactes, immobiles comme des portraits de famille, vénérées, mais rarement contemplées, restent dans leur bel alignement sur les hauts rayons des bibliothèques.

On les aime et on les néglige. Ces grands hommes



semblent trop lointains, trop différents, trop savants trop inaccessibles. L'idée de l'édition en beaucoup de volumes, des notes qui détourneront le regard, l'appareil scientifique qui les entoure, peut-être le vague souvenir du collège, de l'étude classique, du devoir juvénile, oppriment l'esprit; et l'heure qui s'ouvrait vide s'est déjà enfuie; et l'on s'habitue ainsi à laisser à part nos vieux auteurs, majestés muettes, sans rechercher leur conversation familière.

L'objet de la présente collection est de ramener près du foyer ces grands hommes logés dans des temples qu'on ne visite pas assez, et de rétablir entre les descendants et les ancêtres l'union d'idées et de propos qui, seule, peut assurer, malgré les changements que le temps impose, l'intègre conservation du génie national. On trouvera dans les volumes en cours de publication des renseignements précis sur la vie, l'œuvre et l'influence de chacun des écrivains qui ont marqué dans la littérature universelle ou qui représentent un côté original de l'esprit français. Les livres sont courts, le prix en est faible; ils sont ainsi à la portée de tous. Ils sont conformes, pour le format, le papier et l'impression, au spécimen que le lecteur a sous les yeux. Ils donnent, sur les points douteux, le dernier état de la science, et par là ils peuvent être utiles même aux spécialistes. Enfin une reproduction exacte d'un portrait authentique permet aux lecteurs de faire, en quelque manière, la connaissance physique de nos grands écrivains.

En somme, rappeler leur rôle, aujourd'hui mieux

connu grâce aux recherches de l'érudition, fortifier leur action sur le temps présent, resserrer les liens et ranimer la tendresse qui nous unissent à notre passé littéraire; par la contemplation de ce passé, donner foi dans l'avenir et faire taire, s'il est possible, les dolentes voix des découragés : tel est notre objet principal. Nous croyons aussi que cette collection aura plusieurs autres avantages. Il est bon que chaque génération établisse le bilan des richesses qu'elle a trouvées dans l'héritage des ancêtres, elle apprend ainsi à en faire meilleur usage; de plus, elle se résume, se dévoile, se fait connaître elle-même par ses jugements. Utile pour la reconstitution du passé, cette collection le sera donc peut-être encore pour la connaissance du présent.

J. J. JUSSERAND.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES  
GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES

SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE  
DES PRINCIPAUX AUTEURS DE NOTRE LITTÉRATURE

Chaque volume in-16, orné d'un portrait en héliogravure, broché. 2 fr.

LISTE DANS L'ORDRE DE LA PUBLICATION

DES 53 VOLUMES PARUS

<p><b>VICTOR COUSIN</b> par M. JULES SIMON de l'Académie française.</p>	<p><b>D'ALEMBERT</b> par M. JOSEPH BERTRAND de l'Académie française, secr. perpétuel de l'Acad. des sciences.</p>
<p><b>MADAME DE SÉVIGNÉ</b> par M. GASTON BOISSIER secrétaire perpétuel de l'Acad. française.</p>	<p><b>VAUVENARGUES</b> par M. MAURICE PALÉOLOGUE.</p>
<p><b>MONTESQUIEU</b> par M. ALBERT SOREL de l'Académie française.</p>	<p><b>MADAME DE STAEL</b> par M. ALBERT SOREL de l'Académie française.</p>
<p><b>GEORGE SAND</b> par M. E. CARO de l'Académie française</p>	<p><b>THÉOPHILE GAUTIER</b> par M. MAXIME DU CAMP de l'Académie française.</p>

**TURGOT**

par M. LÉON SAY  
de l'Académie française.

**THIERS**

par M. P. DE RÉMUSAT  
sénateur, de l'Institut.

**BERNARDIN DE S'-PIERRE**

par M. ARVÈDE BARINE.

**MADAME DE LAFAYETTE**

par M. le comte d'HAUSSONVILLE  
de l'Académie française.

**MIRABEAU**

par M. EDMOND ROUSSE  
de l'Académie française.

**RUTEBEUF**

par M. CLÉDAT  
professeur de Faculté.

**STENDHAL**

par M. ÉDOUARD ROD.

**ALFRED DE VIGNY**

par M. MAURICE PALÉOLOGUE.

**BOILEAU**

par M. G. LANSON.

**CHATEAUBRIAND**

par M. DE-LESCURE.

**FÉNELON**

par M. PAUL JANET.  
de l'Institut.

**SAINT-SIMON**

par M. GASTON BOISSIER  
secrétaire perpétuel de l'Acad. française.

**RABELAIS**

par M. RENÉ MILLET.

**J.-J. ROUSSEAU**

par M. ARTHUR CHUQUET  
professeur au Collège de France.

**LESAGE**

par M. EUGÈNE LINTILHAC.

**DESCARTES**

par M. ALFRED FOUILLÉE  
membre de l'Institut.

**VICTOR HUGO**

par M. LÉOPOLD MABILLEAU  
professeur de Faculté.

**ALFRED DE MUSSET**

par M. ARVÈDE BARINE.



**JOSEPH DE MAISTRE**

par M. GEORGE COGORDAN.

**FROISSART**

par Mme MARY DARMESTETER.

**DIDEROT**

par M. JOSEPH REINACH.

**GUIZOT**

par M. A. BARDOUX  
membre de l'Institut.

**MONTAIGNE**

par M. PAUL STAPPER  
professeur de Faculté.

**LA ROCHEFOUCAULD**

par M. J. BOURDEAU.

**LACORDAIRE**

par M. le comte D'HAUSSONVILLE  
de l'Académie française.

**ROYER-COLLARD**

par M. E. SPULLER.

**LA FONTAINE**

par M. G. LAFENESTRE  
membre de l'Institut.

**MALHERBE**

par M. le duc DE BROGLIE  
de l'Académie française.

**BEAUMARCHAIS**

par M. ANDRÉ HALLAYS.

**MARIVAUD**

par M. GASTON DESCHAMPS.

**RACINE**

par M. GUSTAVE LARROUMET.  
membre de l'Institut.

**MÉRIMÉE**

par M. AUGUSTIN FILON.

**CORNEILLE**

par M. G. LANSON  
professeur de Faculté.

**FLAUBERT**

par M. ÉMILE FAGUET  
de l'Académie française.

**BOSSUET**

par M. ALFRED RÉBELLIAU.

**PASCAL**

par M. É. BOUTROUX  
membre de l'Institut.

**FRANÇOIS VILLON**

par M. G. PARIS  
de l'Académie française.

**FONTENELLE**

par M. LABORDE-MILAA.

**ALEXANDRE DUMAS PÈRE**

par M. HIPPOLYTE PARIGOT

**CALVIN**

par M. A. BOSSERT

**ANDRÉ CHÉNIER**

par M. ÉMILE FAGUET  
de l'Académie française.

**VOLTAIRE**

par M. G. LANSON.

**LA BRUYÈRE**

par M. MORILLOT  
professeur de Faculté.

**MOLIÈRE**

par M. G. LAFENESTRE  
membre de l'Institut.

**AGRIPPA D'AUBIGNÉ**

par M. S. ROCHEBLAVE.

